

# **Génération Alpha**

**Max-André Rayjean**

VISIT...

LANZAROTE  
*Caliente*.COM

# ANTICIPATION

M.-A. RAYJEAN

## **GÉNÉRATION ALPHA**



**fleuve noir**

GENERATION “ ALPHA ”

## DU MEME AUTEUR

dans la même collection :

*Attaque sub-terrestre.*  
*Base spatiale 14.*  
*Les parias de l'atome.*  
*Chocs en synthèse.*  
*La folie verte.*  
*L'anneau des invincibles.*  
*Soleils : échelle zéro.*  
*Le monde de l'éternité.*  
*Ere cinquième.*  
*Le péril des hommes.*  
*L'ultra-univers.*  
*Invasion «H ».*  
*Puissance : facteur 3.*  
*Les magiciens d'Andromède.*  
*L'étoile de Goa.*  
*Planètes captives.*  
*L'oasis du rêve.*  
*Terrom : âge « Un ».*  
*La fièvre rouge.*  
*Projet « Kozna ».*  
*Round végétal.*  
*L'escale des Zulhs.*  
*L'astre vivant.*  
*Les forçats de l'énergie.*  
*Le cerveau de Silstar.*  
*Le zoo des Astors.*  
*Plan S. 03.*  
*Les clés de l'univers.*  
*dans la même collection :*  
*Les anti-hommes.*  
*Le septième continent.*  
*Le quatrième futur.*  
*Contact Z.*  
*Civilisation Oméga.*  
*Le Zor-Ko de fer.*  
*L'an Un des Kréols.*  
*Relais « Kéra ».*  
*S.O.S. cerveaux.*  
*Prisonniers du temps.*  
*Retour au néant.*  
*Base Djéos.*  
*La seconde vie.*  
*Cellule 217.*  
*Les psycors de Pââl Zuik.*  
*Les statues vivantes.*  
*L'arbre de cristal.*  
*L'autre passé.*  
*La loi du cube.*

*La révolte du Gerkanol.*  
*Le monde figé.*  
*Les feux de Siris.*  
*Le secret des cyborgs.*  
*Le grand retour.*  
*Barrière vivante.*  
*L'astronef rouge.*  
*Ségrégaria.*  
*Les géants de Komor.*  
*Les germes de l'infini.*  
*Les irréels.*  
*Les métamorphosés de Spalla.*  
*Le piège de lumière.*  
*La onzième dimension.*  
*La chaîne des Symbios.*

dans la collection « Angoisse » :

*Le sang et la chair.*  
*La bête du néant.*  
*Dans les griffes du diable.*  
*La malédiction des vautours.*  
*La dent du loup.*  
*Le squelette de volupté.*

M.-A. RAYJEAN

# GENERATION “ ALPHA ”

ROMAN

COLLECTION « ANTICIPATION »

EDITIONS FLEUVE NOIR

6, rue Garancière - PARIS VI<sup>e</sup>





La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article 41, d'une part, que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1<sup>er</sup> de l'Article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code Pénal.

© 1978 EDITIONS « FLEUVE NOIR ». PARIS.

Reproduction et traduction, même partielles,  
interdites. Tous droits réservés pour tous  
pays, y compris l'U.R.S.S. et les pays Scandinave.

ISBN 2-265-00817-6

## CHAPITRE PREMIER

New York s'éveilla sous un épais matelas de brume jaunâtre et pestilentiel.

Capitale administrative de l'Am-Nord, vaste province intégrée depuis un siècle à la Grande Fédération, elle était devenue une énorme agglomération tentaculaire de cent millions d'habitants. Elle avait absorbé les grandes cités de la couronne périphérique et comme une lèpre avait envahi la vallée de l'Hudson, rongé la plaine jusqu'aux montagnes de Pennsylvanie.

Certes, les architectes avaient aménagé des espaces verts, des parcs, des squares. Mais les arbres attaqués par la pollution perdaient leurs feuilles, s'étiolaient, malgré les traitements chimiques de plus en plus fréquents.

Le soleil se leva sur l'Atlantique, dessinant un rond rougeâtre à travers le brouillard. Les villages avaient disparu peu à peu et les populations se concentraient toutes dans les cités urbaines, laissant ainsi à l'abandon d'immenses territoires où la nature reprenait ses droits.

Mais ce n'était pas la même végétation qu'avant. La forêt mourait lentement, asphyxiée. D'autres essences d'arbres avaient été plantées, plus résistantes. Combien de temps dureraient-elles ?

Des herbes folles, des ronces, des buissons croissaient avec vigueur dans la campagne, enlaidissant la terre entretenue jadis avec soin par les agriculteurs.

Il n'y avait plus de paysans. Ou plus exactement une autre sorte d'agriculture était née. C'est ainsi qu'à proximité des villes, on avait vu éclore de gigantesques serres sous lesquelles l'homme produisait les légumes et les fruits dont il avait besoin. On cultivait tout sur place en créant des conditions climatiques appropriées. Cette technique rentabilisait les circuits de distribution car elle évitait les transports de marchandises d'un point à un autre.

La fournaise de l'été étouffait déjà New York malgré l'heure matinale. Sur les autoroutes, circulaient des véhicules téléguidés. Des hélicos tournoyaient dans le ciel. De grands complexes industriels côtoyaient les serres d'agro-biologie, déversant dans l'atmosphère des tonnes de déchets, malgré les filtres.

En fait, le brouillard artificiel n'était dû qu'à une succession d'erreurs. La faute incombait aux générations précédentes, imprévoyantes, qui n'avaient pas su maîtriser la pollution.

D'ailleurs, malgré les progrès scientifiques, cette maîtrise n'était toujours pas réalisée. La dépollution coûtait trop cher et avait été abandonnée sinon il eût fallu travailler uniquement pour cela. Or, les impôts étaient déjà trop lourds. Les dépenses de santé engloutissaient des sommes énormes. On ne pouvait encore accabler les contribuables qu'un référendum avait rallié en une communauté passive, acceptant la planète telle qu'elle était.

Evidemment, les hommes avaient changé de mentalité. Les écologistes avaient disparu, submergés par les forcenés d'une société de surconsommation qui, illusoirement, croyaient détenir la clef du bonheur, grâce à un pouvoir d'achat très élevé.

Neuf heures. L'électronique réglait l'intense circulation. Les aérotrains mugissaient sur leurs monorails. Les rames de métro ébranlaient le sous-sol. Les trottoirs roulants transportaient des millions d'usagers.

Les employés, les ouvriers, les cadres gagnaient leurs lieux de travail comme des troupeaux de moutons disciplinés. C'était l'ère du « conditionnement » sous contrôle des ordinateurs.

Quand Mel Fill, un O.S. échelon 7, introduisit sa carte de travail dans la fente de la pointeuse automatique, il ne pensait guère à Nora, sa fiancée, secrétaire dans la même usine d'automobiles.

Il toussa, comme cela lui arrivait souvent, parce qu'il avait une bronchite chronique à trente ans. Il ne savait pas s'il se ferait vieux, l'espérance de vie ayant diminué au cours du dernier siècle. Mais la médecine opérait des miracles et des tas de médicaments nouveaux étaient apparus sur le marché pour lutter contre les maladies de la dégénérescence.

Mel travailla ses cinq heures d'affilée. A 14 heures, il se dirigea vers le restaurant d'entreprise où il retrouva Nora Volker.

— Bonjour, Nora. Pas trop fatiguée ?

— Non. J'ai pris mes vitamines. Ce soir, je suis convoquée au Centre de soins.

Il hocha la tête.

— C'est vrai. Ton allergie.

Les deux jeunes gens firent la queue au self-service, prirent leur plateau et s'installèrent à une table à côté d'une fenêtre qui s'ouvrait largement sur la ville, au vingtième étage.

La vue aurait été superbe si le brouillard s'était levé. Mais le vent était nul, l'air irrespirable, le plafond très bas. Les plus hauts buildings plongeaient dans la brume.

Des plantes vertes synthétiques agrémentaient la cafétéria et donnaient une illusion de chlorophylle.

Mel grimaça, en regardant son plateau.

— Encore du congelé ! Rien que du congelé ! Quand donc donneront-ils des produits frais ?

— Ils sont trop chers et réservés aux malades digestifs.

Elle montra ses bras nus où subsistaient seulement quelques taches suspectes pigmentées de rose.

— Ils me soignent bien. Je n'ai plus ces affreuses plaques qui me dérangeaient et me brûlaient.

Il commença à manger la nourriture sortie d'énormes congélateurs. La cuisine n'avait plus le raffinement d'antan. Les repas étaient parfaitement équilibrés en calories, selon les individus, et établis par ordinateurs, par souci de diététique. Les aliments avaient la saveur qu'on voulait bien leur donner par adjonction de produits artificiels.

— Décidément, soupira Mel, ils n'ont rien compris.

— De quoi parles-tu ?

— Des erreurs imputables aux générations précédentes. Ils continuent. Ils nous bourrent d'hormones.

— Rentabilité, expliqua Nora.

Il haussa les épaules. Son mouvement de révolte s'apaisa très vite car il n'avait pas l'esprit à la lutte. Il jeta un œil attendri sur sa fiancée.

— Ils t'ont parlé de ta nouvelle affectation ?

— J'avais demandé un poste dans le sud de la province, à cause de mon allergie, en effet. Ils m'ont répondu que mon cas n'était pas des plus sévères, qu'il pouvait se traiter sur place et qu'il y avait d'autres priorités. D'ailleurs, ils ne m'ont pas caché que, même dans le Sud, la pollution existait. Je ne quitterai peut-être pas New York.

— Je m'en réjouis, dit le jeune O.S. Moi aussi, j'avais demandé ma mutation pour ma bronchite. Or, il y a tellement de bronchiteux chroniques que mes chances sont nulles. Je ne suis pas assez atteint.

Il sourit avec timidité, but de l'eau purifiée à l'ozone. Il avoua qu'il

était fataliste, qu'il ne pensait pas à l'avenir, qu'il n'arriverait que ce qui devait arriver. Pourtant, il avait un projet.

Grand, maigre, au visage pâlot, aux yeux cernés, ses cheveux blanchissaient déjà prématurément. Il faisait plus vieux que son âge. Mais il n'y avait qu'à observer autour de lui. Tous les clients du self étaient malades, tarés !

Nora n'avait rien d'une jolie fille. Elle était sans coquetterie. Parce que la coquetterie n'existait plus depuis longtemps. A force de vouloir égaler les hommes, les femmes étaient parvenues à s'habiller comme eux, à vivre comme eux, à travailler comme eux, au point qu'on confondait les deux sexes ! La mode vestimentaire était commune. Cette uniformité ne mettait aucune chaleur, aucune gaieté, aucun contraste. C'était abominablement monotone.

On retrouvait cette monotonie d'existence aux quatre coins de la Grande Fédération. C'était pareil partout. Il n'y avait qu'un endroit où, semblait-il, les choses allaient autrement.

C'était là-bas, aux Antipodes. Un continent « tabou », interdit, qui n'appartenait pas à la Fédération. Il faisait bande à part, se repliait sur lui-même et n'entretenait aucune relation avec ses voisins. Comme s'il était habité par des pestiférés !

En réalité, on savait très peu de détails sur lui. C'était le fameux « sixième » continent, celui qu'on appelait jadis l'Australie et qu'on nommait maintenant l'Austral tout court.

Qui étaient ses habitants et surtout comment vivaient-ils ? Des aventuriers, périodiquement, tentaient de pénétrer dans la Grande Ile. On ne les revoyait jamais et si quelques-uns d'entre eux revenaient, en tout cas, ils étaient immédiatement emprisonnés par les services de sécurité qui veillaient à tarir tout moyen d'information.

Oui, Mel avait un projet. Un projet insensé. Il le mûrissait dans sa tête depuis de longs mois et il le gardait pour lui seul. Un projet qui comportait beaucoup de risques. Mais cela pouvait changer tout son avenir. Et celui de Nora.

Il hésitait à en parler à sa fiancée. Parce qu'il avait peur que des oreilles indiscrètes, des micros cachés ne captent son secret.

Il acheva son repas sans prononcer une autre parole. Il brancha le petit télé-écran installé devant lui, comme à chaque place du self. Les nouvelles du jour défilèrent sous ses yeux, entrecoupées d'encarts publicitaires. Les journaux utilisaient largement l'audiovisuel. Ils étaient vendus en cassettes magnétiques et avaient abandonné le papier.

Mel lut la recommandation habituelle, insérée entre un fait divers et un reportage sportif :

*« Ne négligez pas les soins permanents dispensés dans les centres spécialisés. Il y va de votre santé. Aidez les médecins en faisant preuve de*

*bonne volonté. »*

D'ailleurs, les centres de soins étaient entièrement gratuits et fonctionnaient grâce à des cotisations retenues sur les salaires. Socialement, le monde avait beaucoup évolué. Le chômage avait disparu grâce à un équilibre entre les besoins de consommation, le marché du travail et le planning familial. La régulation des naissances freinait l'expansion démographique. En revanche, l'Administration imposait partout son contrôle. C'était le revers de la médaille. Mais la sécurité d'emploi existait désormais d'une façon absolue.

Leur journée de travail terminée, les deux jeunes gens rentrèrent chez eux, dans le même quartier. Ils utilisèrent le métro aux souterrains parfumés, aux stations entièrement automatiques. Les véhicules personnels avaient été abandonnés au profit des transports en commun extrêmement avantageux. Les autoroutes permettaient l'évasion vers les campagnes où des aires de repos avaient été construites sur l'emplacement d'anciennes exploitations agricoles.

Mel invita Nora dans son appartement pour célibataire, au quarante-cinquième étage d'un building qui en comportait quatre-vingt-dix. A chaque étage, un jardin artificiel, avec des jets d'eau, accueillait les locataires. L'air était climatisé et épuré.

Ils burent un verre de Coca-Cola, la boisson provinciale, et ils s'assirent dans de confortables fauteuils. Ils fumèrent une cigarette anti-asthmatique.

Ils auraient pu écouter de la musique sur la chaîne hi-fi doublée d'un montage télé qui restituait l'enregistrement comme si l'auditeur se trouvait dans la salle de spectacle. Ou voir un film sur écran personnel, après sélection d'un titre. Ou visionner des revues spécialisées et de la littérature.

Bref, différents loisirs s'offraient à eux. Le balcon de l'appartement était un jardin miniaturisé et s'ouvrait sur un parc de plusieurs hectares. On ne voyait pas d'autres buildings à la ronde, tout au moins à proximité. Plus loin, des tours d'habitation se perdaient dans le brouillard.

Fill prit la main de sa fiancée. Il dit d'une voix grave :

— Ecoute. Il est temps que je te mette au courant de mon projet. C'est très important.

\*

\* \*

Nora était loin d'imaginer les idées qui tourbillonnaient dans la tête de son futur mari. Ils attendaient la nomination de Mel à l'échelon

8 pour se marier. D'autre part, elle voulait s'assurer qu'elle ne serait pas mutée pour cause de santé.

Ils logeraient au quartier résidentiel PH. 3. Ils avaient retenu leur appartement. Le quartier était situé assez loin de l'usine où ils travaillaient mais il se trouvait à l'écart des grands axes de circulation, étagé sur une colline dominant l'Hudson.

Elle tira une volute de sa cigarette. Un nuage de fumée antiseptique monta vers le plafond, s'étira vers les aérateurs. Les traits figés, elle regarda son fiancé avec étonnement.

— Tu m'inquiètes, Mel. J'ignorais que tu avais un projet, hormis notre mariage.

Il esquaissa un geste désabusé.

— Il ne s'agit pas de ça. Mais c'est lié, en quelque sorte. Tu connais Lug Stone ?

Elle fronça les sourcils, chercha dans sa mémoire.

— Non.

— C'est un ami à moi. Nous avons fait nos études ensemble. Je croyais t'en avoir parlé. Il est pilote de stratojet et il est constamment en déplacement.

Nora haussa les épaules.

— Quel rapport avec nous ?

— Attends. Lug a roulé sa bosse un peu partout, jusqu'aux confins de la Grande Fédération. Pendant longtemps, il a servi sur la ligne de Bandung, en Extrême-Orient. Il connaît les Iles de la Sonde comme sa poche.

— Où veux-tu en venir ? insista-t-elle.

Fill avala sa salive. Il se jeta carrément à l'eau, redoutant la réaction de Nora. Après tout, elle n'était pas obligée d'épouser ses idées !

Il baissa la voix, comme par crainte d'être entendu. L'émotion nouait sa gorge parce qu'il évoquait quelque chose de tabou.

— Voilà. Lug a pénétré dans le Continent Interdit. Et, exploite encore plus sensationnel, il en est revenu !

La jeune fille pensa que Mel avait d'étranges relations, que peut-être il trempait dans une affaire louche. Comme ils étaient seuls, le secret ne franchirait pas les murs de l'appartement.

Elle ouvrit de grands yeux.

— Il n'a pas été arrêté ?

— Non. Pourtant, les services de sécurité sont vigilants. Mais, je te l'ai dit, Lug connaît les Iles comme sa poche. Il a évité tous les écueils, d'un côté comme de l'autre. Son intérêt n'est pas de témoigner, de raconter ce qu'il a vu. Il serait emprisonné, jugé, condamné à mort pour avoir enfreint la loi. La justice ne plaisante pas quand il s'agit de l'Austral. Aussi, Stone n'a fait des confidences qu'aux meilleurs de ses

amis.

— Il n'a pas peur d'être trahi, dénoncé ?

Mel leva les bras au ciel, fataliste.

— Il n'a pas résisté au désir de parler. Il a quand même sérieusement trié ses interlocuteurs. Je suis fier d'être l'un d'eux.

La secrétaire trouvait Stone bien aventureux, mais elle ne voyait toujours pas où cette situation débouchait. Son fiancé franchit une nouvelle étape, sans doute la plus importante. Il prit Nora à bout de bras, par les épaules, planta son regard dans le sien.

— Lug a révélé des choses fantastiques sur le Continent Interdit. Là-bas, la pollution n'existe pas. Le ciel est pur, les habitants sont sains. Ils ne sont pas malades comme nous. C'est l'Eldorado.

Elle ne le crut pas. Parce qu'il y avait des choses impossibles.

— Comment auraient-ils fait pour se protéger de la pollution et des maladies dégénératives ? Qui sont les habitants de l'Austral ?

— Des hommes comme nous, apparemment. Ils parlent l'ancienne langue anglaise. Lug a connu Maud, pendant son court séjour. Il en parle comme d'une fille étonnante, pleine de dynamisme, resplendissante de santé. Il s'est baigné dans une mer cristalline. Il a respiré un air bourré d'oxygène. Il a bu une eau sans adjuvant. Il a mangé des produits naturels. Là-bas, ils vivent heureux.

— Pourquoi ton ami n'y est-il pas resté ?

— Il était pourchassé par la police de l'Austral. Il a dû fuir. Mais il a promis à Maud qu'il reviendrait. Or, il ne voudrait pas y retourner seul.

L'œil de la jeune fille brilla. Elle poussa un immense soupir.

— Je comprends, maintenant. Tu veux aller avec lui. Et tu veux m'emmener !

Il l'embrassa, enthousiasmé.

— C'est cela, Nora. J'aimerais te montrer autre chose que des plages polluées, ce brouillard jaunâtre qui traîne à longueur de journée, voilant le soleil. Lug nous offre cette chance si nous voulons bien nous joindre à lui.

Elle resta réticente. L'aventure demandait réflexion. Elle pesa ses mots.

— Tu offres le Paradis. Mais à quel prix ? Même si nous parvenons à rejoindre Maud, la police de l'Austral nous traquera sans répit. Nous risquons d'être tués.

Il fut saisi d'une quinte de toux. Il se plia en deux, devint tout rouge et respira avec difficulté. Il se dirigea vers l'armoire à pharmacie, prit un comprimé et l'avalait.

Il se racla la gorge.

— Là-bas, il n'y a pas de bronchiteux chroniques, ni de débiles, ni d'arthroses ankylosantes, ni d'asthmatiques, ni de malades



nutritionnels... Pour eux, pour les habitants de l'Austral, nous sommes les Dégénérés.

Nora sursauta, offusquée.

— Ils nous appellent ainsi ?

— Oui. Ils ont raison. A ce rythme, je me demande comment seront les générations futures. Ce n'est pas réjouissant.

Il insista, pressant les mains de sa fiancée.

— Alors, tu es convaincue ?

— Tu es fou, inconscient, protesta-t-elle. Tu ruines ta carrière juste au moment où tu vas accéder à l'échelon 8. De quoi vivrons-nous sur le Continent Interdit ?

— Maud a certifié qu'on pourrait s'insérer dans leur communauté. Elle nous procurera de faux papiers. Pour l'usine, à New York, nous prendrons un congé sans solde. La pratique est courante.

— Nous ne reviendrons jamais dans l'Am-Nord ! se lamenta la secrétaire. Si nous partons, je ne m'illusionne pas. C'est définitif.

Il avança encore des arguments.

— Regretteras-tu notre monde intoxiqué ?

Elle haussa les épaules.

— Je n'ai pas d'attaches, ici. Sauf toi. Je ne pensais pas que tu tenterais l'aventure car tu n'as pas le goût du risque. Chaque jour, des gens sont arrêtés dans le no man's land, en essayant de gagner l'Eldorado.

— D'accord, reconnut-il. Des patrouilles ratissent sans arrêt les zones frontières. Seulement, Lug connaît des « passeurs ». C'est pourquoi nos chances augmentent.

Elle se résigna. Mel ne démordait pas de son idée. Au fond, elle crevait d'envie de connaître l'Austral. C'était la première fois qu'elle avait des détails sur le sixième continent. Elle se représenta Stone comme une sorte de héros.

Elle regarda sa montre à quartz. Dans une heure, elle avait rendez-vous au centre de soins de son quartier. Fill l'accompagna. Alors que le métro les véhiculait sous la terre, ils se disaient que c'était peut-être la dernière fois qu'ils se rendaient dans un cabinet médical de la Grande Fédération.

Demain, ou après-demain, ils seraient en route vers un nouvel avenir. Le bonheur les attendait-il sur le Continent Interdit, ou bien couraient-ils vers une amère déception ?

\*

\* \*

Stone était un homme apparemment en excellente santé. Grand, carré d'épaules, le muscle puissant, son visage exprimait le dynamisme et la volonté caractérisant un tempérament de bagarreur.

C'était le gars qui n'aimait pas la routine, la monotonie. Il recherchait ce que les autres ne faisaient pas, par bravade, par contradiction, pour se prouver qu'il était différent. Il avait choisi la carrière de pilote parce qu'elle correspondait à son caractère.

A l'époque actuelle, les gens comme lui étaient peu nombreux. L'aventure ne passionnait plus personne. D'abord parce que l'aventure elle-même n'existait plus, pratiquement, ensuite parce que l'Administration avait « conditionné » l'individu au point que celui-ci était devenu apathique.

Chez Stone, la fougue subsistait et il était bien décidé à faire quelque chose d'inhabituel. Son regard brillant en disait long. Pourtant, ce grand gaillard était déjà atteint par l'arthrose et il souffrait parfois de crises aiguës nécessitant une hospitalisation. Lui aussi fréquentait les centres de soins, périodiquement.

Il avait un point d'attache à New York : sa vieille mère qui était à la retraite. C'est au cours d'un de ses congés hebdomadaires que Fill le rencontra, non par hasard, mais d'une façon concertée.

Il lui présenta Nora Volker. C'était la première fois que Lug voyait la jeune fille. Il la trouva sympathique et tout de suite il lui demanda si elle était d'accord pour tenter ensemble la grande évasion vers l'Austral.

Nora avait bien réfléchi. Après tout, Mel avait peut-être raison. Là-bas était le Paradis. En tout cas, ça ne pouvait pas être pire que dans la Fédération. Et puis elle sentait que son fiancé était tellement emballé pour son projet qu'il risquait de partir seul, si elle refusait.

Cette séparation lui causerait trop de peine. Elle aimait Mel. Elle voulait bâtir son avenir avec lui. Rien ne la fixait à New York, ville qu'elle abhorrait.

C'était une sentimentale, au fond, à l'esprit campagnard. Elle rêvait aussi de ciel bleu, de soleil, d'air pur. Nombre de ses camarades de travail l'envieraient si elles savaient la vérité. Mais Nora gardait jalousement le secret, comme le lui intimait Mel. La moindre indiscretion pouvait parvenir aux oreilles de la très puissante Sécurité Fédérale dont les services avaient des antennes partout.

La jeune secrétaire servit un Coca-Cola à Stone et elle le regarda profondément dans les yeux.

— Pourquoi ne repartez-vous pas seul pour l'Austral ? Je croyais que vous y connaissiez quelqu'un.

Lug sourit, contempla son verre et hocha la tête. Il trouvait agréable l'appartement de Nora. Dire qu'elle allait quitter tout ce confort pour une existence incertaine sur une terre étrangère...

— Mel vous a parlé de Maud. En effet, j'ai rencontré une fille épatante à Darwin, la grande capitale du Nord. Maud m'attend. Je lui ai promis de revenir. Mais vous comprenez, la solitude est parfois pesante et amène le découragement. Il est bon d'être entouré d'amis.

— Vous avez donc battu le rappel de vos camarades ?

— Pas tous, précisa Stone. Certains ne sont pas mûrs pour un tel voyage. D'autres manquent de cran. Il y a les hésitants et ceux dans lesquels je n'ai pas confiance. Bref, j'ai fait un tri sérieux. Mel est sur ma liste. A vrai dire, il est le seul à avoir accepté.

L'étonnement dilata les yeux de Nora. Elle s'attendait à plus d'engouement de la part d'hommes encore jeunes. Lug grimaça en expliquant :

— Vous savez, les tempéraments aventureux se comptent sur les doigts. Personne ne veut abandonner son confort, sa sécurité. On accepte les déchets, la pollution, la maladie, comme rançon inévitable du progrès. Les risques sont grands de vivre en Austral. Je ne voudrais pas que vous en doutiez.

— Nous prenons nos responsabilités, s'engagea Fill. Certes, je dois monter d'un échelon mais le poste d'O.S. ne m'intéresse pas. Or, il est difficile de changer de carrière. J'ai toujours rêvé de t'imiter, Lug. Tu incarnes pour moi l'homme qui se bat pour un meilleur avenir. J'aimerais faire de la politique ou entrer dans un groupe d'opposition. Je voudrais secouer le joug de mes compatriotes, leur montrer que, dans trois générations, nous serons complètement asphyxiés. Ou alors, il faudra vivre avec des masques à gaz et dans des habitations complètement étanches. S'ils n'y prennent pas garde, ils vont dépeupler la planète et la transformer en désert.

Il poussa un grand soupir de soulagement. Il avait dit ce qu'il avait sur le cœur, ce que beaucoup pensaient tout bas. Maintenant, il se sentait prêt à affronter tous les obstacles.

Néanmoins, il s'interrogeait.

— Toi, Lug, qui a vu l'Austral... Comment expliques-tu l'absence de pollution, de maladies dégénératives ?

Stone haussa les épaules.

— Je suis trop peu resté à Darwin pour avoir une opinion. Maud ignore bien des choses, comme tous les Australiens, d'ailleurs. Ou alors elle n'a rien voulu me dire. Certes, ils possèdent un ciel bleu, de l'eau pure, mais ils ont une police très active et des gardes-frontières efficaces. On m'a dit que les étrangers qui étaient pris étaient mis à mort après un jugement sommaire. On ne plaisante pas non plus avec la loi chez eux.

L'enthousiasme de Mel se refroidit.

— Essaierais-tu de nous décourager maintenant ?

Le pilote éclata de rire.

— Pas le moins du monde. Je suis décidé, malgré les difficultés.

Mel et Nora tendirent la main à leur ami. Ils scellèrent ainsi leur pacte et à partir de cette minute, le compte à rebours commença.

## CHAPITRE II

Ils prirent le stratojet pour Tokyo, capitale de l'Ori-As, province extrême-orientale de l'ancienne Asie, partie également intégrante de la Grande Fédération.

On y parlait la même langue commune que dans l'Am-Nord. Seulement le type de race restait asiatique, malgré les brassages de population. Le monde entier était réuni sous un même gouvernement central. Sauf l'Austral. De profonds bouleversements politiques avaient donc eu lieu au cours des deux derniers siècles, amorçant des fusions entre pays. Incontestablement, cette lente modification de la carte des Etats avait apporté un changement de mentalité à travers les peuples. L'égalité entre les races et les couches sociales faisait que les conflits n'existaient plus. Cet effort avait quand même exigé deux cents ans. Mais la récompense était une union fraternelle.

Libérée de ses ambitions, de ses querelles intestines, des nationalistes, des extrémistes, la planète entraît dans une nouvelle ère de prospérité. Mais la pollution, les maladies qui en découlaient gâchaient ce bonheur construit patiemment. C'était l'harmonie dans la dégénérescence.

A Tokyo, un autre avion supersonique les emmena à Bandung, dans l'île de Java. Ils descendirent à un hôtel où Stone était connu. Ici, le pilote se sentait chez lui. Il y possédait des amis, des relations. Il s'arrangea pour entrer en contact avec des « passeurs ».

Mel et Nora s'étaient chargés le moins possible de bagages. Ils

n'avaient pas la possibilité d'emmener beaucoup de choses. Ils avaient tout laissé à New York. Comme ils allaient commencer une nouvelle vie, ils préféraient abandonner derrière eux tout ce qui appartenait à leur passé.

Ecrasée par une chaleur humide, Bandung était aussi une énorme agglomération sur laquelle s'appesantissait une épaisse brume jaune. Seules les tornades chassaient le brouillard nauséabond. Les paysans de l'île travaillaient maintenant dans les serres d'agro-biologie à la périphérie de la ville. Ils y faisaient pousser des légumes et des fruits qu'on ne trouvait autrefois qu'en Europe ou en Amérique du Nord. L'alimentation habituelle en était donc profondément transformée. Il n'y avait plus de Tiers Monde, d'Etats riches ou pauvres.

A l'hôtel climatisé, Mel et Nora attendaient Stone tout en buvant une bière. Les repas servis dans les selfs étaient les mêmes dans toutes les provinces. Le dépaysement n'existait donc plus car la cuisine locale était abandonnée depuis longtemps. Il ne restait que le climat tropical, la végétation plus ou moins abîmée, toujours luxuriante, les hauts palmiers qui dégénéraient eux aussi.

La nappe polluante de l'atmosphère entourait complètement la planète. Pas une région n'était épargnée. L'industrie des hommes réchauffait l'air, le sol, modifiant la mousson. Les océans et les mers rejetaient des déchets sur les côtes. Les eaux souterraines contenaient des produits toxiques. Même la pluie était souillée.

Lug rejoignit ses amis, les invita dans sa chambre et déplia devant eux une carte des Iles de la Sonde. Il montra Bali, Lombok, Sumbava, Flores et, à l'extrême limite orientale, Timor. Il remonta vers la mer de Banda, plus au nord, vers les Célèbes et la Nouvelle-Guinée.

Son front se plissa.

— Toute cette vaste région est inhabitée. Du moins officiellement, il n'existe aucun représentant de l'Administration centrale, pas une seule ville. Toutes les populations ont été rapatriées sur Bornéo, les Philippines ou l'Indonésie. La zone ceinturant la mer de Banda est un immense no man's land qui sépare la Grande Fédération du Continent Interdit.

Mel observa les milliers de petites îles qui fourmillaient sur la carte. Il hocha la tête.

— Les gardes fédéraux doivent patrouiller constamment dans cette région-tampon. Ils ont des moyens aériens, maritimes, terrestres.

— Exact, confirma le pilote avec un sourire rassurant. Seulement, ils ne peuvent pas être partout à la fois sinon il leur faudrait une véritable armée. Or, ce ratissage permanent coûte déjà très cher. Il est donc possible de s'infiltrer dans ce secteur et d'échapper aux patrouilles. En s'y aventurant seul évidemment, sans expérience, l'aventure tournerait court. Le novice serait repéré, arrêté. Mais il y a

les « passeurs », d'anciens indigènes qui vivent en marge et qui n'ont jamais accepté le transfert dans les villes. Leur nombre est chiffré à quelques milliers et ils sont tolérés par l'Administration. En général, cette population mène une existence sobre, primitive, un peu comme autrefois, et constitue un genre de folklore. Qu'elle trafique avec l'Austral, c'est certain. Les gardes veillent à empêcher ce trafic et n'y parviennent pas toujours. Ceux qui sont pris n'échappent pas à la mort. N'empêche, il y a toujours des « passeurs ».

— Vous ne pensez pas qu'au fond les gardes fédéraux ferment un peu les yeux sur ce qui se passe dans le no man's land ? remarqua Nora Volker. Car enfin, s'ils le voulaient, ils déporteraient de force ces indigènes insoumis.

Lug replia la carte, désigna un papier avec une liste de noms.

— Ces gens nous aideront contre une modeste rétribution. Evidemment, la police pourrait pourchasser les indigènes. Mais, voyez-vous, elle s'inquiète davantage de ceux qui reviennent du Continent Interdit. Ils sont peu nombreux. Avec eux, elle se montre impitoyable. C'est toute l'histoire des anciens douaniers, vous comprenez. Pour ceux qui veulent gagner l'Austral, tant pis. Ils prennent d'énormes risques car les difficultés commencent au bout du no man's land, avec la milice du sixième continent. Je l'ai vue à l'œuvre. Elle utilise les grands moyens et ne regarde pas à la dépense. Son réseau protecteur est pratiquement infaillible.

Le découragement envahit Fill. Ses bras tombèrent mollement le long de son corps.

— Alors, comment as-tu fait pour franchir le barrage, s'il est imperméable comme tu le prétends ?

Stone démontra qu'il avait sérieusement étudié le sujet et qu'il ne s'engageait pas à la légère.

— Il existe des combines pour brouiller les pistes. Les passeurs sont des types formidables bien qu'ils aient l'air de vivre au siècle dernier. Il y a les combines « techniques » et les combines tout court. On choisit les mieux adaptées selon les circonstances.

Il regarda sa montre.

— Nous avons rendez-vous dans une heure avec Liang-Huo, un indigène...

A l'aide du bout de ses deux index, Lug s'étira les paupières, prouvant qu'il prenait l'aventure avec bonne humeur. Il voulait surtout décontracter ses amis, un peu crispés et inquiets.

— Il a les yeux en amande mais il travaille pour pas trop cher. Il possède un rafiot qui marche encore à l'essence ! La police maritime l'a arraisonné des centaines de fois à travers les îles. Elle n'a jamais pu prouver qu'il trafiquait avec le Continent Interdit. Officiellement, il est fiché comme pêcheur. Et c'est vrai. Il vend du poisson.

Le contact avec Liang-Huo fut des plus cordiaux. C'était un homme petit, maigrichon, avec une fine moustache ombrant sa lèvre supérieure. Il portait un costume à l'ancienne mode et un chapeau pointu. Il parlait la langue de ses ancêtres mais il connaissait aussi le dialecte commun à toute la Grande Fédération.

Il avait une quarantaine d'années et ne s'était jamais marié. Il aimait trop sa liberté. Sans aucune ambition, il ne courait pas après l'argent. Il se passionnait pour le jeu, le hasard. Il trichait avec la loi. Ces activités emplissaient largement sa vie. Il ne s'ennuyait jamais et goûtait rarement aux plaisirs de la civilisation. Son bateau était son domaine.

Il rencontra Stone, Mel et Nora dans une auberge située sur une aire de repos, en pleine brousse tropicale. Il connaissait bien Lug et le tutoyait. Le marchandage dura très peu de temps et ils furent vite d'accord sur le prix du voyage. Les clients payaient d'avance et ils étaient sûrs que Liang-Huo ferait le maximum.

Malgré la bonne impression que lui fit ce dernier, son regard franc et sa courtoisie, Fill resta un peu sceptique. Il remplit une nouvelle fois d'alcool de riz le verre de l'indonésien. Il ne cherchait pas à le soûler mais à lui tirer les vers du nez.

— Vous avez eu des échecs pendant vos « passages » ?

Le Jaune joignit ses doigts effilés. Un sourire assez ironique plissa ses lèvres minces. Il voulait mettre les choses au point.

— Je ne garantis jamais la réussite. Lug peut vous le confirmer. La police de la Fédération n'a jamais prouvé que je transportais des clandestins. C'est pourquoi elle me laisse tranquille. Les échecs se sont produits après le dépôt de mes clients à Timor.

— Ah ! s'étonna la jeune fille. Parce que vous n'allez pas jusqu'à Darwin ?

Comme tous ses congénères, Liang-Huo gardait un calme imperturbable, quelle que soit la situation. Il avait une maîtrise parfaite de ses nerfs. Il ne fut pas surpris par la question. On la lui avait déjà posée !

— C'est impossible. Mon bateau n'échapperait pas à la milice de l'Austral. Je conduis simplement les clients à Timor.

— Et après ? interrogea Mel avec un doute sur l'issue du voyage.

Stone sortit de sa poche le papier qu'il avait déjà montré à l'hôtel.

— A Timor, nous rencontrerons d'autres passeurs très au courant des contrôles effectués par la milice de l'Austral. Il faudra s'infiltrer à travers tout un réseau de surveillance. Les véritables difficultés commenceront. En tout cas, il ne faudra pas compter sur la protection de notre marine fédérale. Elle est inexistante dans le coin et évite tout affrontement avec les gardes-côtes australiens.

— Le no man's land appartient à qui ? s'informa Fill.



— A personne, répondit l'indigène. C'est une zone-tampon, démilitarisée. Mais les patrouilles des deux camps s'y aventurent souvent et s'ignorent, ne recherchant pas le contact. Elles y font surtout la chasse aux clandestins, de même que dans les îles de la mer de Banda.

L'ouvrier spécialisé fit une abominable grimace. Il regretta presque le confort de son appartement new-yorkais et sa sécurité d'emploi. Il était encore temps pour lui de reculer. Un élan impétueux le poussa en avant, le galvanisa. Il rejeta la société polluée et conditionnée d'où il venait. Déjà, ici, il avait l'impression de mieux respirer. C'était presque la liberté, à la frange de la Grande Fédération.

Une question le tenaillait. Il la posa.

— Etes-vous malade, Liang-Huo ? Je veux dire, allez-vous périodiquement dans un centre de soins ?

— Je ne sais pas si je suis malade, expliqua le Jaune. Ma famille était originaire de l'ancienne Chine. J'ai quitté l'Ori-As très jeune pour m'installer ici. Je ne voulais pas vivre dans les villes, comme mes parents. Je n'ai jamais consulté un docteur. Je crois pourtant échapper jusqu'à présent aux maux des civilisés.

Nora admira cet homme apparemment sain, qui respirait l'air du large, moins pollué qu'ailleurs, et qui mangeait une nourriture naturelle. L'absence de sédentarité jouait aussi en sa faveur. Il était moins exposé aux maladies car son organisme résistait davantage. Mais peut-être Liang-Huo était-il un dégénéré qui s'ignorait...

A la nuit, ils se rendirent au port. Le rafiote était là, amarré, et il dansait mollement sur les vagues. C'était une coquille de noix fragile, équipée d'une cabine et d'un émetteur radio pour capter les informations de la météo.

Eventuellement, le bateau pouvait être dirigé à la voile. C'était plus un navire de loisir que de haute mer. Il avait des performances modestes et nécessitait une expérience de la navigation.

Ils embarquèrent. Vers 2 heures du matin, alors que la lune se levait et perçait le brouillard qui flottait sur Bandung, le rafiote quitta le quai. Il longea les côtes de Java et se dirigea vers l'est.

Une brise tiède fouettait les visages et apportait déjà un parfum d'aventure. Au bout du voyage, se dessinait le Continent Interdit.

\*

\* \*

Une sirène hurla sur l'océan Indien, au large de Soumba. Une vedette rapide de la police maritime fendit les vagues et fonça vers le

bateau qui, voile pendante, se balançait doucement.

L'hydroglisseur sur coussin d'air tourna en rond et le chef de patrouille hurla au micro :

— Contrôle ! Laissez-nous approcher.

Flegmatique, Liang-Huo observa le manège des policiers. Il avait l'habitude. Il retira sa ligne de l'eau, décrocha le poisson qui se trouvait au bout et accueillit l'officier.

Il savait que des armes étaient braquées sur lui. Il ne bougea pas. Le lieutenant était de la nouvelle promotion et il fanfaronna en faisant du zèle.

— Savez-vous que vous naviguez dans une zone interdite ? Je pourrais ramener votre rafiote au port le plus proche.

Le « passeur » désigna un grand baquet plein de poissons encore frétilants.

— Vous voyez bien que je pêche. C'est toléré.

— Montrez-moi vos papiers.

Liang-Huo disparut un instant dans sa cabine, revint avec sa carte d'identité que l'officier scruta longuement. Il compara le nom avec ceux d'une liste qu'il avait dans sa poche.

Il grommela :

— C'est bon. Vous êtes au fichier administratif de Bandung. Mais si j'étais à la place du Gouvernement central, je voterais une loi interdisant toute navigation dans le secteur.

— La loi existe, ironisa l'ancien Chinois. Vous pourriez évidemment l'appliquer. Seulement, je connais pas mal de hauts fonctionnaires qui achètent mon poisson. Parce qu'il est frais et pas congelé.

Deux hommes montèrent à bord du bateau de pêche. Ils avaient des fusils paralysants.

Ils fouillèrent entièrement la cabine et la cale. Ils remontèrent bredouilles.

— Il n'y a personne, dit l'un d'eux.

— D'accord, soupira le lieutenant. On s'est trompé. On vous a vu embarquer trois « touristes » à Bandung. Où les avez-vous débarqués ?

— A l'extrémité orientale de Java, mentit le « passeur ».

— Nous tolérons certains petits trafics, c'est vrai, menaça l'officier, index pointé sur le pêcheur. Mais attention si on vous pince avec des « clandestins » ! Vous risquez la peine de mort. D'ailleurs, la milice de l'Austral vous attend, là-bas, au cas où vous échapperiez à notre interception. Or, elle n'y va pas par quatre chemins. Elle vous coule sans sommation. A côté, nous sommes des civilisés.

Il désigna l'océan vers l'est, ourlé d'écume. Il n'apercevait qu'une frange d'eau glauque mais il savait qu'à plusieurs milles, c'était la côte du Continent Interdit. Il rêvait de rencontrer une patrouille

australienne pour voir les têtes qu'ils avaient dans cette redoutable milice. Or, les autres se dérobaient toujours les premiers... Un jour, faudra-t-il les poursuivre jusque chez eux ?

L'hydroglisseur s'éloigna et, quand il ne fut plus qu'un point imperceptible à l'horizon, Liang-Huo descendit dans la cale. Il déplaça plusieurs tonneaux d'eau douce et dévissa un carré de planches habilement dissimulé par des filets de pêche. Il accéda à un réduit obscur, bas de plafond, où on ne pouvait se tenir que couchés.

— Sortez. Ils sont partis.

Lug, Mel et Nora quittèrent leur cachette, fourbus. Ils remontèrent sur le pont et prirent un peu d'exercice. Avec inquiétude, ils observèrent l'océan empaqueté de brume. La nuit arrivait et le brouillard tombait. C'était inhabituel dans ces régions mais, depuis la pollution, les choses n'étaient plus comme avant.

Stone resta sur ses gardes.

— S'ils revenaient à l'improviste, sans sirène cette fois, en profitant du brouillard ?

L'Indonésien haussa les épaules et garda son calme.

— Bah ! Vous auriez le temps de regagner le réduit. Il faudrait qu'ils vous aperçoivent sur le pont pour revenir...

Fill hoclait la tête, étonné.

— C'est drôle. Ils n'ont jamais fouillé plus profondément votre bateau ? A Bandung, par exemple... Ils pourraient découvrir l'endroit où vous cachez les clandestins. Ce serait une preuve.

— Pas forcément, remarqua le Jaune. Il faudrait qu'ils me prennent sur le fait. Or, dans les îles, ils redoutent de tomber sur une patrouille de l'Austral. Ils voudraient bien en voir une mais, je vous le dis, ils en ont peur comme de la peste ! Alors, ils bâclent un peu leurs contrôles. D'autre part, ce n'est un secret pour personne. L'entrée de clandestins sur le Continent Interdit les laisse indifférents. En revanche, dans l'autre sens, ils sont intraitables.

Après plusieurs jours de navigation sous un ciel plombé, ils aperçurent les côtes de Timor. Liang-Huo mouilla dans une petite crique et, la nuit venue, il monta sur un éperon rocheux, alluma un grand feu à l'aide de bois mort et attendit patiemment.

Un autre indigène le rejoignit. C'était un Indonésien lui aussi, plus vieux, avec une barbe déjà poivre et sel. Les deux hommes eurent un long conciliabule. Liang-Huo donna de l'argent à son congénère et celui-ci approuva finalement de la tête. L'accord était conclu.

Liang-Huo présenta son ami à ses trois passagers.

— Voici Souvanah. Il va vous prendre en charge jusque dans les îles du Sud-Est. Après quoi, personne ne pourra plus rien pour vous.

Les « associés » se serrèrent la main. Souvanah n'était pas bavard. Il courait des risques plus grands parce qu'il naviguait vraiment à la

frange de la Grande Fédération. Il avait vu des patrouilles australiennes et il avait plusieurs fois échappé à la mort.

Il expliqua d'une voix sans émotion :

— Je suis vieux. Il n'y a plus que des vieux qui veulent se hasarder dans la mer de Banda ou de Timor. Parce qu'avec un peu de chance, par temps clair, on peut apercevoir les côtes de l'Austral.

Mel grimaça. Il désigna le ciel couvert, épais.

— Il y a toujours des paquets de brume. Un temps clair doit être rare.

— Détrompez-vous, dit Souvanah. Entre Timor et Bathurst, ou Melville, le brouillard se déchire comme par enchantement. Le soleil est comme avant, paraît-il. Moi, je n'ai jamais connu ce climat enchanteur. Il faut remonter à mon arrière-grand-père. Ils ont d'abord pollué les grands continents avant de gâcher l'atmosphère des îles.

Mel baissa la tête.

— Oui. La Terre s'est réchauffée lentement sous l'influence des énormes complexes industriels. Le climat s'est modifié d'une façon irréversible. Mais là-bas, dans l'Austral, comment font-ils ?

Liang-Huo resta insensible à l'attraction du Paradis. Il se plaisait dans les îles. Pour lui, la liberté primait tout. Il ne voudrait pas vivre à l'étranger, dans une autre société. Parce qu'il s'était aperçu d'une chose : il ne rencontrait jamais d'indigènes australiens. Si ceux-ci étaient libres, ils bourlingueraient à travers les archipels. Donc ils étaient emprisonnés chez eux. En conséquence, leur régime devait être autoritaire comparé à celui de la Grande Fédération.

L'argument valait la peine qu'on se penchât sur le problème et invitait à la réflexion. Mais Lug avait vu l'Austral. Il ne trouvait pas que c'était un pays de misère, de bagnards. C'était les gens de la Fédération qui le disaient. Ils parlaient sans savoir. Liang-Huo était comme les autres.

Souvanah était plus réservé. Il ne se prononçait pas. En tout cas, il était sûr que la vie était différente sur le Continent Interdit.

Au petit matin, Liang-Huo repartit pour Bandung. Il souhaita bonne chance à ses clients en les confiant aux mains de Souvanah. Celui-ci invita Lug, Mel et Nora à bord de son bateau.

C'était un gros vaisseau à moteur, de haute mer, de construction assez récente. Il possédait aussi un poste émetteur mais également tout un tas d'appareils électroniques.

— Vous n'avez pas d'équipage ? demanda Nora.

— Non, dit l'indonésien. Ici, on se débrouille seul. J'ai appris l'électronique à Singapour. Mais, après dix ans passés dans cette métropole polluée, je me suis rapatrié sur Java. Puis à Timor. Ici, je suis mon maître. J'ai l'espace devant moi.

— Vous ne profitez pas du confort offert par notre société de

consommation, observa la jeune fille. Vous vivez dans le dénuement.

— Qu'apporte le confort sinon l'esclavage de l'esprit ? souligna le Jaune. Je ne veux pas devenir un robot. Or, c'est ce qu'ils sont dans les villes : des automates.

Après avoir exposé son point de vue sur les conditions humaines, il s'enferma dans un mutisme absolu. Dans le milieu de la matinée, il leva l'ancre et mit le cap sur la mer de Banda. L'horizon était bouché par une bande jaunâtre.

Lug jeta un coup d'œil sur la carte. Il repéra les îles du Sud-Est, leur destination. Il s'interrogea beaucoup sur les moyens dont disposait le « passeur » pour échapper aux patrouilles de l'Austral. Mais il lui faisait confiance. L'autre fois, Liang-Huo ne l'avait pas confié à Souvanah.

Stone savait comment les choses se passaient. Il expliqua :

— Pour mon voyage précédent, j'avais traversé la mer de Timor en submersible. C'était un sous-marin de poche. Il m'avait déposé sur la côte de l'Austral. Nous avons traversé tous les barrages grâce à des appareils anti-détection.

Souvanah avait entendu ces paroles. Il sortit de son mutisme.

— Les submersibles coûtent trop cher à l'entretien. D'autre part, au retour, ils sont la cible de la police maritime. C'est pourquoi les passeurs abandonnent ce type de navire pour des bateaux comme le mien.

— Vous n'espérez quand même pas nous déposer sur la côte de l'Austral avec votre bateau de surface ! clama Fill. Ce serait un véritable suicide.

L'Indonésien sourit, surveillant le scope d'un radar.

— Evidemment. Une fois dans les îles du Sud-Est, vous vous débrouillerez.

Mel fronça les sourcils, tourné vers Lug.

— Je croyais qu'il y avait des « combines »...

— Oui, approuva Stone. Mon pauvre vieux, tu as beaucoup à apprendre. On voit bien que tu n'as jamais mis les pieds hors de l'Am-Nord. L'aventure existe encore à la fin du <sup>xxii</sup>e siècle.

Souvanah poussa soudain un cri. Il désigna l'écran du radar.

— Patrouilleur de surface à dix mille marins. Il vient droit sur nous.

— On est cuit ! lâcha Fill, déçu.

— Non, dit Stone avec sang-froid. Tu vas voir toute l'habileté des passeurs. N'est-ce pas, Souvanah ?

Celui-ci inclina la tête. Il tirailla sa barbe et montra un gros bouton sur un tableau de commandes.

— Des champs électromagnétiques vont perturber les appareils de détection du patrouilleur. Qu'il soit de la Fédération ou de l'Austral, il

sera désorienté. Vous savez, j'ai mis plusieurs années pour inventer ce système de brouillage. Il est encore infailible pour le moment.

— Pour le moment ? répéta Nora, inquiète.

— Oui. Nos ennemis trouveront tôt ou tard une parade. Alors, les passeurs devront inventer un nouveau système. C'est ça, le progrès.

Le patrouilleur semblait tourner en rond. Au bout d'une demi-heure, il s'éloigna carrément vers le nord. Du coup, l'étau se relâchait et Mel poussa un soupir de soulagement.

— Nous l'avons échappé belle.

Stone hocha la tête. Il alluma une cigarette de contrebande qui était du vrai tabac, pas un médicament. Il en offrit à ses amis.

— Ici, on a tout ce qu'on veut. Il suffit d'être plus malin que la loi.

Ils naviguèrent encore quarante-huit heures contre un vent qui drossait le bateau. Des vagues crêtées d'écume secouaient la mer. Le ciel se chargeait de lourds nuages.

L'orage éclata. Des éclairs zébrèrent les nues. Le tonnerre claqua et le navire fut rudement malmené. Mais il tenait bon grâce à la dextérité de son pilote. Et puis il était taillé pour résister aux grains fréquents dans cette région du globe.

Le rafiot embarquait de l'eau quand les vagues étaient trop hautes. Les pompes fonctionnaient à plein. Et puis la tempête se calma, aussi soudainement qu'elle s'était déchaînée.

Avant la nuit, ils aperçurent un archipel constitué par des dizaines de petites îles. Certaines n'étaient que des rochers éventrés par l'océan. D'autres portaient une ceinture de cocotiers ou de palmiers. L'équateur ne passait pas très loin.

Souvanah se dirigea vers une île où croissait une végétation luxuriante. Son radar lui apprit qu'il n'y avait aucun navire au mouillage dans une crique abritée des vents.

— C'est Souraya, apprit l'indonésien. Je pourrais vous débarquer ailleurs. Mais à Souraya, les Australiens viennent souvent pour s'y reposer au cours de leurs patrouilles dans la mer de Banda.

L'allusion aux risques encourus n'échappa pas à Fill. Il lança à Lug un regard inquiet.

— Ils nous découvriront !

— Qui ? Les Australiens ? répliqua Stone en éclatant de rire. A moins que ce ne soit le contraire. Si c'était nous qui les surprenions ?

— Ils sont armés. Nous pas, observa l'ouvrier spécialisé.

Souvanah disparut dans sa cabine. Il revint quelques minutes plus tard avec trois pistolets-laser qu'il distribua à ses « clients ». Ses yeux bridés se fermèrent et la tranquillité envahit son visage.

— Vous serez à égalité, dit-il à mi-voix.

Nora fixa le revolver qu'elle avait dans la main. C'était une arme dernier modèle destinée à la police et aux forces de sécurité.

— Comment vous êtes-vous procuré ça ?

Le Jaune esquissa un geste évasif.

— Ces armes sont incluses dans le prix de votre voyage. Il y aura toujours des trafiquants. L'argent corrompt tout, même les esprits. En tout cas, vous en aurez besoin, car ne comptez pas sur la clémence des Australiens s'ils vous capturent.

Ils débarquèrent sous une rangée de cocotiers. La mer était moins polluée qu'ailleurs et déroulait sur la plage de sable une cordelière argentée. Par endroits, l'eau était transparente, tiède, incitant à la baignade.

Le ciel restait jaunâtre, un peu plombé, mais à travers ce matelas le soleil cherchait à percer. La couche de brume s'amincissait.

Souvanah montra un container qu'il laissait sur l'île.

— Il y a de quoi survivre plusieurs jours. D'autre part, vous trouverez des animaux en liberté. Leur viande succulente agrémentera vos repas.

Il se tourna vers le sud, mit sa main en visière sur son front.

— Là-bas, ne distinguez-vous pas une frange plus claire ?

— Si, dit Mel après une longue observation. C'est comme une traînée de lumière ourlant l'horizon.

— C'est l'Austral, apprit l'indonésien, ému pour la première fois. Le soleil y brille dans un ciel pur, dépollué. Je vous souhaite bonne chance.

Il prit congé de ses passagers, remonta dans son bateau. Lug l'arrêta, lui bloquant le bras.

— Franchement, Souvanah, vous ne voulez pas venir avec nous ?

Le Jaune se dégagea doucement. Un mince sourire étira ses lèvres. Il joignit ses mains et embrassa le bout de ses doigts. Plusieurs fois, il inclina la tête en avant.

— Je suis trop vieux. Mais, voyez-vous, l'Austral ne me tente pas. Il ne tente personne, ici. Parce que nous vivons libres. Nous appartenons à la Grande Fédération. Je comprends la fascination qu'exerce le Continent Interdit sur les gens entassés dans les immenses agglomérations. J'espère seulement que vous ne regretterez pas votre décision.

Il mit son moteur en route, agita le bras en signe d'adieu. Nos amis regardèrent longuement le bateau qui retournait vers Timor. Une cicatrice d'argent coupait le calme de la mer et déjà le bruit du moteur s'atténuait.

Ils ne virent bientôt plus qu'un point imperceptible. Puis plus rien. Un silence écrasant s'appesantit sur l'île, véritable petit paradis où nul oiseau ne chantait cependant, parce que des espèces avaient disparu.

Une terrible sensation de solitude les étreignit. Non seulement ils avaient l'impression d'être en marge de leur société mais ils étaient

certains qu'on se désintéressait de leur sort, désormais. Personne ne viendrait les chercher dans les îles du Sud-Est, où nulle vie humaine n'existait à cause de la proximité de l'Austral.

Ils halèrent le container sous les cocotiers et en firent l'inventaire. Il y avait un peu de tout dans le coffre, des talkies-walkies, des médicaments, des vivres.

Le jour suivant, ils fouillèrent leur domaine et découvrirent qu'ils étaient vraiment seuls. Quelques petits cochons sauvages détalèrent devant eux. La radio apporta des nouvelles de la Grande Fédération.

Stone saisit le minuscule transistor, le lança sur le sol, le piétina. Un air de musique mourut dans un râle. Mel et Nora interprétèrent ce geste comme une crise de colère.

— Pourquoi, Lug ? interrogea la jeune fille.

— Nous avons décidé de couper avec notre passé, expliqua l'ancien pilote de stratojet. Il faut éviter tout ce qui se rattache à lui, tout ce qui vient de lui. Préparons-nous à vivre autrement.

Fill hocha la tête.

— Tu as peut-être raison. Mais la musique meublait notre solitude.

Stone haussa les épaules. Il y avait des choses plus importantes. Il consulta son radar de poche et constata qu'un navire approchait.

Il monta sur la plus haute colline, scruta l'horizon à la jumelle.

Il découvrit bientôt l'intrus, ou plus exactement la chance de gagner enfin le Continent Interdit. Car il n'eut aucun doute sur l'identité du nouvel arrivant. Le pavillon qui flottait sur le patrouilleur était celui de l'Austral.

Il courut prévenir ses amis.



## CHAPITRE III

Ils aperçurent l'étrange navire et ils écarquillèrent les yeux. Jamais dans leur documentation, dans les reportages, ils n'avaient vu ce genre de patrouilleur.

On aurait dit un monstre marin. Parfois, il s'immergeait totalement comme un submersible. Puis il crevait les flots, se soulevait de plusieurs mètres au-dessus de la mer, tel un aéronef.

Il possédait une coque d'acier fusiforme munie de courts ailerons sur les côtés. Une tourelle où virevoltait un radar surmontait cette masse grisâtre qui ressemblait à un squal. Des lance-rayons équipaient le navire volant.

En tout cas, il donnait une impression de puissance, d'invincibilité, et on comprenait mieux pourquoi la marine fédérale évitait les contacts. Elle se sentait en état d'infériorité. D'ailleurs, on murmurait en coulisse que des bâtiments de guerre avaient été coulés par les Australiens, sans avoir pu se défendre.

Derrière la haie de cocotiers, Mel, Lug et Nora devinaient qu'un moment crucial approchait. Ils ignoraient si les nouveaux arrivants avaient les moyens de détecter une présence humaine mais ils avaient effacé leurs traces sur la plage.

L'engin bizarre bondit vers l'île, soulevé par une énergie ascensionnelle issue d'un générateur. Il rase la crête des vagues à une vitesse supérieure à celle des hydroglisseurs les plus rapides.

Mel crispa ses doigts sur la crosse de son pistolet-laser.

— Combien sont-ils à bord ?

— Pas plus de deux ou trois, apprit Lug avec calme. Il suffit de fréquenter les côtes de l'Austral pour admirer ce type de patrouilleur qui utilise des techniques différentes des nôtres.

— Hum ! grimaça la jeune fille. On a l'impression d'être en retard d'un siècle sur leur civilisation. Serait-ce possible ?

— Oui, ils sont en avance, confirma Stone. Mais ça ne se voit pas en regardant les Australiens, ni leur manière de vivre. Ils habitent des immeubles comme chez nous. Enfin presque comme chez nous. J'ignore quelle force représente leur armée. Peut-être pourraient-ils nous envahir avec facilité ! Ils ne cherchent pas du tout à étendre leur territoire. Ils ont assez de mal à le tenir dépollué.

— Ils viennent par là, constata Mel avec inquiétude.

— Ils vont débarquer, expliqua Lug, et se reposer quelques heures. Ils aiment les îles où ils jouissent d'une totale liberté.

Le naviplane s'approcha avec précaution, ses systèmes de détection déployés. Comme il ne repérait aucun patrouilleur ennemi, il s'échoua sur la plage, telle une baleine.

Le pavillon de l'Austral imprimé sur la tourelle était bleu azur, avec un pyramide surmontée d'un soleil, symbole de la lumière. Cette pyramide ressemblait à celles des anciens pharaons d'Egypte et restait un mystère.

Stone avoua que Maud ne savait rien sur l'origine des armoiries du drapeau national. Chacun était libre de penser ce qu'il voulait. N'empêche, l'écusson choisi intriguait.

Un sas s'ouvrit à la partie supérieure de la coque. Trois hommes en sortirent, vêtus d'uniformes également bleu azur. Ils portaient une ceinture d'armes. Un casque translucide coiffait leur tête. Ils avaient des bottes.

L'un d'eux tira de sa poche un instrument qu'il orienta dans toutes les directions. Stone se demanda si ce n'était pas un détecteur biologique. Dans ce cas, ils seraient repérés.

Apparemment, les trois Australiens se crurent seuls. Un étrange tube jaillit à l'avant du naviplane et pointa son extrémité à la verticale.

Rien ne s'échappa de ce bizarre canon. Du moins rien de visible. Mais au bout d'un quart d'heure, les nuages se dissipèrent comme par enchantement. La pluie tomba. Puis le soleil apparut dans un ciel idéalement bleu.

Oh ! C'était un tout petit carré de bleu, une fenêtre dans le matelas de brume qui permettait juste l'ensoleillement de l'île. Mais la performance stupéfia les gens de la Grande Fédération !

Nora clignait des yeux. Elle n'avait jamais observé un ciel aussi pur. Le soleil était chaud, bienfaisant.

— Ils sont magiciens ! dit-elle, ébahie.

Mel ne pouvait parler. Une boule bloquait sa gorge d'émotion. Il avait envie d'applaudir. Il se retint, par précaution, et il soupira tout bas.

— La technique est au point. Pourquoi ne l'utilise-t-on pas chez nous ? Nos savants seraient-ils à la traîne ?

— Exact, confirma Lug. Ils n'ont pas la maîtrise de cette technique. D'ailleurs, elle coûterait trop cher. La science de l'Austral est en avance sur nous. Ils ont réussi là où nous avons échoué. Ils ont dépollué sur une grande échelle. Et ils ont révisé toutes leurs erreurs.

Les trois soldats australiens quittèrent leurs uniformes et se baignèrent. Stone brandit son pistolet-laser.

— C'est le moment.

Il s'élança mais Fill le retint, le visage pâle et grave.

— Tu crois ? Il y en a peut-être un quatrième dans le navire.

Lug haussa les épaules. Il sortit des plans de sa poche, les montra à son ami.

— J'ai aussi acheté des documents. Les espions, ça existe toujours et ils vendent leurs renseignements. Ce type de naviplane est à trois places. D'ailleurs, c'est pour cette raison que notre expédition ne pouvait pas dépasser ce nombre.

— On va se substituer aux Australiens ?

— Oui, grogna Stone. Mais avant, il faut les descendre.

Le soleil perçait à travers les cocotiers et jouait avec les feuillages, créant un décor inhabituel. Il était certain que lorsque l'instrument dépollueur s'arrêterait, la brume se reformerait aussitôt.

Ils se glissèrent sous les frondaisons, calculèrent qu'il leur faudrait trente secondes, en courant, pour parvenir jusqu'aux vêtements des baigneurs entassés sur le sable. Ils n'avaient pas intérêt à mettre davantage.

Ils s'avancèrent avec la volonté farouche de triompher. Leurs trois silhouettes jaillirent des cocotiers, apparurent sur la plage. Nagéant à cinquante mètres du rivage, les miliciens les aperçurent.

Ils poussèrent des cris de rage. En toute hâte, ils foncèrent vers leurs uniformes et leurs ceintures d'armes. Leur négligence serait sanctionnée avec sévérité s'il y avait un officier avec eux.

Ce n'était qu'une simple patrouille. Des centaines de naviplanes analogues sillonnaient les îles, recherchant d'éventuels clandestins ou des trafiquants. En réalité, c'était des vacances que leur offrait le Gouvernement et ils auraient tort de ne pas en profiter. Les îles étaient merveilleusement belles. Il n'y manquait qu'un ciel bleu et, de temps à autre, ils s'accordaient un répit grâce à une dépollution momentanée.

Ils virent les trois individus qui les visaient à l'aide de pistolets-laser. Ils comprirent qu'ils étaient perdus. Ils atteignirent le rivage

quand les décharges électriques les frappèrent.

Ils s'écroulèrent, la face contre le sable, et ils ne se relevèrent pas. Imprudents, ils avaient trouvé la mort. Mais comment auraient-ils pensé que des hommes de la Fédération se cachaient à Souraya, sans même un simple bateau primitif ?

Le ressac roula leurs corps. Mel, Lug et Nora revêtirent les uniformes australiens qui s'adaptaient automatiquement aux mesures des utilisateurs par élasticité.

Puis ils s'avancèrent vers le navire volant.

Stone consulta ses plans et se retourna vers ses compagnons.

— Maintenant, la partie la plus difficile s'engage. Il s'agit d'atteindre Darwin. S'il n'y avait pas des espions, nous serions bien embarrassés pour piloter cet engin.

Ils s'introduisirent par le sas. La cabine ressemblait un peu à celle des sous-marins de poche. Elle était conçue pour trois passagers.

Une foule d'appareils constituait le tableau de commande. Pilote de stratojet, Lug ne fut pas tellement désorienté. Il se fia aux plans achetés, effectua divers essais.

Le naviplane bougea, se souleva du sol, projetant autour de lui des tourbillons de sable. A travers les hublots, nos amis constatèrent qu'ils s'éloignaient de Souraya. Là-haut, dans le ciel, le carré bleu se refermait. La brume voila de nouveau le soleil.

Stone actionna un levier. Le navire s'enfonça sous l'eau, comme un sous-marin. Son pilote mit le cap sur Darwin.

\*

\* \*

Mel commença par ressentir un chatouillement à la gorge. Il toussa. Sa quinte dura plusieurs minutes, s'apaisa et recommença peu après.

Il avait une toux sèche et les efforts qu'il déployait l'essoufflaient. Il se pliait en deux avec une grimace. Ses yeux pleuraient et son visage se congestionnait.

C'était la crise classique, pas encore doublée d'asthme, mais cela viendrait.

— Bronchite chronique, hein ? lança Lug en soupirant.

Fill approuva d'un signe de tête. Il chercha une pilule dans sa poche et l'avalala sans eau. Il avait l'habitude. Depuis son départ de New York, il négligeait certains soins.

Or, leur état de santé méritait toute leur attention, comme le pilote l'expliqua :

— Si tu tousses, tu deviendras suspect aux Australiens. Ils penseront que tu es un dégénéré, que tu viens de la Grande Fédération. N'oublie jamais ça, pour ta sécurité. Ton intérêt est de continuer ton traitement.

Nora frémit en songeant que ses plaques allergiques sur la peau pouvaient récidiver. Elle avait aussi apporté des médicaments. Quant à Stone, son arthrose passait inaperçue.

Soudain, un écran s'éclaira sur le tableau de commande et le visage d'un officier en costume bleu azur apparut. Il parlait devant un micro.

— OZ. 32 à patrouilleur naval 47. Donnez votre position.

Mel et Nora se rejetèrent en arrière. Seul, Lug resta face à l'écran. Il avala sa salive et répondit en anglais, langue qu'il avait apprise par induction mentale avant son premier départ pour l'Austral et que Fill et sa fiancée avaient apprise aussi.

Il donna les coordonnées du point où il se trouvait, c'est-à-dire au large des îles du Sud-Est. Il ne chercha pas à dissimuler ses traits, pensant avec juste raison que l'officier ne connaissait ses hommes que par des numéros. Il y avait des centaines de patrouilleurs dans la mer de Timor ou de Banda. D'autres encore ratissaient la mer d'Arafoura et de Corail, plus à l'est.

— Bon, dit l'officier du Q.G. Rien à signaler ?

— R.A.S., répéta Stone dans un anglais parfait. Vous savez, les indigènes brouillent nos radars par un système électromagnétique.

— Je sais. Nos ingénieurs travaillent pour pallier cette carence. Bientôt, nous disposerons d'un antibrouilleur. En attendant, il vous reste vingt-quatre heures pour regagner votre base. Le moindre retard sera sanctionné. Vous ne l'ignorez pas.

L'homme galonné, coiffé d'une casquette à visière, disparut de l'écran et ne soupçonna pas la substitution de l'équipage du patrouilleur 47.

Lug coupa le contact pour que les images et les voix ne parviennent pas au Q.G. Il essuya son front mouillé de sueur car il venait de passer son premier test.

Il avait la bouche sèche.

— J'ai examiné le plan de patrouille enregistré sur cassette. Notre zone est bien les îles du Sud-Est, avec des pointes prudentes jusqu'à Kei ou Arou. Interdiction d'accoster la Nouvelle-Guinée, d'ailleurs évacuée et transformée en no man's land. Notre base est Groote Eylandt.

Ils regardèrent une carte de l'Australie et constatèrent que les anciens noms subsistaient. Les Sains étaient décidément très attachés au passé !

— Groote Eylandt ! observa Mel. C'est une île dans le golfe de Carpentarie, sans doute une base navale très importante. Or, Darwin

se trouve à sept cents kilomètres à l'ouest.

Le pilote haussa les épaules et sourit, détendu.

— Nous n'irons quand même pas nous jeter dans la gueule du loup, à Groote Elyandt... En revanche, nous débarquerons dans le golfe de Cambridge, pas très loin de Darwin. Il faut y être dans moins de vingt-quatre heures sinon ils commenceront les recherches.

Il fit surface, sans aucune inquiétude et, cap au sud, il fonça à quelques mètres au-dessus de la mer. Sa vitesse était nettement supérieure à celle du meilleur hydroglisseur.

— C'est merveilleux de conduire un machin pareil ! s'extasia-t-il.

Nora regarda Stone avec admiration.

— Comme c'est apparemment facile de pénétrer dans l'Austral, cela grâce à vous ! Vous êtes taillé pour l'aventure. Je vous verrais bien trafiquant à travers les îles...

— Détrompez-vous, rectifia Lug sans excès d'enthousiasme. La milice nous pourchassera partout sur le sol australien. Nous ne serons vraiment tranquilles que lorsque nous aurons d'autres pièces d'identité. Ils ne tolèrent pas l'intégration.

Mel soupira.

— Faudra-t-il constamment vivre avec la menace d'une éventuelle arrestation ?

— Il faudra surtout veiller à ne pas se trahir. Mais, vous verrez, les choses se passeront bien. La récompense sera fantastique.

Bientôt, ils discernèrent une côte à l'horizon. Plus ils descendaient vers le sud, plus la lumière du jour devenait éblouissante. A quelques milles, une barre claire ourlait la mer.

Enfin, le soleil déchira la brume. Des trous de ciel bleu apparurent et la longue barre des nuages reflua vers le nord, comme chassée par un souffle violent.

Or, il ne faisait pas de vent. L'océan était calme. La côte qu'ils doublèrent était celle de l'île Melville. Puis ils longèrent Bathurst. Ils ne décelèrent aucune habitation, aucune présence, sur ces deux terres proches du Continent Interdit. Enfin, ils entrèrent dans le golfe de Cambridge.

Le soleil était chaud. Mais ils admiraient surtout la pureté du ciel. Ils en avaient vu un échantillon au-dessus de Souraya. Ici, la clarté baignait d'immenses zones.

C'était la première fois que Mel et Nora contemplaient un tel spectacle. Deux climats s'opposaient dans cette partie du monde. L'un était dû à la pollution. L'autre...

Fill respirait à pleins poumons l'air du large. Il se gonflait d'oxygène, dégrasait son organisme.

— Ça ne m'étonne pas qu'ils soient sains avec un tel environnement. Jamais ils n'ont connu la pollution.

— Si, ils l'ont connue, apprit Stone. C'était avant la Fédération des Etats. Ils ont refusé l'association. Après, nous ignorons comment ils ont dépollué.

— Oui, comment ont-ils fait ? se demanda Mel. C'est incroyable car ils ont agi sur une grande échelle.

Lug hocha la tête.

— Ils sont prospères. Ils ont dépollué avec de grands moyens, sans ruiner leur budget. Tout prouve qu'ils sont en avance sur nous.

Ils croisèrent d'autres patrouilleurs et ils se saluèrent à coups de sirène. Leur Q.G. ne les contacta même pas. Ils avaient entière liberté pendant huit heures encore.

Ils attendirent la nuit complète pour débarquer sur un coin de côte inhabitée, pas très loin de Darwin. Ils avaient pris pied, enfin, sur le Continent Interdit.

Une lune splendide éclairait la campagne, ruisselait en cascades d'argent sur la mer. C'était beau, féérique. Au-delà des îles de la Sonde, le monde étouffait sous son matelas de déchets.

Ils se dirigèrent vers les lumières de la ville.

\*

\* \*

Maud Rody n'avait rien d'un mélange de races, de type eurasiens par exemple. Elle était d'essence pure. C'est-à-dire que ses parents, ses grands-parents, toute sa lignée familiale, étaient nés en Australie. Elle descendait donc des Anglo-Saxons.

D'ailleurs, elle n'avait jamais quitté son pays. Elle ignorait ce qui se passait au-delà de la barrière polluante. De longs cheveux blonds encadraient un visage hâlé et des yeux bleus lui donnaient l'expression caractéristique des anciens Nordiques.

Elle resplendissait de santé. Son bronzage y était pour quelque chose mais ses prunelles brillaient d'un éclat vif. Sa pétulance, son dynamisme se trahissaient dans ses moindres gestes. Elle n'avait pas du tout cet air blasé, indifférent, triste qu'affichaient les gens de la Grande Fédération.

Ici, les habitants vivaient heureux. Maud le répéta plusieurs fois à Stone et à ses amis, avec chaleur, persuasion. Elle habitait le centre de Darwin mais ce n'était pas du tout comme à New York, Tokyo ou Londres.

Les agglomérations australiennes étaient de taille modeste. Elles n'avaient pas grandi démesurément. Des villages existaient, répartis dans la campagne. Des paysans cultivaient les champs, comme

autrefois, et on se serait cru revenu deux siècles en arrière.

Avaient-ils réussi à préserver le passé ? Sans doute. Ils l'avaient même amélioré. Pourtant, ils avaient dépollué et c'était leur principale victoire.

Maud n'était pas plus jolie qu'une fille de la Fédération. Lug ne l'avait pas choisie pour ça. Seul le hasard les avait fait se rencontrer. Ils avaient éprouvé de la sympathie l'un pour l'autre, peut-être plus particulièrement parce qu'ils appartenaient chacun à une société différente.

Elle avait vingt-cinq ans et travaillait dans un bureau de l'Administration centrale. Darwin était la capitale de la région Nord. Elle montra une carte de l'Austral divisée en cinq grandes provinces.

Mel eut une quinte de toux violente et il avala son médicament, Maud eut pour lui un regard compatissant.

— Hum ! Bronchite chronique, diagnostiqua-t-elle. Vous êtes tous malades dans la Grande Fédération. Ici, vos poumons se décrasseront.

Stone tapota sa hanche droite et grimaça.

— Des douleurs me rappellent parfois que j'ai de l'arthrose. Quant à Nora, elle fait des crises d'allergie.

— En somme, résuma la jeune Australienne en riant, tes amis sont aussi amochés que toi !

Elle embrassa furtivement Lug sur le coin des lèvres et fit visiter son appartement. Il était fonctionnel, dépourvu de tout gadget inutile. Il n'y avait aucun angle vif mais des formes arrondies. Des couleurs apaisantes teintaient les murs, les plafonds. De vraies plantes vertes et de vraies fleurs donnaient une idée d'évasion.

Nora huma l'odeur enivrante d'un genre d'orchidée. Elle ferma les yeux et ses narines frémirent. Elle n'avait jamais senti un tel parfum naturel. Puis elle demanda :

— Vous avez de l'eau ? De l'eau pure ?

— Evidemment, dit Maud, étonnée.

— Je vous en prie. Donnez-m'en un verre. Je sais bien que cela vous paraît ridicule. Mais l'eau que nous consommons dans la Fédération est désinfectée. Elle pue généralement l'ozone !

La blonde fonctionnaire s'empressa de satisfaire l'habitante de New York. Elle tendit un verre.

Nora y trempa ses lèvres. Elle but lentement, à petites gorgées. Elle ne se souvenait pas d'avoir déjà bu de l'eau pure et elle en ignorait évidemment le goût.

— Délicieux ! apprécia-t-elle. Du nectar. Pour purifier l'organisme, cela vaut sans doute tous les médicaments du monde. Vous avez de la chance d'avoir une boisson et une nourriture saines.

Mel et Lug goûtèrent aussi cette eau de source qui venait des montagnes du Kimberley, à huit, cents kilomètres.



Maud prit le bras de la secrétaire et une mutuelle sympathie s'établit entre les deux femmes.

— Lug m'a dit que vous étiez fiancée à Mel. Je vous félicite.

Le balcon s'ouvrait sur un grand parc boisé et fleuri. Les arbres masquaient les immeubles voisins et on avait l'impression d'être à la campagne. Pas à Darwin.

Nora ne se lassait pas d'admirer ce ciel d'un bleu profond, ce généreux soleil qui entrait par les fenêtres.

— Faites attention, recommanda Maud. Vous n'avez pas l'habitude et le soleil peut brûler votre peau.

Stone avait trouvé très rapidement l'appartement de Maud Rody. Il s'orientait très bien dans Darwin, où toute circulation de véhicules était interdite. Les gens marchaient à pied et flânaient.

La blonde fonctionnaire revint auprès du pilote, sur un divan. Elle posa sa tête sur son épaule.

— Quand tu as sonné, à 3 heures du matin, j'étais loin de penser que c'était toi.

— Je t'avais promis de revenir. Et de revenir si possible avec des amis.

Le visage de l'Australienne devint grave. Elle regarda aussi Mel et Nora.

— J'espérais que vous seriez plus nombreux. Nous aurons besoin du concours de tous.

Lug hocha la tête et fronça les sourcils.

— Ce n'est pas facile de pénétrer dans le Continent Interdit. Je te l'ai expliqué. Pas plus qu'il n'est facile d'en sortir... Mais pourquoi auras-tu besoin de nous ?

— Parce que pour vous, habitants de la Grande Fédération, notre pays apparaît comme un Paradis. En réalité, l'Austral cache un secret que nous n'avons jamais percé.

— Un secret ? répéta Fill, surpris. Vous ignorez comment vous avez dépollué ?

— Ce n'est pas le plus important, expliqua Maud Rody. Avez-vous remarqué l'emblème de notre pavillon national ?

— Oui, opina Mell. Un soleil surmontant une pyramide.

— Justement. C'est une énigme pour tous les Australiens, du moins pour la majorité d'entre eux. Car cette pyramide existe véritablement au centre du désert de sable. Elle s'élève à plusieurs centaines de mètres au-dessus du sol. Apparemment, elle ne sert à rien.

C'est un symbole, un monument édifié à la dépollution. Or, nous avons la quasi-certitude que cet édifice cache *autre chose*. Et que cette *autre chose* menace constamment l'Austral et même la Grande Fédération.

— Le monde entier serait menacé ? dit Stone qui entendait ces

propos pour la première fois. Tu n'exagères pas, Maud ?

— Je le pense très sérieusement. Et mes amis aussi. Maintenant, il faut que je vous parle du Groupe Clandestin. C'est très important.

Les trois « dégénérés » écoutèrent longuement la jeune Australienne sans l'interrompre. Ils eurent la conviction que la dépollution n'avait pas été faite à n'importe quel prix.

Qui régnait réellement sur l'Austral ?

## CHAPITRE IV

Maud invita ses amis de Darwin. Ils se réunirent ainsi une dizaine dans l'appartement de la jeune fille. Il y avait des hommes et des femmes qui en général ne dépassaient pas la quarantaine.

Ils avaient tous des professions diverses. Chaque sexe portait un vêtement différent. Ils serrèrent les mains de Fill, de Nora et de Stone avec un certain enthousiasme comme si déjà ils appartenaient à leur clan.

Ils observèrent ces étrangers longuement, les palpèrent, leur posèrent des questions et, finalement, ils résumèrent leurs impressions.

— Pourquoi vous appelle-t-on des dégénérés ?

Lug hocha la tête. Il ne se défendit pas d'être un taré. Au contraire, il insista sur les maladies qui frappaient les habitants de la Grande Fédération.

— Nous naissons malades, chétifs, par hérédité. Ces tares sont aggravées à chaque génération. La médecine n'y peut rien. Elle soigne. Elle ne guérit pas la dégénérescence. Nous passons beaucoup de notre temps dans les centres de soins.

— Vous croyez que la cause incombe uniquement à la pollution ? demanda un ingénieur en électronique.

— Une grosse partie, oui, expliqua Stone. L'air, l'eau, la nourriture sont pollués. Nous nous habituons aux agressions chimiques. Notre mode de vie, aussi, a accéléré notre dégénérescence, depuis le xx<sup>e</sup>

siècle. Ils ont voulu truquer la nature.

— C'est donc la faute des générations précédentes, nous sommes bien d'accord ? conclut une biologiste.

— Totalement, opina Stone. J'ai apporté des films et Maud m'a dit que vous les attendiez avec impatience.

— Exact, souligna l'ingénieur. Nous voudrions vérifier si les documents incessants dont on nous abreuve ne sont pas tout simplement une propagande déformant la vérité.

Lug glissa l'une des bobines dans le carter d'un projecteur. Il remarqua avec un sourire :

— Si la liberté de circulation existait entre nos deux sociétés, vous seriez contaminés. Seule une politique de rigueur peut vous protéger.

La biologiste ouvrit des yeux étonnés.

— Vous approuvez donc la ségrégation ?

— Il n'existe plus de racisme. Mais pour nous, vous représentez un monde sain, épargné. Vous me comprendrez en voyant mes films et vous serez convaincus.

La pièce plongea dans l'obscurité. Le projecteur se mit en route et des images étonnantes pour ceux de l'Austral défilèrent. Elles montrèrent d'énormes agglomérations de cent millions d'individus, les files d'attente devant les centres de soins, les immenses serres d'agrobiologie d'où le monde occidental tirait, sa nourriture.

Les amis de Maud virent des campagnes vides, envahies par une végétation appauvrie. Un survol mit l'accent sur l'élargissement des zones désertiques. Et puis, perpétuellement, il y avait ce brouillard jaunâtre, tenace, qui masquait le soleil sur la terre comme sur la mer.

— Comment respirez-vous sous ce matelas pestilentiel ? lança un métallurgiste.

— On s'adapte, répondit Lug en haussant les épaules. Vous savez, l'organisme humain est résistant. Seulement, l'adaptation se fait au détriment de la santé. C'est inévitable. Et nos médecins vigilants nous donnent un coup de pouce.

La lumière revint dans l'appartement. L'ingénieur eut cette réflexion :

— Vous nous avez montré le côté négatif. Mais le côté positif ?

— Quel côté positif ? sourcilla Stone.

— Je parle du côté social, politique. La liberté existe chez vous, je suppose.

— En effet, approuva le pilote. Elle existe sous toutes ses formes mais l'Administration centrale nous prend en charge totalement. Nous sommes « conditionnés » et nous acceptons cette situation parce quelle correspond à notre confort, à notre sécurité, à notre garantie de vivre, de travailler. La collectivisation a ôté le goût des initiatives personnelles. On ne décide plus seul. C'est un ordinateur qui le fait à

notre place.

Maud soupira. Elle distribuait des fausses cartes d'identité à Stone, Mel et Nora. Il y avait déjà plusieurs jours que ceux-ci se cachaient chez la jeune fille.

— Vous pourrez sortir. Avec vos papiers, vous aurez droit au travail, au logement, aux repas, aux soins éventuels. Tout est gratuit. Il n'y a pas d'argent.

Fill ne fut pas déçu par cette société dont il rêvait. L'égalité totale, l'absence de concurrence, de profit, de consommation changeaient forcément les mentalités. Les esprits devaient être aussi sains que les corps.

Mel observa les amis de Maud qui n'avaient pas l'air réjoui.

— Vous avez atteint l'équilibre. Je ne comprends pas pourquoi vous avez formé un Groupe Clandestin. Quel est votre objectif ?

La jeune fonctionnaire expliqua :

— Je vous l'ai dit. C'est à cause de la pyramide en plein désert. On nous jette de la poudre aux yeux. On nous fait miroiter notre position enviable, face aux dégénérés. Or, nous n'avons pas choisi notre type de société. On nous l'a imposé.

— Qu'importe ! clama le fiancé de Nora qui refusait de déceler des failles dans le système australien. S'il correspond à l'idéal...

— Possible que notre société soit idéale, confirma l'ingénieur. Nous n'en doutons d'ailleurs pas. Mais notre prétendue liberté n'existe qu'illusoirement. La preuve. Tous ceux qui ont voulu approcher la mystérieuse pyramide ne sont jamais revenus. Qu'y a-t-il de si secret au milieu du désert ?

Stone étira ses jambes, bâilla et se montra fataliste.

— A votre place, je ne me poserais pas de questions. Vous vivez heureux. Alors ne vous demandez pas comment vous êtes parvenus à ce stade. L'essentiel est un constat de réussite. Vous avez dépollué !

— Vous ne parlez que de cela depuis votre arrivée ! protesta la biologiste. La dépollution ! Je conçois que pour vous ce sujet soit traumatisant mais si vous connaissiez certaines règles de notre société, vous vous interrogeriez. Vous ignorez, par exemple, qu'en quittant son travail, chaque ouvrier, chaque employé, chaque fonctionnaire doit obligatoirement franchir la salle de relaxation. Celui qui essaie de s'y soustraire est arrêté.

Ce détail éveilla l'intérêt de Lug. D'un coup de reins, il se mit debout.

— On vous a donné les motifs de cette réglementation ?

— Evidemment. Dans la salle de relaxation, nous subissons un sommeil hypnotique, réparateur. Il est vrai que nous quittons l'usine ou le bureau en pleine forme.

— Eh bien ! De quoi vous plaignez-vous ? riposta Mel. On prend

soin de votre santé.

— D'accord, concéda l'ingénieur. Mais personne n'a pu jamais dire ce qui se passait exactement dans la salle de relaxation. Même les contrôleurs qui nous canalisent vers ce centre ignorent tout. Pendant un quart d'heure, chaque jour, notre vie ne nous appartient plus.

Maud tira Lug à l'écart,

— Les miliciens ont retrouvé le patrouilleur 47 échoué près de Darwin. Je pense qu'à l'heure actuelle ils ont aussi découvert les corps des trois soldats que vous avez tués sur Souraya. La police doit donc vous rechercher activement. En conséquence, vous feriez mieux de rester ici encore quelque temps.

Le pilote eut un doute.

— Tu crois qu'ils ne fouilleront pas ton appartement ?

— Ils n'ont aucune preuve contre moi. De toute façon, vous ne resterez pas à Darwin. C'est trop dangereux. Vous irez dans le Sud, à Canberra ou à Melbourne.

— Maud, murmura Stone avec affection. S'ils nous trouvaient chez toi, ils t'arrêteraient, n'est-ce pas ?

— Evidemment. Mais, je te répète, ils n'ont aucune preuve.

— Hum ! Tu viendras quand même dans le Sud avec nous.

L'ingénieur avait entendu. Il s'approcha des deux jeunes gens.

— Vous irez en ligne privée à Canberra. Les transports en commun sont trop surveillés. Or, ils peuvent vous détecter à cause de vos maladies chroniques. En général, c'est comme ça qu'ils pincement les clandestins. Maud vous rejoindra plus tard, pendant son congé hebdomadaire. Si elle quittait Darwin sans motif, elle éveillerait les soupçons.

Les membres du Groupe regagnèrent leurs domiciles et promirent d'aider les trois évadés de la Grande Fédération. La jeune fille caressa le visage de Stone avec chaleur.

— Je t'aime, Lug. Parce que tu combats quelque chose qui te déplaît. Tu as entraîné Mel et Nora avec toi. C'est bien. Moi aussi, je lutte pour savoir la vérité. Nos destinées se rejoignent. C'est pourquoi nous éprouvons un penchant l'un pour l'autre.

Elle lui chuchota à l'oreille :

— Tu sais, ils sont plusieurs à former des groupements clandestins dans chaque province, dans chaque ville. Un jour, nous saurons ce que cache la pyramide du désert.

— Tu n'as pas peur de la mort ?

— Non, avoua Maud. Je lutte pour une cause juste. Si je suis arrêtée, je serai condamnée et exécutée. La milice ne badine pas avec les révolutionnaires. Or, notre mouvement a pris un nom : il s'appelle Mouvement pour la réunification de la planète.

Le pilote fronça les sourcils, surpris.

— Comment ? Vous voulez que l'Austral rejoigne la Grande Fédération ? C'est un crime car vous abîmeriez ce qui subsiste de plus beau. Vous deviendriez un pays pollué.

— Si c'était le contraire ? riposta la jeune fille, impulsive. Si nous aidions la Fédération à dépolluer la Terre ? Ne crois-tu pas que cela vaudrait mieux pour tout le monde ?

Lug leva les bras au ciel.

— C'est une tâche impossible qui nécessiterait des efforts et un budget insoutenable pour nos finances. N'illusionne personne, Maud. Ou sinon nous aurions beaucoup de peine. Je préfère l'Austral tel qu'il est.

La fonctionnaire de l'Administration centrale tourna carrément le dos à Stone. Elle était vexée parce qu'on ne croyait pas en sa sincérité. Entre elle et Lug, un froid s'établit.

Or, le lendemain soir, alors que la nuit tombait, l'ingénieur vint chercher Stone, Fill et Nora. Il s'appelait Jen Fazer et annonça gravement :

— La milice remonte la filière. Des témoins vous ont vus pénétrer dans l'immeuble, à 3 heures du matin. Le quartier est cerné.

La panique s'empara des dégénérés. N'avaient-ils posé le pied sur le Continent Interdit que pour être immédiatement arrêtés ? La chance, jusque-là favorable, les abandonnait.

Or, ils savaient quel sort la police réservait aux clandestins.

\*

\* \*

Lug embrassa Maud hâtivement. Le temps pressait. Fazer donna aux trois fédérés des uniformes bleu ciel de la milice. Il en avait aussi apporté un pour lui.

Tandis qu'il s'habillait en vitesse, Mel observa :

— Comment vous êtes-vous procuré cela ?

L'ingénieur sourit.

— Des complicités dans un centre d'instruction militaire, expliqua-t-il. Vous savez, notre organisation va beaucoup plus loin qu'un simple mouvement protestataire. Nous avons des cellules un peu partout dans le pays.

— Vous êtes tolérés par la police ? demanda Nora.

— Oui. Elle ferme les yeux en invoquant l'image de la liberté démocratique, dit Fazer. Mais si nous manifestons dans la rue, elle nous arrêterait. Au fond, elle n'attend qu'une occasion favorable pour démanteler notre réseau. C'est pourquoi jusqu'à présent nous n'avons

pas bougé. Notre action ne doit absolument pas échouer.

Il regarda sa montre.

— Dépêchons-nous. Il ne faut pas que la milice nous voit sortir de chez Maud.

Ils filèrent dans le couloir, laissant la jeune fonctionnaire angoissée. L'ascenseur antigravifique les déposa au rez-de-chaussée. Ils se heurtèrent à deux policiers qui entraient à ce moment-là.

— Hep ! A quelle patrouille appartenez-vous ? demanda l'un d'eux. Je croyais que nous étions les premiers à pénétrer ici.

Fazer dégaina son revolver à rayons, tira sur les policiers. Stone en fit autant, par réflexe de défense. Les deux miliciens tombèrent, raides.

Nos amis se précipitèrent dans le parc et Jen cria :

— Les clandestins sont dans l'immeuble ! Grouillez-vous !

Des hommes en uniforme jaillirent des taillis et se ruèrent vers le porche. Ils enjambèrent leurs deux camarades, morts, et se répandirent dans les escaliers. Ils bloquèrent les ascenseurs.

Un officier hurla :

— Attention ! Ils sont armés.

Pendant ce temps, l'ingénieur entraînait les dégénérés hors du parc. Ils empruntèrent un véhicule de la police et foncèrent vers l'aéroport où un stratojet privé attendait.

Stone s'installa aux commandes.

— Je sais piloter.

— Comme vous voudrez, accepta Fazer. Moi aussi, je pilote. D'ailleurs, tout est automatique. C'est un Jet de la compagnie où je travaille.

L'avion décolla dans la nuit et mit le cap au sud. Lug grimaça.

— Ils vont nous intercepter.

— Ils n'auront pas le temps, assura Jen. Quand ils découvriront leur erreur, nous serons déjà à Canberra.

Ils volèrent à cinquante mille mètres d'altitude. Le stratojet ne se différenciait guère de ceux utilisés par la Grande Fédération. L'avance de l'Austral dans ce domaine était minime.

— Vous pourriez fuir votre continent, suggéra Fill. Vous y pensez ?

— Ça ne nous tente pas, déclara Fazer. D'abord, parce qu'il serait impossible de traverser les réseaux de protection antiaériens qui ceinturent notre territoire. Ensuite parce que tel n'est pas notre but. Nous tenons à rester chez nous.

— Je comprends, murmura Mel. Vous n'abandonneriez pas la pureté pour la pollution.

— Ce n'est pas une question d'environnement. Nous sommes attachés à l'Austral par des racines profondes. Nous voudrions savoir certaines choses. Or, la réponse ne se trouve pas hors de nos frontières.



Stone parut tourmenté.

— Vous croyez que Maud sera compromise ?

— Ils n'ont aucune preuve contre elle. Vous savez, quand ils arrêtent quelqu'un, ils sont sûrs d'eux.

L'avion fonçait à dix mille kilomètres-heure. Il traversa toute l'Australie centrale en utilisant les itinéraires autorisés. Il ne dévia pas de sa route et se garda bien de survoler, par exemple, le Grand Désert de sable, interdit. Il aurait été abattu par les missiles de surveillance, sans la moindre sommation.

Avant l'arrivée à Canberra, Fazer contacta par radio de poche un certain correspondant.

— Allô ! Mike ?... C'est moi, Jen. Nous aurions besoin de toi à l'aéroport. Tu nous attendras ? D'accord. Merci, mon vieux.

Il désigna des lumières dans la nuit car aucun nuage ne voilait le ciel.

— Sydney, apprit-il. Mais c'est Melbourne la capitale de la région Sud.

Le stratojet perdait de l'altitude. En bas, les lumières s'estompèrent. La lune éclaira la côte du Pacifique et la vue était splendide. Les dégénérés ne se lassaient pas d'admirer un tel décor sans la moindre pollution.

Canberra apparut sous les ailes de l'avion. À l'aéroport, un homme d'une cinquantaine d'années, grand et fort, vint chercher nos amis. Il tendit la main et se présenta :

— Mike Klow. Je vous emmène chez moi. Fazer doit retourner à Darwin.

Le Jet repartit en effet vers le nord. Klow expliqua dans l'aérotrain qui les conduisait en ville :

— Jen est un vieux copain.

— Vous appartenez aussi au groupe ? s'informa Nora.

— Oui. Un jour, nous bougerons, promit l'Australien. Alors, il pourrait y avoir des surprises.

Comme toutes les agglomérations du Continent Interdit, Canberra n'était pas une cité énorme. Nul véhicule ne circulait dans les rues abandonnées aux piétons. Des trottoirs roulants permettaient de se rendre sans fatigue d'un point à un autre. Pour les distances plus importantes, les usagers prenaient le métro ou l'aérotrain. Aucun hélico ne survolait la ville d'où se dégageait un silence reposant, une atmosphère de tranquillité. Même les aérotrains glissaient sans bruit sur leurs monorails.

Klow habitait un appartement comparable à celui de Maud Rody, au vingtième étage d'un immeuble collectif. Il était O.S. dans une fabrique d'ordinateurs et la similitude de sa profession le rapprocha de Fill. Les deux hommes parlèrent de leur travail réciproque, des

conditions dans lesquelles ils le pratiquaient.

— Vous ne passez pas à la « relaxation » en fin de journée ? s'étonna Mike.

— Non, expliqua Mel. Mais nous allons dans des centres de soins permanents. Il y en a dans chaque quartier. Nous avons tous un fichier.

— Fazer vous a dit que pendant une quinzaine de minutes, chaque jour, nous étions littéralement « court-circuités » ?

— Oui, le groupe en a parlé, à Darwin. Je suppose qu'ils entretiennent votre forme physique et nerveuse.

— En principe, tel est l'objectif.

— Vous en cloutez ?

— Tout n'est pas clair, avoua Klow. Nous n'avons jamais eu de preuves formelles...

Il fut interrompu par une violente quinte de toux, chez Fill. Celui-ci avala son médicament.

— Excusez-moi, j'ai une bronchite chronique. Mais ça va passer.

— Je sais que vous n'êtes pas en bonne santé dans la Grande Fédération, reconnut Mike.

— Nous sommes des tarés, précisa Mel. Cela s'aggravera avec les générations futures. Vous êtes encore épargnés par la dégénérescence. Alors, ne cherchez pas la réunification de la planète qui n'aurait pour vous que des inconvénients.

Un moment apaisée, sa toux réapparut, malgré l'absorption du médicament. Elle lui déchirait la poitrine et il éprouva quelques difficultés à respirer. Ses poumons sifflèrent. Des gouttes de sueur humectèrent son front. Des frissons le secouèrent.

— J'ai pris froid, dit-il. Je ne me suis pas méfié du soleil, de la différence de température entre le jour et la nuit. Ma fragilité pulmonaire exige quelques précautions, que j'avais oubliées.

Nora prit le pouls de son fiancé. Elle s'inquiéta.

— Tu es fiévreux.

Un thermomètre confirma que Mel se trouvait dans un état fébrile intensif. Il demanda des couvertures. Ses frissons s'accroissaient.

— Vous connaissez un médecin ? s'informa Stone, tourné vers Klow.

Celui-ci hocha la tête d'un air navré.

— Il n'y a pas de médecin privé. Il faut le conduire à l'hôpital. C'est la seule solution.

Lug soupçonna des difficultés.

— Ils vont voir que c'est un dégénéré. Ils alerteront la police. Vous dites que c'est toujours comme ça que les clandestins se font pincer.

— Oui, quand ils n'ont pas de papiers d'identité, argua Mike. Ce n'est plus votre cas. Vous avez des cartes en règle.

Il tira le pilote à l'écart.

— C'est ennuyeux pour votre copain. Mais il n'y a pas d'autres possibilités. Je vais prévenir qu'on vienne le chercher.

Il contacta l'hôpital le plus proche. Dix minutes plus tard, un genre d'hélicoptère atterrit sur le toit-terrasse de l'immeuble. Deux hommes en uniforme blanc sonnèrent à l'appartement, avec un chariot roulant.

— C'est pour le malade, dirent-ils.

Nora s'adressa à eux :

— Je peux l'accompagner ? C'est mon fiancé.

— D'accord. Vous remplirez les formalités d'admission, suggéra l'un des infirmiers.

Stone s'apprêta à monter lui aussi dans l'hélico médical. Klow le retint.

— Pas vous. C'est inutile.

Lug adressa un geste d'encouragement à Mel et à Nora. Puis, quand le véhicule volant se fut éloigné, il fronça les sourcils, inquiet.

— Vous croyez qu'il s'en tirera ?

— Oui, confirma Mike. Ils le soigneront. Mais ils vont chercher d'où vient sa maladie. Malgré ses faux papiers, il lui sera difficile de prouver qu'il est né dans l'Austral. Vous comprenez pourquoi je ne vous ai pas laissé partir avec eux.

Le pilote regarda dans la direction d'où avaient disparu ses amis. Les terrasses des immeubles jaillissaient dans la verdure et sous un ciel sans nuage.

— Ils vont les arrêter, n'est-ce pas ?

Klow haussa les épaules.

— Ça dépend... S'ils découvrent des preuves... Ils feront sûrement une enquête car votre copain n'a quand même pas les mêmes poumons qu'un Australien. Raisonnablement, il vaut mieux changer d'air.

— Rassurez-vous. Mel et Nora ne nous dénonceront pas.

— Ils ont les moyens pour les faire parler, précisa l'O.S. S'ils découvrent qu'ils sont des dégénérés, la police viendra immédiatement ici.

— Votre groupe, à Canberra, risque alors d'être démasqué, conclut Lug, effrayé par les conséquences.

— Des précautions s'imposent, répéta Mike. Mais ne vous en faites pas, tout ira bien. Ils trouveront un appartement vide.

Il emmena Stone dans un quartier de la ville différent, chez un autre membre du groupe clandestin. Ils savaient désormais qu'ils seraient traqués sans relâche. Fill était le grain de poussière qui se mettait dans l'engrenage. Était-ce vraiment sa faute ?

Le médecin étudia les radio-tests enregistrés. Il hocha la tête et s'adressa à un confrère :

— Hum ! Qu'en penses-tu, John ?

— Je trouve que ce malade a de bien vilains poumons. Il est emphysémateux à trente ans. Ça te paraît normal ?

— Il fait un début de pneumonie, avec quarante de fièvre. L'anomalie n'est pas là mais bien dans les traces d'une bronchite chronique dégénérative.

— Ses papiers sont en règle ? demanda John.

— Apparemment. Ceux de sa fiancée aussi, dit Phil, le second toubib.

Il se gratta le menton, perplexe.

— J'ai remarqué que sa fiancée, justement, souffrait de dermatose. D'anciennes lésions subsistent sur sa peau.

— Ça fait trop de coïncidences. Je dois alerter la police. Une enquête se révèle nécessaire.

— Des clandestins ? soupira Phil.

— Probable. Notre travail est de soigner les malades. Le reste est l'affaire de la milice.

Phil tira son collègue par la manche.

— Tu sais ce qu'il adviendra d'eux s'ils sont arrêtés ?

— Oui, opina John sans remords. Mais en signalant les cas litigieux, je fais mon devoir.

Une heure plus tard, deux miliciens pénétraient dans la chambre de Mel. Celui-ci était sous l'effet d'un sédatif et il dormait. Nora se leva, comprit ce qui se passait. Elle voulut sortir.

Les policiers la repoussèrent dans la pièce. L'un d'eux se mit en faction devant la porte. L'autre commença à examiner minutieusement les papiers de Fill.

Puis il dit, s'adressant à la jeune fille :

— Ne bougez pas d'ici. Nous avons quelque chose à vérifier.

Les miliciens partirent. Nora essaya d'ouvrir la porte. Elle était fermée électriquement. Alors Nora songea qu'ils étaient perdus.

## CHAPITRE V

Ils attendirent la guérison de Mel. Cela exigea quelques jours. Mais pendant tout ce temps-là, Nora fut consignée dans la chambre et elle ne cessa de se poser des questions.

Son fiancé essaya de soutenir son moral.

— Allons, tout n'est pas perdu. Nous avons des papiers d'identité. Il faut prouver qu'ils sont faux. D'autre part, Lug ne nous laissera pas tomber.

— Que peut-il faire ? soupira la jeune fille, sans illusions. Même Klow et le groupe ne pourraient intervenir sans se démasquer. Je ne crois pas qu'ils prendraient des risques pour nous. Nos deux vies valent-elles la peine que tout l'Austral s'embrase ?

— Evidemment, admit enfin Fill. Ils ne bougeront pas. Le moment n'est pas venu. D'ailleurs, je crois bien qu'ils ne bougeront jamais car ils n'ont aucune chance. Ils feraient mieux de rester tranquilles car ils ont tout pour être heureux.

Quand un médecin eut signé sa feuille de sortie, Mel fut emmené dans les locaux de la police. Nora le suivit. Tous deux furent convoqués devant un personnage galonné qui décida d'appliquer la loi dans toute sa rigueur.

Il pointa un doigt accusateur vers les deux inculpés.

— Vous parlez notre langue, n'est-ce pas ? Vous saviez qu'en vous introduisant dans notre territoire, vous commettiez une infraction, une illégalité. Le rapport d'enquête vous concernant, après étude par

plusieurs ordinateurs, ne retrouve pas vos lieux exacts de naissance. Des détails ne cadrent pas. Enfin, un examen approfondi de vos papiers assure que ceux-ci sont faux. Vous avez quelque chose à ajouter ?

Fill et sa fiancée baissèrent la tête, devinant que toute défense serait inutile. Mel tenta d'apitoyer le fonctionnaire.

— Nous avons fui la pollution...

— Je sais, coupa sèchement l'officier. Les clandestins nous racontent toujours qu'ils fuient la pollution. Cet argument n'a aucune valeur pour nous. D'autre part, vous avez tué trois soldats dans l'île de Souraya. Vous avez volé un patrouilleur naval en utilisant des uniformes militaires et pour vous échapper d'un immeuble de Darwin cerné par la police, vous avez encore tué deux miliciens. Vous n'espérez quand même pas en notre clémence !

Nos amis furent emprisonnés. Ils songèrent à Maud qui aurait beaucoup d'ennuis, et à Klow aussi. Ils subirent d'autres interrogatoires. On les endormit par hypnose et ils furent soumis à des tests de vérité. C'est ainsi qu'ils parlèrent inconsciemment et vidèrent leurs mémoires. Leurs dépositions enregistrées devinrent des motifs d'accusation.

Ils protestèrent contre les méthodes employées. Personne ne les écouta. On leur imposa une sorte d'avocat qui ne chercha même pas à les défendre, plaçant simplement qu'ils étaient dégénérés, donc tarés et sans responsabilité.

N'empêche, le procès eut lieu à huis clos, avec un jury choisi sur mesure. Tout cela était bien orchestré, dans le cadre de la loi. A l'issue des délibérations, le juge prononça la sentence inévitable, d'ailleurs décidée avant les débats.

Il portait une robe rouge par-dessus son uniforme de fonctionnaire. Ses deux assesseurs se levèrent pendant la lecture du verdict. Les gardes et les jurés restèrent impassibles.

« Attendu que les deux accusés sont inculpés de meurtre sur trois soldats de notre armée et sur deux agents de notre milice,

« Attendu qu'ils ont violé notre frontière, utilisé de faux papiers, qu'ils se sont emparés d'uniformes et d'armes,

« Attendu qu'il y a collusion entre eux et un groupement clandestin dont les activités sont interdites sur notre territoire, que leur présence sur le sol national représente une menace pour notre sécurité,

« Attendu qu'ils ne bénéficient d'aucune circonstance atténuante, le tribunal de Canberra les condamne à la peine capitale conformément aux règlements en vigueur. L'exécution aura lieu dans un délai de trois

jours à partir de l'heure présente. Tout recours en grâce sera rejeté. »

Le verdict ne faisait aucun doute. Pourtant, Nora tomba dans les bras de son fiancé et sanglota.

— Oh ! Mel... Pourquoi ne sommes-nous pas restés à New York ?

Il se mordit les lèvres.

— Je suis responsable. J'ai insisté pour t'emmener. Mais avant de mourir, nous aurons au moins vu un morceau de Terre dépollué. C'est tout simplement fantastique.

Les gardes s'approchèrent d'eux. Ils avaient des casques translucides sur la tête et un pistolet à rayons pendait à leur ceinture. Ils encadrèrent les prisonniers et les escortèrent jusque sur le toit-terrasse du tribunal où un hélico les ramènerait en prison.

Derrière les hublots de l'appareil, Mel et Nora observèrent encore une dernière fois le ciel bleu éclairé par un généreux soleil. Ils savaient que sur l'Austral on électrocutait les condamnés à mort.

\*

\* \*

Klow regarda son poignet droit où était fixé un minuscule vidéo. Un visage crispé se matérialisa sur l'écran.

— AX. 14... Prêt à l'intervention ?

— Prêt, répéta le correspondant.

— L'hélico décolle du tribunal, précisa Mike. Dans moins de cinq minutes, il aura des ennuis. Vous serez les premiers sur les lieux. Bonne chance.

Camouflés dans un square, Klow et Stone levèrent la tête. Ils aperçurent l'hélicoptère au-dessus d'eux, rasant le sommet des immeubles et se dirigeant vers le sud.

Lug resta sceptique.

— AX. 14 les manquera.

— Non, assura l'ami de Fazer. Tout est calculé à la seconde, avec minutie. Dans trois minutes exactement, le moteur électrique bafouillera. L'incident doit se passer à la verticale du point H. 36.

Il déplia une carte de la ville, montra l'endroit choisi et expliqua qu'il y avait un vaste espace vert au-dessous.

— Vous êtes sûr en l'efficacité de votre système ? douta encore le pilote de stratojet.

L'O.S. de Canberra rangea sa carte et sourit.

— Décidément, vous nous prenez pour des amateurs. Celui qui a bricolé le moteur de l'hélico est un spécialiste. Je vous jure qu'il connaît son affaire.

Avec anxiété, Stone fixa sa montre et compta les minutes. A l'heure prévue, il avala sa salive. Tout se jouait dans les secondes qui suivaient. Si AX. 14 échouait, la partie serait définitivement perdue pour Fill et Nora.

Rivé à son vidéo, Mike écoutait les commentaires de son correspondant.

— Ici AX. 14. L'hélico apparaît au-dessus du parc. Itinéraire et horaire respectés. Ça y est. La panne paralyse le moteur électrique. Seul fonctionne le générateur ascensionnel. Le pilote n'a pas le choix. Il va se poser sur l'esplanade, au plus grand étonnement des badauds.

Klow se mordit les lèvres. Il avait tout organisé et il ne voulait pas que l'opération cloche au dernier moment. Il y avait toujours l'impondérable...

— Les promeneurs sont-ils un obstacle ?

— Ils peuvent gêner l'intervention, en effet. Mais vous aviez également prévu cette éventualité.

Quelques secondes de silence inquiétèrent l'ami de Fazer.

— AX. 14... Que se passe-t-il ?

Le commentateur savait que la police n'intercepterait pas son reportage grâce à une fréquence spéciale. Il prit son temps et son visage se décripa.

— Opération engagée. Sous l'apparence de paisibles usagers du parc, nos hommes entourent l'hélico, braquent des armes sur les miliciens et montent dans le cockpit. La panne est terminée. Le véhicule quitte l'esplanade sous l'œil des témoins ébahis par ce coup d'audace. Il plafonne à cinquante mètres. Puis il s'éloigne et disparaît. Mission terminée.

— Bravo, AX. 14 ! applaudit Klow. Vous félicitez votre groupe. Mais, souvenez-vous. A partir de cette minute, nous devenons des hors-la-loi. La milice nous traquera sans relâche. Rendez-vous au point S. 92.

Il soupira de soulagement, rangea son vidéo dans sa poche et entraîna Lug vers une bouche de métro.

— Eh bien ! Que dites-vous de la maîtrise ?

— Formidable ! apprécia Stone en serrant les mains de son compagnon. Je pensais qu'il n'existait plus de révolutionnaires sur la planète. Que l'homme était tombé dans une apathie profonde due à ses conditions d'existence. Mais ne croyez-vous pas qu'en sauvant mes amis, vous risquez le démantèlement ?

— C'est notre première action, en effet, reconnut Mike. Elle nous est utile car elle teste nos capacités. Grâce à notre réseau



d'informateurs, nous avons su que vos amis étaient jugés, condamnés. En récompense, nous espérons que vous nous apporterez votre concours.

— Votre mouvement peut compter sur moi, sur Mel et sur Nora, décida Lug sur-le-champ.

— D'autres clandestins de la Grande Fédération, actuellement en lieu sûr, sont déjà prêts à nous aider, révéla l'O.S.

— Vous voulez un soulèvement général ?

— Non. Il serait impossible à réaliser. La population n'en ressent absolument pas la nécessité car elle vit dans l'ignorance. Comme vous le souligniez tout à l'heure, les hommes sont devenus apathiques, ici aussi. Il est temps que nous bougions.

Le métro les conduisit vers le point S. 92 qui se trouvait à la périphérie ouest de la ville. Ils notèrent dans les stations souterraines la présence de miliciens.

— Ils renforcent déjà la surveillance, observa Stone. Ils sont prompts à la riposte !

Mike sourit.

— Ils lanceront une grande offensive. Je les connais. Ils vont monopoliser l'opinion.

J'ai peur que les chambres de relaxation, dans les usines, les bureaux, les ateliers, ne deviennent des centres de traitement psychologique.

Lug s'effraya.

— Ils sont capables de modifier le comportement de tout un peuple ?

Klow approuva d'un signe de tête. Ils arrivèrent au point S. 92. La station était gardée par des miliciens mais ceux-ci n'exigeaient pas les papiers d'identité. En hâte, ils s'éloignèrent avant le déclenchement d'un contrôle général.

Dans un appartement où il fallait un certain code pour entrer, ils retrouvèrent Mel et Nora, libres.

Lug serra avec émotion les mains de ses amis.

— Tout s'est bien passé ?

— Ils ont été formidables ! s'enthousiasma Fill. Je ne pensais pas qu'ils intercepteraient l'hélicoptère. Pourtant, j'étais sûr qu'ils tenteraient quelque chose avant notre exécution, dans trois jours.

L'homme qui avait commenté en direct l'opération depuis le point H. 36 se présenta à Stone :

— Je m'appelle Harold Mool. Je suis employé administratif, responsable du groupe AX. 14.

Devant l'ampleur des événements, le pilote de la Grande Fédération se tourmenta. Il demanda à Klow :

— A Darwin, Maud et Fazer vont être arrêtés ?

— Ne vous inquiétez pas, dit Mike, rassurant. Ils sont prévenus. En ce moment même, ils sont en route pour Canberra. L'opération 2 va commencer.

— Quelle est l'opération 2 ?

Mool tapota familièrement l'épaule de Stone. Un étrange rictus tirailla ses lèvres. Il avait des traits anguleux mais des yeux vifs. Son visage trahissait la détermination, comme tous ceux de ses camarades.

— Notre objectif est la Pyramide du désert, apprit-il.

Lug se demanda si les révolutionnaires ne rêvaient pas, s'ils voyaient la réalité en face. La pyramide ne constituait-elle pas un gigantesque guet-apens ?

\*

\* \*

Alice-Springs, capitale de la région centrale, s'éteignait au soleil sur les contreforts des monts Macdonnell. Le Tropique du Capricorne coupait l'Australie en deux et donnait au climat un genre de printemps perpétuel, noyé d'une douce température.

Comme ailleurs, l'agglomération n'atteignait pas le demi-million d'habitants. C'était presque une ville provinciale où il faisait bon vivre.

Mel, Stone et Klow rejoignirent Fazer dans un local souterrain aménagé en salle de projection. Une vingtaine de personnes assistaient à une séance et Fazer jouait le rôle d'opérateur. Il passait les films sur la Grande Fédération, apportés par Lug.

— Des partisans, expliqua Mike en pénétrant dans la salle.

Harold Mool entra à son tour. Il avait lui aussi quitté Canberra pour rejoindre Alice-Springs.

Jen stoppa la projection, présenta ses camarades aux nouveaux du groupement. Juché sur l'estrade, il galvanisa son auditoire.

— Mes amis, l'heure de vérité approche. Dans tout l'Austral, un immense élan de solidarité va animer nos réseaux. Mais le cœur du problème est ici, ou plutôt à mille kilomètres plus à l'ouest, dans le Grand Désert. Vous avez vu des images de la Fédération. Je vais vous montrer quelque chose de bien plus surprenant.

L'obscurité revint dans le local. L'écran s'éclaira et une pyramide apparut. Elle mesurait plus de cent mètres de haut et sa base avait la grandeur d'une petite ville. Elle était construite en pierres de taille légèrement rosées.

Apparemment, il n'y avait pas d'ouverture, ni de cheminée au sommet. C'était un monument comme ceux qu'on rencontrait jadis en

Egypte, sous les pharaons. Les parois ne portaient aucune inscription.

L'ensemble était colossal et s'élevait sur un horizon de sable. A perte de vue, on découvrait le désert aride. Aucune habitation, même démontable, ne marquait une présence humaine. Le sol asséché était vierge.

Excité, Fazer tendit un doigt accusateur vers la construction insolite.

— Vous la voyez ! Elle est là, plantée sur notre sol. Elle nous nargue, elle nous défie. Elle abrite le secret de l'Austral. Protégée par des champs électromagnétiques, elle est inviolable. Ceux qui ont tenté de pénétrer dans la zone interdite sont morts. L'espace aérien est défendu par des missiles.

Il éleva la voix au milieu du silence.

— Alors, à quoi sert-elle ? Pour qui a-t-elle été construite ? Que cache-t-elle ? N'est-ce qu'un mausolée, un monument à la gloire d'un nationaliste disparu ou d'un homme d'Etat célèbre ? Ni l'un ni l'autre. Il a été impossible de définir son utilité. Elle symbolise pourtant notre drapeau. Mais elle est étrangère à l'Austral. C'est notre ennemie !

Des cris de haine éclatèrent dans la salle. Des poings menaçants se tendirent vers l'image qui occupait tout l'écran. Jen avait son public en main et il le portait à ébullition.

Stone voyait poindre l'aube d'une révolution sanglante. Son arrivée coïnciderait-elle avec un déferlement de violence ?

Il tira l'ingénieur à l'écart.

— Bravo ! Vous échauffez les esprits. Mais réfléchissez. La milice vous écrasera avant même que vous ne mettiez le pied dans la fameuse Pyramide. Vous aurez détruit en quelques minutes l'espoir du mouvement que vous avez créé.

Fazer regarda avec étonnement cet homme venu de la Grande Fédération.

— Vous avez fui votre pays parce que vous vous y sentiez mal à l'aise. Alors, n'étouffez pas notre ardeur. La Pyramide est un défi !

— D'accord, dit Lug en hochant la tête. Mais vous ne pourrez pas l'approcher. Vous clamez vous-même qu'elle est inviolable. Comment avez-vous ramené ces images ?

Il ignorait que les racines du mouvement plongeaient dans toutes les couches de la société, qu'elles avaient des ramifications partout. Jen expliqua :

— Nous avons des comparses dans la garnison du désert. Vous savez, même la milice se pose des questions. Si j'affirme que la victoire est à notre portée, c'est parce que je suis conscient de notre force, de notre implantation.

— C'est vous qui avez créé le mouvement ?

— Non. Il est né depuis plusieurs générations et il n'a fait que

s'amplifier. Jamais la milice n'a osé vraiment l'interdire par crainte d'un soulèvement général.

Un doute effleura le pilote.

— Je pense que si votre Gouvernement le désirait, il pourrait ramener vos troupes dans la légalité simplement par hypnose collective. Il joue le jeu. Il veut savoir jusqu'où vous irez.

— Dans ce cas, affirma Fazer, nos dirigeants prennent de gros risques...

Il remonta sur la scène et tira un étrange objet de sa poche. C'était comme une petite boule de cristal à multiples facettes. Il brandit la sphère dans sa main, à bout de bras. Les facettes devinrent autant de miroirs qui renvoyèrent de mystérieux rayons.

L'ingénieur exécuta un geste lent, semi-circulaire, toujours le bras tendu. Il recommença dans l'autre sens. Alors, tous ceux qui se trouvaient devant lui plongèrent dans le sommeil. Ils fermèrent les yeux. Les têtes s'inclinèrent sur les poitrines. Ils se figèrent dans une immobilité absolue.

Mel et Lug, qui étaient derrière, furent épargnés. Ce dernier posa sa main sur l'épaule de Fazer et siffla d'admiration.

— Paralysants ?

— Non, rectifia Jen. Flux hypnotique.

— Hum ! Où avez-vous déniché ce machin ? C'est vos savants qui ont inventé ça ?

— En fait, expliqua l'électronicien, cet objet a été dérobé au groupe spécial chargé de protéger la pyramide. Ce groupe est composé d'une quinzaine d'hommes, tous triés sur le volet. J'en suis sûr, il détient le secret du désert.

Fill hocha la tête.

— Ces types sont australiens ?

— Apparemment. Une enquête a appris qu'ils venaient de la milice et qu'ils avaient subi un entraînement technique intensif.

— Il y a eu des fuites de renseignements en provenance du groupe ?

— Non. Il s'agit d'individus célibataires, imperméables, incorruptibles, qui ont peu de contacts avec les autres miliciens de la base. Ils font bande à part.

— Pourtant, remarqua Stone, la chose que vous tenez dans les doigts vient de chez eux.

— Je vous l'ai dit. L'un de nos agents l'a dérobée. Il a eu beaucoup de mérite. Bien entendu, les soupçons se seraient tournés vers lui s'il n'avait pas déserté. En tout cas, l'armée utilise un arsenal nouveau, d'une haute technicité.

— Avez-vous l'impression d'être en avance scientifiquement sur la Grande Fédération ? demanda Mel.

— Oui, dans certains domaines, répondit Jen. C'est évident. Nous avons dépollué. Car nos archives le prouvent. A une certaine époque, l'Austral était aussi pollué que le reste de la planète.

Il appuya sur un dé clic émergeant du sphéroïde qu'il avait dans la main. Aussitôt, les miroirs perdirent leur éclat et l'assistance se réveilla. Une certaine panique s'empara des dormeurs. Fazer les rassura.

— Mes amis, votre sommeil hypnotique a duré cinq minutes. Il aurait pu durer aussi longtemps que je l'aurais voulu. Il restera sans séquelles. Sachez que lorsque vous passez dans les chambres de relaxation, à la sortie des bureaux, des usines, des ateliers, vous dormez ainsi pendant un quart d'heure...

Lug emmena l'ingénieur loin du brouhaha des révolutionnaires qui commentaient l'événement,

— Quand situez-vous l'époque de la dépollution ?

Jen réfléchit.

— Attendez... Cela remonte à un demi-siècle. Je n'étais pas encore né. Nos historiens racontent que l'Austral n'avait jamais voulu s'intégrer dans la Grande Fédération. Il y a cinquante ans, nous commençons la dépollution, grâce à nos chercheurs, à notre volonté de combattre les erreurs du passé. Nous étions conscients d'échapper à une certaine rançon du progrès. Notre refus d'intégration était motivé par la peur. Nous eûmes un sursaut et nous préservâmes notre territoire.

— Ainsi, résuma Stone, il y a cinquante ans que la pyramide a été construite dans le désert, sans motif apparent...

— Sans motif, j'en doute, interrompit l'ingénieur. Le symbole de notre indépendance est trop facile. Beaucoup l'ont cru. Et puis notre mouvement est né dans la clandestinité. Nous avons réfléchi depuis un demi-siècle.

Il étala des papiers sur une table.

— Voici les plans de la base. Nous ne l'investirons pas car nous serions décimés. En revanche, nous pénétrerons dans la pyramide.

L'audace de Fazer laissa Lug sceptique. Il sourit, un peu ironique.

— Vous avez une idée pour tromper la vigilance du groupe spécial de protection ?

— Il me faut des volontaires, des hommes prêts à tous les risques. Des hommes comme vous, Stone.

Celui-ci tendit la main.

— Topez-la ! Moi aussi, j'aimerais savoir ce que cache la pyramide.

Mel accepta aussi de se joindre au commando. Klow et Mool, sollicités, ne se dérobèrent pas. Jen expliqua :

— Nous serons cinq. Il y a une colonne de ravitaillement qui part demain d'Alice-Springs pour le désert. Nous aurons des places dans les

soutes d'un véhicule, grâce à des complicités. Mais, dès cette nuit, il faut déjà être embarqués.

Fill siffla d'admiration.

— Vous êtes bien organisés, remarqua-t-il. Vous avez des comparses un peu partout. Ça m'étonne que la milice n'ait jamais démantelé vos réseaux.

— Elle sous-estimait notre mouvement. Elle ne nous prenait pas au sérieux ou nous considérait comme un simple mouvement d'idées. Depuis l'incident survenu après la séance du tribunal de Canberra, elle a révisé son jugement. Nous avons prévenu tous nos membres. Ils sont en lieu sûr, prêts à répondre à notre appel.

— Hum ! observa Lug. Leur désertion les démasque. Ils auraient dû rester dans le circuit général.

— Non, rétorqua Jen avec assurance. La police a d'autres moyens pour démasquer nos partisans. Leur sécurité exigeait leur départ des entreprises où ils travaillaient. Désormais, nous combattons au grand jour dès que nous aurons élucidé le mystère de la pyramide.

Ils attendirent la nuit, quittèrent la salle de réunions et se dirigèrent vers l'aéroport étroitement surveillé par les miliciens. Un employé de l'aérodrome vint les chercher et ils traversèrent le barrage policier par des issues strictement réservées au service.

Il les conduisit dans un vaste hangar où stationnaient d'énormes hélicoptères chargés de caisses et de matériel. Tout était silencieux, désert.

— Cachez-vous dans les soutes. Le départ aura lieu dans la matinée.

Ensemble, Fill et Stone se retrouvèrent dans le même véhicule, coincés sous de grosses caisses.

— Ta bronchite... Ça va ? demanda Lug à voix basse.

— Oui. Ils m'ont donné des médicaments à l'hôpital. J'en prends tous les jours. J'espère que je ne tousserai pas... Sais-tu où est Nora ?

— Avec Maud, répondit le pilote, quelque part à Canberra. Nous les reverrons quand nous reviendrons du désert.

— Si nous revenons ! chuchota Mel.

— Diable ! Aurais-tu peur ?

— J'ai déjà côtoyé le danger dans les îles. Je trouve ça excitant au contraire. Mais je crois que Fazer est cinglé.

— Il a parfaitement organisé son coup, constata Stone, et n'a rien laissé au hasard. C'est un homme d'une minutie extrême.

— Sans doute. Seulement, la pyramide n'est pas un hélicoptère. J'ai peur qu'on ne tombe dans un piège.

Lug grogna :

— Tais-toi. Des sentinelles pourraient nous entendre.

Le fiancé de Nora se renferma dans un mutisme complet. Il évoqua

New York, son usine d'automobiles téléguidées, son appartement confortable. Il avait tout quitté pour l'Austral.

L'insécurité la plus totale poursuivait les clandestins. Certes, ici le ciel était bleu, l'eau pure. La nourriture provenait des champs. L'air était bourré d'oxygène. Mais tout compte fait, les sains étaient-ils plus heureux que les dégénérés ?

Mel n'avait pas l'impression que le Continent Interdit soit ce Paradis dont on rêvait dans la Grande Fédération. Sinon, le Mouvement pour la Réunification n'aurait jamais vu le jour.

## CHAPITRE VI

Les bâtiments de la base militaire avaient la forme d'une étoile. Ils étaient à moitié enterrés. De ce fait, ils semblaient presque invisibles car ils se confondaient avec le sol.

Il n'y avait pas un seul village dans un cercle de mille kilomètres. Les premières cultures apparaissaient plus au nord, dans le Kimberley, ou plus à l'ouest. L'immense désert de sable et de pierraille était interdit.

Les gros transports aériens se posèrent sur des plates-formes d'accès et disparurent dans de gigantesques entrepôts souterrains. Le déchargement commença en fin d'après-midi. Les cinq clandestins avaient revêtu des uniformes de soldats et ils se rendirent à un point de ralliement où un homme attendait.

Celui-ci cacha ses complices jusqu'à la nuit dans un coin des entrepôts. Puis, vers 1 heure du matin, il revint les chercher. Il avait débranché certains signaux d'alarme.

Nos amis constatèrent que la base dormait d'un sommeil paisible, confiante dans ses gardiens et dans ses systèmes de protection électronique. Au rond-point central, convergeaient les cinq branches de l'étoile. C'était un carrefour stratégique très surveillé habituellement, et très fréquenté aussi.

En cette heure tardive, l'endroit était désert. Dans le poste de garde, les soldats dormaient.

— Ils sont drogués, expliqua le comparse qui occupait des



fonctions d'entretien. J'ai ajouté un somnifère à leur nourriture. Vous voyez le couloir 6 ? Il mène au bloc Z.

Fazer marqua une hésitation en passant devant les sentinelles endormies.

— Les caméras-espions ?

— Déconnectées, dit l'agent en place. Dépêchez-vous car la panne risque d'être découverte rapidement.

— Vous n'aurez pas d'ennuis ? demanda Mool.

L'informateur sourit.

— Ils n'ont aucun soupçon sur moi. Bonne chance.

Ils se serrèrent les mains. Le commando quitta le rond-point, pénétra dans le couloir 6. La porte se referma automatiquement derrière lui. Mais n'était-il pas pris en chasse par un réseau de télévision intérieur ?

On n'entrait pas facilement au bloc Z. Il fallait un laissez-passer spécial. Tout resquilleur était refoulé. Car le bloc Z commandait l'accès à la pyramide.

Les cinq hommes avançaient sans jamais donner l'impression qu'ils étaient épiés, ou qu'ils avaient forcé le passage. Au contraire. Ils marchaient avec assurance, comme s'ils avaient des papiers en règle. Ils savaient qu'à cent mètres ils se heurteraient à un barrage électrifié.

Le couloir rectiligne ressemblait à un souterrain de métro. Il était voûté, cimenté, et la lumière jaillissait des parois grâce à des milliards de grains photoniques.

Un panneau indiqua qu'ici s'achevait la zone autorisée. Le mot « danger » clignotait en rouge et nos amis furent stoppés par un mur invisible.

« Champ électromagnétique », devina mentalement Fazer.

Trois soldats sortirent d'un abri. Ils étaient vêtus d'uniformes verts et sur leurs poitrines se dessinait l'emblème de l'Austral : la Pyramide surmontée d'un soleil. Ils portaient des casques translucides, comme ceux de la milice. A leur cou, pendait une mitraillette à rayons D'autre part, ils avaient dans leurs poches des lanceurs hypnotiques individuels.

Ils appartenaient au fameux groupe spécial, section d'élite chargée de protéger la pyramide. Nul doute qu'ils disposaient de tous les moyens techniques en usage et même d'autres, inconnus.

Ils avaient juste des contacts de service avec le reste de la base. Par roulements, ils allaient périodiquement en permission, à Canberra ou à Melbourne. Mais il n'y avait pas moyen de leur tirer les vers du nez. Ils répétaient qu'ils ne savaient rien. En fait, ils subissaient un lavage de cerveau chaque fois qu'ils quittaient le bloc Z.

D'in vraisemblables précautions entouraient ce secteur. Le mur magnétique résistait à tous les assauts. D'autres forces pouvaient

intervenir vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Ici, on ne relâchait jamais la surveillance. Ce n'était pas comme à la base.

Par-delà le barrage, l'un des types en vert demanda en anglais :

— Vous avez un laissez-passer ?

Fazer s'avança résolument et tira de sa poche une carte perforée. Il la tendit à l'un des factionnaires.

Celui-ci prit la carte, l'introduisit dans la fente d'un ordinateur situé à l'entrée du poste de garde. Jen comprit qu'il n'avait que quelques secondes. L'ordinateur décèlerait vite la supercherie.

Il avait repéré le passage dans le mur magnétique qui permettait l'accès d'un seul homme à la fois. De l'autre côté, il voyait les deux autres soldats parfaitement rassurés.

Soudain, il braqua l'étrange sphéroïde à flux hypnotique, dégagea les miroirs. Les deux soldats comprirent trop tard. Eblouis, aveuglés, ils fermèrent les yeux et ne les rouvrirent plus, terrassés par un invincible sommeil. Le troisième garde, découvrant que le laissez-passer était faux, se retourna pour prévenir ses camarades.

Il vit les miroirs qui dansaient devant ses prunelles. Il voulut crier. Sa voix s'étrangla dans sa gorge et il resta figé.

Fazer se rua dans le poste de surveillance bourré d'appareils et il coupa le circuit de télévision intérieur. Sa propre image disparut de l'écran. Il vérifia qu'aucun micro-espion n'était caché quelque part.

Il désigna les trois soldats immobiles.

— Descendez-les. On risque de les avoir sur le dos dans cinq minutes.

Prudent, Mel intervint :

— Est-ce nécessaire ?

— Grouillez-vous donc ! insista l'ingénieur. Prenez leurs armes et leurs lanceurs hypnotiques.

Klow et Mool pointèrent leurs pistolets. Stone les imita au bout d'une courte hésitation. Les trois hommes du groupe spécial dormirent cette fois pour l'éternité, rôtis par les lasers.

Fazer voulait investir le bloc Z. Déjà, des bruits de bottes martelaient les couloirs. Plusieurs soldats en vert débouchèrent dans une ligne droite.

Les mitraillettes à rayons crachèrent, semant la mort. Des corps tombèrent. Pas un n'en réchappa. Dès lors, l'accès à la pyramide était ouvert.

Le commando découpa une porte aux thermiques. Le métal fondit. Les cinq insurgés pénétrèrent dans le bloc et ne rencontrèrent aucune résistance. Pourtant, d'après Jen, il devrait rester une demi-douzaine de gardes. Où étaient-ils ?

Nos amis fouillèrent les chambres, les cuisines, les salles de repos et d'instruction destinées à un personnel d'une quinzaine de

personnes. Partout, des écrans donnaient des images de l'extérieur, du désert plongé dans la nuit. En vain eut-on cherché la pyramide. Pourtant, elle était là, à moins d'un kilomètre.

Dans le central de commandes, groupant des appareillages complexes, ils eurent une idée de l'univers dans lequel vivait la section d'élite. Mool grimaça.

— Des taupes ! Ils sont comme des taupes là-dedans ! Ils ne voient jamais le jour.

Klow cracha sur le sol.

— Je ne les envie pas. Ils sont séquestrés. On dirait des robots. Ils n'ont absolument aucune individualité.

Fazer essayait de comprendre quelque chose dans les différents appareils à haute technicité. Un schéma lumineux lui dévoila certains plans, d'autant plus que tout était écrit en anglais. Il conclut :

— Le groupe spécial est bien australien. Je pensais qu'il était formé d'étrangers. Comme certaines anciennes légions.

Stone se rangea derrière l'ingénieur, hocha la tête avec perplexité.

— Quel bazar ! C'est pire que dans un Jet. Il faut de sacrées connaissances pour diriger un tel central.

— Oh ! La technique ne dépasse pas les capacités humaines, observa Jen. En clair, cela signifie qu'ils ont formé des spécialistes.

Il tripota des boutons. Des écrans s'éclairèrent. L'un d'eux montra le poste de garde et le couloir 6 conduisant à la base.

— Pourtant, j'avais coupé les circuits, murmura-t-il. Sans doute ceux-ci sont-ils tous doublés, par précaution.

Mel se figea devant un écran où une scène étrange se déroulait, une scène que personne n'avait jamais vue.

— Regardez donc ! Deviendrions-nous cinglés ou bien assistons-nous à un mirage ?

Les cinq hommes se demandèrent vraiment s'ils ne rêvaient pas, si ce qu'ils voyaient était possible. Ils ne détachaient pas leurs yeux du scope et ils en oubliaient la pyramide, objet de leur convoitise.

Fazer essuya la sueur qui coulait de son front. Il eut cette énigmatique réflexion :

— Je crois que nous débouchons sur un monde irréel. Nous sommes devant une barrière qui nous sépare de quelque chose. J'ignore si nous pourrons continuer ou s'il faudra revenir en arrière.

Stone s'énerva devant ce mur d'incompréhension.

— A la fin, qu'est-ce que c'est ?

Jen avait peut-être compris. Il mit un doigt sur ses lèvres pour intimor le silence et il désigna l'écran.

— Observez bien ce que va faire l'autre. Après quoi, vous serez convaincu qu'un organisme peut se dématérialiser.

\*

\* \*

L'autre, c'était un garde du groupe spécial. Il se trouvait dans un local souterrain, probablement annexé au bloc Z, et qui était en réalité un laboratoire où se côtoyaient divers appareils de type inconnu. L'un d'eux attirait particulièrement l'attention de nos amis.

C'était un genre d'œuf de la grandeur d'un homme. Il n'avait pas de coquille, ni de parois. Sa forme était délimitée par une lumière intensive, orangée, et il produisait un léger bourdonnement continu.

Le garde s'avança vers l'ovale lumineux et il pénétra à l'intérieur. Il fut aussitôt baigné par l'étrange couleur orange qui, progressivement, passa au jaune, puis au blanc aveuglant, comme du magnésium. En même temps, le ronronnement s'amplifia et déchira les tympans.

— Champs de force, expliqua l'ingénieur, haletant.

Dans l'œuf, la scène précédente se reproduisit. Le milicien se transforma en énergie bio-électronique et il ne fut plus qu'un magma impalpable. Puis au bout de quelques minutes, il disparut lentement, désintégré.

Emu, traumatisé, Mel avala sa salive avec difficulté. Il était persuadé qu'une telle expérience n'était pas à la portée des savants de la Grande Fédération.

— L'avance scientifique est ici évidente, bégaya-t-il. Comment l'Austral en est-il arrivé là ?

— Justement, dit Frazer. Nous l'ignorons. Je suppose que la pyramide nous donnera la réponse.

Il chercha sur un plan, localisa le laboratoire et s'élança dans les couloirs du bloc Z. Il s'orienta parfaitement et dut ouvrir la porte du labo à coups de thermique. Une intense chaleur se dégagait tandis que des gouttes de métal perlaient autour de la brèche.

Il fit irruption dans le local vide. Ses compagnons le rejoignirent et ils constatèrent que la salle ne possédait pas d'autre issue. La conclusion s'imposait.

— Les gardes ont fui par là, hurla Mool en désignant le socle sur lequel se formait l'œuf de lumière.

Stone posa sa main sur l'épaule d'Harold. Il fronça les sourcils.

— Vous voulez dire qu'ils se sont dématérialisés ?

— Evidemment. Avez-vous une autre explication ?

Klow furetait partout. Il n'avait rien trouvé mais il montra un bouton rouge encastré dans un montant métallique, près du socle.

— Ils ont appuyé là-dessus...

Fazer passa avec précaution ses bras au-dessus du socle. Il ne

rencontra aucun obstacle. Pourtant, il cherchait quelque chose.

— Des champs de force électromagnétiques naissent et retiennent une fantastique énergie.

Il allait monter sur l'estrade lorsque Lug le retint par le bras.

— Vous êtes fou !

— Non, rétorqua l'ingénieur. Les gardes sont passés par là. Nous y passerons aussi.

— Vous ignorez où ça mène...

— A la pyramide.

— Comment en êtes-vous certain ?

— C'est logique, expliqua Jen. La matière se compose de vibrations. Or, toute vibration peut se transmettre par ondes électromagnétiques sous forme d'impulsions lumineuses. Cette transformation s'opère par excitation des atomes. C'est le principe du laser. En théorie, nous connaissons cela depuis longtemps. En pratique, nous ne sommes encore jamais parvenus à un résultat tangible. Pourtant, une telle invention permettrait de fantastiques voyages à travers l'univers. Il suffirait que le faisceau de lumière ne « diverge » pas, c'est-à-dire qu'il soit parfaitement cohérent d'un bout à l'autre.

Mel reconnut que Fazer possédait de solides connaissances scientifiques. Il lui tira son chapeau. Mais sur l'Austral, d'autres étaient bien supérieurs puisqu'ils employaient des techniques utilisées seulement à titre expérimental.

Il tendit la main vers un point indéfini.

— Alors, là-bas, ils possèdent un récepteur de vibrations...

— Probable, acquiesça l'ingénieur en souriant. Sinon l'appareil d'impulsions ne servirait à rien. Nous n'avons donc pas le choix pour pénétrer dans la pyramide.

Stone montra un visage inquiet. Il était casse-cou, il aimait l'aventure, mais il n'avait jamais pensé qu'un jour il pourrait se faire dématérialiser. Il imagina ses milliards de cellules réduites en ondes lumineuses.

Il se figea devant le socle de cet appareil conçu par une intelligence d'un haut niveau.

— Hum ! Ça doit être pratique pour voyager, ce machin-là !

— En effet, reconnut Fazer sérieusement. Il n'y a pratiquement pas de distance limite à la projection du faisceau.

Lug ouvrit des yeux effarés.

— Vous voulez dire qu'on pourrait aller au bout de l'univers ?

— Si ce bout existe ! rectifia Jen. Toutes les galaxies demeurent accessibles. Toutefois, il faut une maîtrise sûre de cette technique. En cas d'échec, les atomes dévibrés se perdraient dans l'espace.

Mel épongea la sueur qui coulait de son front. Il vivait en pleine

anticipation, avec des siècles d'avance. Il soupira.

— Seul un autre type de civilisation est capable d'une telle prouesse scientifique. Je ne crois pas que les savants de l'Austral aient franchi un tel pas. Ou alors, un supercerveau les a aidés.

Mool tressaillit.

— Une humanité venue des étoiles ? Dans ce cas...

Fazer mit un terme à toutes ces suppositions. Il calma l'excitation de ses camarades et monta sur le socle au grand effroi du pilote et de Fill. Mool et Klow restèrent impassibles, habitués aux décisions spectaculaires d'un des meilleurs chefs de l'organisation clandestine.

— Quand je serai entièrement désintégré, vous suivrez mon exemple. Vous passerez dans le dévibrateur. Nous nous retrouverons à la pyramide.

Il appuya résolument sur le bouton rouge encastré dans le montant métallique. Aussitôt, un générateur bourdonna. Des arcs de lumière orangée emprisonnèrent l'ingénieur dans une sorte de cocon. Des torrents d'énergie se ruèrent dans l'espace délimité par les champs magnétiques.

Le corps de Jen se modifia lentement. Il devint comme transparent. Toutes ses particules se muèrent en photons et perdirent leur état matériel. Le bruit des champs de force s'amplifia, gagna la gamme aiguë. Les spectateurs protégèrent leurs tympans en appliquant leurs mains sur leurs oreilles.

L'œuf n'irradiait aucune chaleur. Son utilisateur fut rendu impalpable, transformé en électrons purs et, instantanément, une force monstrueuse le happa. Il s'évapora comme un nuage. Les arcs lumineux s'éteignirent. Le générateur s'arrêta.

Un grand silence envahit le labo. Les quatre compagnons de Fazer regardaient bêtement le socle vide, éberlués. Ils hésitèrent à suivre l'exemple de leur chef.

Mel, surtout, craignait de ne plus revoir Nora. Il avait souhaité l'accès au Paradis de l'Austral et il découvrait l'Enfer. Par moments, des regrets l'assaillaient. Là-bas, dans la gigantesque cité de l'Am-Nord, il menait une existence paisible, conditionnée mais sans soucis. Il songea à ses amis de travail restés à New York. Des milliards d'autres individus vivaient à Tokyo, à Londres, à Dakar, à Pékin, dans des conditions identiques, mangeant la même nourriture et respirant le même air pollué.

Sur tout l'ancien continent africain, du nord au sud, de l'est à l'ouest, l'Af-1, 2, 3, 4, comme on l'appelait maintenant, les grands fleuves charriaient des déchets. L'eau potable manquait. Les plages de l'Atlantique ou de l'océan Indien n'étaient que le réceptacle d'immondes égouts où les baignades étaient interdites. Des miasmes pullulaient. Des marécages puants envahissaient les terres. Les déserts

gagnaient du terrain. Le climat se modifiait. Et partout, des nappes jaunâtres de brouillard s'intercalaient devant le soleil.

Non. La Grande Fédération ne se comparait pas avec la pureté de l'Austral. Aussi, Mel grimpa sans plus d'hésitation sur la plateforme de projection.

Le labo empestait l'ozone, odeur qui accompagnait souvent les phénomènes électriques. Stone retint son copain.

— Qui assure que cet « œuf » conduit à la pyramide ? D'après Fazer, le faisceau lumineux peut emmener très loin nos vibrations, à travers l'espace.

— Tu as peur de quitter la Terre ? riposta Fill, décidé. Nous n'avons plus le choix. Des renforts arriveront de la base et nous serons coincés. Dans tous les cas, notre avenir ne nous appartient plus.

Il appuya sur le contacteur rouge. Il ressentit comme une décharge dans tout le corps. Une force le paralysa et, à travers les arcs de lumière orangée, il distingua de moins en moins ses amis. Son cerveau se noya dans une sorte d'inconscience. Il se sentit d'une légèreté fantastique, comme s'il flottait dans l'air.

Puis tout d'un coup, il plongea dans le néant. Un voile noir s'abattit devant ses yeux. Il eut l'impression que sa pensée se fragmentait en milliards de morceaux pour se loger dans chacun de ses atomes.

\*

\* \*

Quand il reprit connaissance, ses yeux s'ouvrirent sur un environnement qui n'était pas du tout celui du bloc Z. Pourtant, il se trouvait sur une plate-forme identique à celle du labo.

Le voile orangé se diluait autour de lui et, à travers ce brouillard qui puait l'ozone, il aperçut en premier lieu une créature dont la silhouette lui rappela quelque chose.

Les contours devinrent moins flous, surgirent du néant. Des détails apparurent. Mel retrouva toutes ses facultés mentales et il éprouva une sorte de vertige. Dévibré, il avait été projeté dans l'espace par un faisceau photonique. Quelle distance le séparait de l'Austral ? Dix, vingt, cent années-lumière ?

Sous forme d'électrons purs, il avait peut-être parcouru un fantastique voyage dans les galaxies, défiant le temps. Car il n'avait pas vieilli. Il restait le même. Sa montre indiquait l'heure et la date à laquelle il était monté sur le socle du dévibreur.

Il en conclut que, s'il avait quitté la Terre, il se trouvait sur une

planète du système solaire. Il se creusa la tête pour identifier le lieu où Fazer l'accueillait.

Car c'était bien Fazer qui l'attendait, en chair et en os. Derrière lui, deux hommes s'inclinèrent avec respect, habillés d'uniformes verts frappés à l'écusson de l'Austral.

L'un d'eux prononça gravement en anglais :

— Nous vous saluons, Maître.

Mel n'en revenait pas ! Les soldats du groupe spécial se prosternaient maintenant devant lui comme s'il était devenu un important personnage. Que s'était-il donc passé en l'espace de quelques secondes ? Comment la situation avait-elle pu se renverser ?

L'O.S. de l'Am-Nord balbutia, désignant les gardes :

— Ils sont nos ennemis !

— Non, nos alliés, rectifia Jen avec un sourire. Je vous expliquerai quand Stone, Klow et Mool nous auront rejoints. Car ils sont décidés, n'est-ce pas ?

— Je crois, dit timidement Mel.

— Je comprends votre émotion. J'ai ressenti la même chose quand je me suis rematérialisé. Au fond, nous en sommes réduits à des hypothèses car la vérité nous échappe encore. Les gardiens du bloc Z nous prennent pour leurs maîtres. Ne les contrarions pas.

Les deux miliciens s'étaient retirés. Mel et Jen se trouvaient donc seuls et le fiancé de Nora étudia très sérieusement le lieu où il venait de débarquer.

Il se palpa en descendant du socle.

— Je suis bien vivant, de chair et d'esprit ?

— Aucun doute, confirma l'ingénieur. Vous avez été réceptionné automatiquement par le revibrateur, machine nécessairement complémentaire de la première. Vous savez, la technique est parfaitement au point et ses inventeurs méritent un coup de chapeau.

— Nous sommes dans l'espace ?

Fazer éclata de rire.

— Tenez-vous bien ! Nous avons parcouru seulement quelques centaines de mètres et pénétré dans la pyramide par la seule voie d'accès possible.

Fill désigna la pièce où ils se trouvaient et qui était une reproduction du laboratoire du bloc Z. D'autres appareils encore plus complexes encombraient même la salle aux parois luminescentes.

— Hum ! douta-t-il. Je n'imaginais pas la pyramide ainsi.

Fazer entraîna son compagnon vers une multitude d'écrans formant un large panneau semi-circulaire. Des lampes clignotaient, des points et des traits lumineux sautaient sur des scopes.

— Regardez ! dit-il, montrant les inscriptions qui apparaissaient sous chaque contacteur.



Mel avala sa salive. Une sueur froide l'envahit. Il ne put déchiffrer les inscriptions car elles étaient dans une langue inconnue sur la planète.

— Des extraterrestres ? hoqueta-t-il.

— Possible, admit Jen. Je ne les ai encore jamais vus depuis mon arrivée ici. En tout cas, les gardes du groupe spécial semblent nous prendre pour eux. Ils ne doivent donc guère se différencier de nous morphologiquement.

— Vous croyez qu'ils nous prennent pour ces étrangers parce que nous avons réussi à pénétrer ici ?

— Oui, je le pense.

— Dans ce cas, à quoi sert la pyramide ?

Les deux hommes ne se posèrent plus de questions car le revibrateur se mettait en marche. L'œuf de lumière bourdonna et un corps se matérialisa.

Stone ! devina Fill, profondément ému.

Lug tomba bientôt dans les bras de son ami et fut également étonné de se trouver dans un autre laboratoire. Evidemment, le système de la transformation en électrons purs permettait de filtrer les entrées. Mais pourquoi tant de précautions alors qu'un simple souterrain aurait suffi pour parcourir les quelques centaines de mètres qui séparaient le bloc Z de la pyramide ?

A trois minutes d'intervalle, Klow et Mool rejoignirent leurs compagnons. Ils annoncèrent qu'avant de passer sous le dévibreux, ils avaient contacté la base par télévision interne. Un certain remue-ménage trahissait un état d'alerte. Des soldats couraient un peu partout et fouillaient tous les recoins.

Fazer resta impassible devant ces nouvelles.

— Ils ne nous découvriront pas. Nous sommes au cœur du secret de l'Austral. Vous en voulez la preuve ?

Il frappa dans ses mains. Aussitôt, un milicien du groupe spécial apparut et s'inclina.

— Vous m'avez appelé, Maître ?

— Oui. Quel est ton nom ?

— Swan. Théo Swan.

— Tu es australien ?

— Oui.

Jen observa les galons qu'arborait l'homme en uniforme vert.

— Quel grade ?

— Lieutenant.

— Eh bien ! lieutenant, montre-nous la base. Ces idiots cherchent quelque chose.

Swan appuya sur l'un des boutons de l'immense panneau de contrôle. Un écran s'alluma. Des images extérieures apparurent. Des

patrouilles ratissaient le désert, vérifiaient les identités. L'alerte générale était donnée.

— C'est vrai, reconnut l'officier. Ils vous prennent pour des clandestins. Mais c'est impossible puisque vous avez accédé à la Pyramide.

Il enclencha d'autres écrans. Alors, nos amis découvrirent ce bâtiment gigantesque qui avait poussé au milieu du désert de sable. Ils poussèrent un cri de stupéfaction et comprirent qu'ils se trouvaient à bord d'un astronef !

## CHAPITRE VII

A Canberra, les locaux du quartier général de la milice occupaient tout un vaste bâtiment de surface, comprenant une trentaine d'étages. Une zone de verdure, d'arbres, de pelouses, de massifs les séparait des quartiers habités.

Le périmètre était sévèrement gardé. Toute personne étrangère au service était refoulée, sauf ordre de mission spécial. Des soldats patrouillaient en permanence dans les parcs. Sur le toit-terrasse, des batteries de missiles protégeaient l'espace aérien.

C'était donc un véritable blockhaus où travaillaient des milliers de fonctionnaires. En outre, le Q.G. abritait aussi les services de sécurité dépendant du ministère de l'intérieur.

Le général Sam O'Coll se trouvait à la tête de cette immense ruche bourdonnante. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, gras, rondet, au visage sévère, hermétique, au crâne chauve, aux yeux noirs et fureteurs.

Son bureau, au dernier étage du building, était son domaine. Il y passait la plupart de son temps. De là-haut, il dominait la capitale administrative de l'Austral et, dans un délai très court, il pouvait contacter n'importe quelle partie du territoire par télévision.

Il n'avait mis les pieds qu'une fois dans la pyramide, à titre exceptionnel. Il gardait donc une certaine rancune envers les étrangers mais il savait que la moindre désobéissance, la moindre faille dans sa ligne de conduite, serait impitoyablement sanctionnée.

Il n'était pas le Maître de l'Austral, loin de là. Il n'était qu'un pion sur l'échiquier gouvernemental et à tout moment il pouvait être révoqué, déféré devant un tribunal, jugé et condamné.

Il tenait à ses fonctions comme à la prune de ses yeux. Il commandait l'armée et la police. Toute la sécurité du pays pesait sur ses épaules. Il assumait donc une lourde responsabilité mais il aimait les honneurs et son poste le plaçait dans une position hiérarchique favorable pour l'accès à des échelons encore supérieurs.

Il accomplissait donc son travail avec honnêteté, conscience, voire avec un excès de zèle, de façon à rester dans les bonnes grâces des étrangers et du gouvernement.

Il collecta des informations en provenance des quatre coins du continent. Des ordinateurs les déchiffrèrent. Puis il convoqua ses adjoints.

Une demi-douzaine de collaborateurs se retrouvèrent dans le bureau panoramique. Au garde-à-vous, ils attendirent les ordres.

— Messieurs, dit sèchement le grand patron, le Mouvement pour la Réunification de la Planète doit être mis absolument hors-la-loi. Sa période de tolérance est terminée car il compromet gravement l'ordre public par des exactions inadmissibles, intolérables. Tous ses membres doivent être arrêtés. En outre, un immense effort de redressement doit être simultanément entrepris à l'échelon national.

— Rééducation ? lança quelqu'un.

— C'est ça, grommela O'Coll. Rééducation psychologique de tous les individus, hommes ou femmes, par hypnose collective, de façon à modifier le comportement et les réactions. Nous devons absolument éviter un glissement des idées qui reviendrait à reconnaître implicitement l'existence officielle du mouvement clandestin. Les chambres de « relaxation » doivent devenir des centres rééducatifs. Ce moment ne peut plus être différé sous peine de voir la passivité actuelle se transformer en agitation générale.

— Est-ce si grave ? demanda un fonctionnaire.

— Nous sommes à une croisée des chemins, expliqua le général. Il faut empêcher la contamination des esprits. Savez-vous où cela nous conduirait si nous n'intervenions pas ?

Les six collaborateurs restèrent silencieux. Ils n'avaient pas à répondre à la place de leur chef car celui-ci ne le tolérerait pas. Aussi O'Coll ajouta :

— Nous serions évincés du pouvoir avec toutes les conséquences qu'une telle solution comporte. Les étrangers seraient peut-être même obligés de rentrer chez eux...

— Ils n'ont pas de patrie, osa observer un jeune adjoint.

— Exact ! grommela l'officier supérieur. Ils sont apatrides. Du moins, ils l'étaient avant qu'ils ne trouvent ici une terre d'accueil.

Nous ne pouvons nier tout ce que les étrangers ont fait pour l'Austral. En échange, nous leur devons le respect.

Il reprit, avec une flamme d'excitation dans le regard :

— La réunification, c'est le retour à la pollution sous toutes ses formes. Vous le savez. C'est aussi les maladies de dégénérescence. Les générations précédentes sont responsables. Elles ont mal géré le patrimoine naturel de la Terre. Elles nous ont laissé un héritage pourri. Nous n'en voulons pas ! C'est pourquoi, si les étrangers partaient, l'Austral deviendrait, comme la Grande Fédération, un immense dépotoir.

Il donna ses derniers ordres.

— Renforcez la surveillance aux frontières, dans les zones-tampons où s'infiltrèrent les clandestins avec la complicité des « passeurs ». La Fédération ferme les yeux et nous envoie ses dégénérés comme espions. Si nous n'y prenons garde, un jour nous serons noyautés de l'intérieur par des immigrés en fraude.

Sam O'Coll attendit le départ de ses collaborateurs. Puis il convoqua un homme et une femme. Quand le couple pénétra dans le bureau par un accès secret, le chef de la milice s'inclina profondément devant lui.

Ce n'était pas un couple ordinaire. L'homme s'appelait Ghür, la femme Zaade. Ils étaient habillés à l'australienne et apparemment rien ne les différenciait des humains.

D'ailleurs, ils s'exprimaient très facilement en anglais, cette vieille langue encore en usage seulement dans l'Austral, comme si c'était la leur depuis toujours et comme s'ils n'en connaissaient pas d'autre.

O'Coll les fit asseoir devant lui. Il les regarda profondément et manipula un clavier. Aussitôt, un écran mural s'éclaira. Des images défilèrent.

— Comme vous le voyez, commenta-t-il, la situation est grave. C'est pourquoi je vous ai convoqués.

Ghür était jeune. La trentaine, grand, fort, carré d'épaules, avec des cheveux noirs, bouclés, une peau hâlée par le soleil. Il respirait la santé et sous sa tunique roulaient des muscles puissants. Ce n'était pas du tout un dégénéré. Sa mâle beauté en faisait un sujet d'admiration, de convoitise.

Il montra l'écran, fronça ses sourcils.

— Qui sont ces hommes ?

— Des clandestins, expliqua le haut fonctionnaire. Ils sont cinq. Nous connaissons leurs noms. Trois d'entre eux appartiennent au Mouvement pour la Réunification. Les deux autres viennent de la Grande Fédération.

— Comment ont-ils pénétré dans le bloc Z ? s'étonna Ghür.

O'Coll bafouilla, mal à l'aise. Ses services étaient responsables. Il le

savait. Et, face aux étrangers, il se faisait tout petit dans son coin, craignant les foudres des Maîtres.

— Ils ont trompé la vigilance du groupe spécial et ont forcé l'entrée du bloc. Ils avaient des lanceurs hypnotiques.

— Où se les sont-ils procurés ?

— Je l'ignore. L'enquête à ce sujet n'a toujours pas abouti. Il faudrait les soumettre aux tests de vérité. Mais d'abord, il convient de les capturer. Ce n'est pas une mince affaire car ils sont maintenant dans la pyramide.

Zaade parla à son tour. Elle était aussi d'une grande beauté et du même âge que son compagnon. Elancée, svelte, son habit moulait ses formes harmonieuses. Des traits purs, délicats, une bouche pulpeuse, de grands yeux clairs donnaient à son visage un air de déesse. Sa peau dorée avait un grain très fin. Une longue chevelure blonde lui tombait sur les épaules. Cette morphologie parfaite trahissait une origine sélectionnée avec soin.

Elle avait une voix douce, aux accents mélodieux.

— Je croyais, général, que le groupe spécial était une section d'élite en laquelle vous aviez entière confiance. Vous nous aviez assuré que la pyramide était inviolable.

Ennuyé, l'officier tritura ses doigts, baissa le regard et se confondit en excuses. Il voyait sa carrière compromise et il tenta de rétablir la situation.

— Je vous promets que nous mettrons tout en œuvre pour anéantir ce commando, grimaça-t-il. J'ai déjà donné des ordres pour que le calme règne parmi la population. Il n'y aura pas de soulèvement général.

— C'est heureux ! grommela Ghür, ironique. Cependant ;, vous présumez de vos moyens et votre bel optimisme ne correspond pas à la réalité. Voulez-vous m'expliquer comment vous comptez anéantir ce commando rebelle ?

Forcé dans ses retranchements, le chef de la milice poussa un énorme soupir. Le bluff ne réussissait pas avec les étrangers. Il lui fallait trouver autre chose. Or, il n'existait qu'une solution.

— J'enverrai des gardes par le canal du dévibrateur. Leur nombre aura raison des révolutionnaires.

L'homme aux yeux noirs haussa les épaules avec mépris.

— Vos soldats se feront tuer les uns après les autres, à mesure qu'ils sortiront du revibrateur. Vous n'ignorez pas comment on pénètre dans la pyramide !

— Alors, nous creuserons un souterrain sous le monument et nous bénéficierons de la surprise, suggéra O'Coll qui ne manquait pas d'idées.

— S'ils sont enfermés dans l'astronef, cela ne servira à rien,

démontra Zaade. Et puis, ils détecteront votre approche. A mon avis, les clandestins sont maîtres du jeu. Ils peuvent s'hiberner et rester dans le vaisseau aussi longtemps qu'ils le désireront. Des mois, des années ou même des siècles. Ils détiennent la clé d'entrée.

L'officier n'eut pas une vision aussi pessimiste. Il réfléchit et minimisa l'événement.

— Les rebelles n'ont pas intérêt à hiberner. Ils dicteront probablement certaines conditions mais ils ne détiennent en fait qu'un astronef dont vous n'avez actuellement aucune utilité. D'autre part, les six gardes du bloc Z, enfermés avec les clandestins, restent toujours fidèles à notre cause. Ils peuvent provoquer des surprises.

Ghür planta son regard dans celui de Sam. Ses mâchoires se crispèrent et il observa :

— Vous ignorez certaines choses, général. Vous n'avez pas accès à tous les secrets. Aussi vous ne comprenez pas tout l'intérêt que nous attachons à ce vaisseau qui nous a amenés ici. Il est vital pour nous, pour notre avenir, et pour l'avenir de l'Austral. S'il est détruit, alors la pollution franchira de nouveau vos frontières, comme avant notre arrivée. Vous deviendrez des dégénérés et il n'y aura plus qu'une planète entourée de nuages opaques, pestilentiels. Le soleil vous sera caché à jamais.

Epouvanté par cette prophétie, O'Coll se jeta à genoux, tendit les mains vers le couple impassible.

— Je vous en supplie ! Ne nous abandonnez pas ! Nous ne voulons plus revoir la pollution. Ne pouvez-vous intervenir ?

— Impossible, dit Ghür. L'astronef est imperméable aux ondes, hermétique. C'est une forteresse.

Un autre écran s'alluma. Il montrait le bloc Z envahi par des miliciens venus de la base par le couloir 6. Les soldats pénétraient dans le labo et s'approchaient du dévibrateur avec précaution. Ils n'avaient jamais vu un tel appareil.

Zaade ne parut pas enthousiasmée par cette intervention. Au contraire, elle manifesta une mauvaise humeur évidente. Un pli amer tira ses lèvres.

— Trop de monde est au courant. Nous avons convenu de limiter le nombre de ceux qui connaissent la vérité.

O'Coll ricana, hideux :

— Me vous tourmentez pas. Ces miliciens sont chargés de ramener l'ordre. De toute façon, ils ne ressortiront jamais vivants du bloc Z.

— Je préfère ça, acquiesça Ghür.

Le couple quitta discrètement le bureau, évitant la rencontre avec le personnel administratif. Il gagna un refuge secret dans la grande banlieue de Canberra.

Puis le général appela immédiatement le chef du gouvernement.

Les deux hommes se rencontrèrent et établirent un plan d'action. Toutes les forces de l'Austral étaient mobilisées et la chasse aux clandestins s'organisa sur tout le territoire.

\*

\* \*

La pyramide n'était qu'un immense hangar abritant l'astronef des regards indiscrets. Elle camouflait la présence d'un véhicule étranger sur le sol australien.

D'où venait ce vaisseau ? De quelle galaxie ? Pourquoi était-il là et où se trouvaient actuellement ses vrais occupants ?

Déjà, certains aspects de la vérité éclataient au grand jour. Mais d'autres restaient encore dans l'ombre. Toutes les questions ne recevaient pas de réponse et l'avenir apparaissait préoccupant.

Fill avait envie de tousser. Il se retint, absorba un comprimé et poussa un soupir.

— Vous croyez qu'ils vont avaler pendant longtemps la supercherie ?

Il parlait des gardes, évidemment. Fazer hocha la tête.

— Il faudra prendre des mesures préventives, en effet.

Il appela Théo Swan. Celui-ci s'inclina avec toujours le même respect.

— Je suis à vos ordres.

— Réunis tes compagnons. Tous tes compagnons, décida Jen.

Swan ne demanda pas pourquoi. Il revint deux minutes plus tard en compagnie de ses cinq camarades du groupe spécial.

— Donnez-moi vos armes, dit Fazer, autoritaire. Il se passe quelque chose de grave, de très grave, et nous ne pouvons plus vous accorder confiance.

Il avait un réel talent de comédien et jouait son rôle à la perfection, avec sincérité. Son assurance abusait facilement les gardiens qui, après quelques secondes d'hésitation, jetèrent leurs pistolets à rayons sur le sol. Stone les ramassa en hâte.

L'ingénieur observa Swan d'un regard pénétrant,

— Vos lanceurs hypnotiques aussi, insista-t-il.

Six petits sphéroïdes roulèrent sur le plancher et s'arrêtèrent aux pieds de Lug. L'officier eut un air navré.

— Qu'avons-nous fait pour mériter votre mépris ?

— Nous avons réussi à pénétrer dans le bloc Z, expliqua l'électronicien. C'était un test. Or, il s'avère que le bloc Z n'est pas d'une sécurité absolue. Vous avez fui vers la pyramide. C'est une



erreur. Vous auriez dû repousser notre invasion.

— Nous n'avions plus de moyens, s'excusa le lieutenant. Et puis, quand nous avons su que vous disposiez de lanceurs hypnotiques, nous avons conclu que vous étiez les Maîtres.

Fazer ferma à demi les yeux et un éclat ironique filtra entre ses paupières. Il joua au chat et à la souris, s'amusant de ses interlocuteurs.

— Ignorez-vous qu'un des lanceurs H avait été volé ?

— Non, avoua Swan, confus. Nous avons tout fait pour le retrouver, à travers la base.

— Il n'était plus à la base mais entre les mains de l'organisation clandestine. C'est une autre faute impardonnable. Faudra-t-il donc assurer nous-mêmes notre protection puisque vous en êtes incapables ?

Les gardiens baissèrent la tête. Ils s'attendaient à une punition exemplaire et ils étaient prêts à mourir. Or, Fazer leur laissa une illusion.

— Je vous donne une chance de rachat. Désormais, vous ne poserez aucune question même si nous agissons bizarrement. Des tas d'imbéciles vont se ruer dans le bloc Z sous prétexte de vous prêter main-forte. Or, ils risquent de s'introduire dans la pyramide et de découvrir le secret. Cette éventualité doit être exclue.

Il entra dans le laboratoire et s'approcha du revibrateur. Il pointa un pistolet-laser sur l'appareil.

— Je vais bloquer la seule issue possible...

Swan se jeta à genoux, roula des yeux effarés, et tendit des mains suppliantes.

— Non ! Ne faites pas cela !

— Pourquoi donc ?

— Vous le savez bien ! C'est notre seule façon, à nous, de quitter la pyramide pour rejoindre notre pays. La dématérialisation se fait dans les deux sens.

Jen ricana :

— Vous pensez donc que le vaisseau est incapable de décoller ?

— Oh ! Si, si, hoqueta l'officier, conscient des conséquences de cet acte. Mais, si vous faites cela, jamais nous ne reviendrons sur la Terre...

Fazer abaissa son laser, la gorge sèche. Naturellement, les choses se compliquaient. Il demanda aux gardes de contacter le bloc Z. Swan manipula des boutons sur un clavier et une image jaillit sur un écran.

Le labo du bloc Z était envahi par des soldats en armes. Ils regardaient le dévribateur avec stupeur car c'était la première fois qu'ils découvraient ce type d'appareil. Nul doute qu'ils sauraient le faire fonctionner.

Lug poussa un cri de rage, de désespoir.

— Nous sommes fichus ! Ils vont nous poursuivre jusqu'ici.

Jen n'hésita plus. Il n'avait pas le choix. Il tira trois giclées de son arme sur le revibrateur et celui-ci fut inutilisable. Il annonça, face à l'écran :

— Si jamais ils tentent quand même le passage, leurs électrons purs ne seront réceptionnés nulle part et se perdront dans l'atmosphère.

Swan avait enfin compris qu'il s'était trompé, les derniers événements prouvant que les faux étrangers craignaient l'invasion de la pyramide pour leur propre sécurité.

— Vous êtes des clandestins ! proféra-t-il d'une voix éteinte.

La peur se lisait dans son regard. Il ne donnait pas cher de sa peau, ni de celle de ses compagnons. Il n'espérait aucune pitié des révolutionnaires.

— Exact ! avoua enfin Fazer. Mais cela n'enlève rien à mes critiques concernant la protection de la pyramide. En vous réfugiant ici, vous auriez dû couper tous les ponts.

Il désigna le revibrateur anéanti par le laser.

— C'est bien la seule issue, n'est-ce pas ?

— Oui, balbutia l'officier.

— Comment pourrions-nous sortir, d'après vous ?

— Je vous l'ai déjà dit. Nous sommes bloqués. Peut-être viendra-t-on nous délivrer quand l'un des Maîtres sera déshiberné. Dans un mois, un an, ou jamais !

Lug se rua sur Swan, l'empoigna par le col de son uniforme, et l'étrangla à moitié. Il hurla :

— Que racontes-tu ?

— La vérité ! hoqueta le lieutenant, suffoqué.

De grosses gouttes de sueur coulaient de son front. Sa langue était sèche comme un morceau de caoutchouc. Il avait sans doute trop parlé mais dans la situation où il se trouvait, il ne risquait plus grand-chose. Il voulait mettre les clandestins en face de leurs responsabilités.

— Le vaisseau est programmé par ordinateur. Son décollage est automatique. En principe, il devrait quitter le système solaire si l'ordre de départ était donné.

Stone rejeta la garde dans un coin, cracha avec dépit sur le sol. Il se tourna vers Jen.

— Nous nous sommes fourrés dans un cul-de-sac. La pyramide débouche sur l'espace !

L'ingénieur revint se planter devant Swan, pointa son doigt vers lui.

— Il y a des hibernés, ici ? menaça-t-il.

Le lieutenant acquiesça muettement et Fazer insista :

— Où sont-ils ?

L'officier sentit qu'un laser lui chatouillait le ventre. Bien sûr, il pourrait se taire. Mais cela ne servait à rien car les révolutionnaires finiraient bien par découvrir la chambre de cryobiologie.

Il se raidit.

— Je vais vous conduire.

Il emprunta un ascenseur antigravité, monta presque au sommet de l'astronef. Il s'arrêta devant une porte, dans un couloir circulaire.

— C'est ici, dit-il.

Il débloqua la porte dont le panneau métallique coulissa. Il découvrit ainsi une cloison de verre à travers laquelle nos amis aperçurent plusieurs corps étendus dans des sortes de cercueils également transparents.

Derrière le mur vitré, régnait une température effroyablement basse.

\*

\* \*

Combien étaient-ils, alignés comme des cadavres ? Il y avait des hommes et des femmes, tous jeunes en général, de vingt à quarante ans. Empilés sur trois rangées, ils paraissaient dormir d'un sommeil paisible. Leurs traits étaient détendus, leurs visages blanchâtres.

Le lieu ressemblait à une morgue. Stone frissonna. Il se retourna vers Swan et lui tordit de nouveau le col de sa tunique. Il le tutoya avec mépris :

— Tu savais qu'« ils » étaient là ?

Le lieutenant acquiesça d'un signe de tête. Il avait une boule dans la gorge et il sentait bien que ses adversaires étaient prêts à tout.

— Combien sont-ils ? demanda Fazer.

— Quatre-vingts, répondit le garde. Ils ont été sélectionnés avec soin. Ils peuvent vivre des siècles en léthargie. Tous leurs organes fonctionnent au ralenti.

Il désigna un tableau de contrôle où étaient réunies diverses informations sur l'état physiologique des hibernés. Chacun de ceux-ci possédait sa fiche sur ordinateur. En permanence, il était donc possible de vérifier leur rythme cardiaque, pulmonaire, leur température rectale, leurs réactions biochimiques, l'activité de leur cerveau, leur métabolisme. Dès qu'une anomalie se produisait, l'ordinateur y palliait par des méthodes appropriées. Mais s'en produisait-il une seulement ?

Tout était trop bien agencé, organisé, surveillé électroniquement.

Les auteurs de cette fantastique expérience collective avaient intérêt à réussir. Ils avaient donc mis tous les atouts dans leur jeu en faisant preuve d'une science avancée.

— Quand se réveilleront-ils ? gronda Lug.

— Je n'en sais rien, avoua l'officier avec sincérité.

— Comment ça ? Tu n'es pas au courant ?

— Non. Je sais qu'on les appelle des Sains. Ils n'ont aucune maladie dégénérative, aucune tare. C'est une race pure.

— D'où viennent-ils ?

Swan haussa les épaules en signe d'impuissance. Il était plein de bonne volonté, prêt à collaborer avec les révolutionnaires pour sauver sa vie. Mais il ne pouvait dire ce qu'il ignorait !

Stone le secoua encore comme un prunier.

— Il y a quelque chose qui ne tourne pas rond. Le groupe spécial, auquel tu appartiens, était chargé de protéger la pyramide. Alors forcément, tu es dans la confidence. Qui te donne des ordres ?

Le malheureux étouffait, serré dans son col. Il ouvrait désespérément la bouche et, dans un hoquet, il donna un détail :

— C'est Sam O'Coll, le chef de la milice.

Fazer suggéra à Lug de lâcher le lieutenant.

Il confirma que O'Coll était effectivement à la tête des services de sécurité. Mais il ne venait pas de l'espace. C'était un Australien.

Le pilote repoussa Swan d'une violente bourrade.

— En somme, tu surveilles un secret dont tu ignores tout ! Est-ce que, par hasard, tu ne subirais pas périodiquement des lavages de cerveau ? Jadis, des eunuques gardaient les serrals. Vous, les gars du bloc Z, vous avez des mémoires trouées volontairement !

Il montra les containers alignés, braqua son laser.

— Et si jamais on foutait tout ce bazar en l'air ?

Le lieutenant avait les yeux hors de la tête. Il reprenait haleine et tenait son cou à deux mains. Il avait bien failli être étranglé ! Or, la vue de cet homme de la Grande Fédération pointant son arme sur la crypte aux hibernés le terrorisa. Il eut conscience qu'en une seconde, des siècles s'écrouleraient. Le geste aurait d'incalculables conséquences.

— Non ! Non ! supplia-t-il à genoux. Pas ça !

Fazer détourna le pistolet à rayons, lançant à Lug un regard sévère.

— Ne prenez pas seul des décisions incontrôlées ! reprocha-t-il. Votre excitation ne peut conduire qu'à des erreurs. D'autre part, je vous rappelle que vous venez de la Fédération et que vous n'avez pas à supplanter notre organisation par une action individuelle.

Le pilote rengaina son laser et se calma.

— Excusez-moi. J'ai voulu simplement impressionner Swan. Je suis d'un tempérament fougueux.

— Je vois ! sourit Jen, plus détendu. Nous avons besoin d'hommes comme vous. Cependant, nous prêchons la modération. Nous ne voulons pas de révolution sanglante.

Mool rejoignit ses compagnons. Il venait des étages inférieurs de l'astronef et annonça d'une voix grave :

— Avec Klow, on surveillait les prisonniers. Or, tout d'un coup, ils se sont écroulés par terre. On a compris qu'ils s'étaient suicidés. Ils avaient avalé une capsule de poison. Sans doute avaient-ils reçu des ordres stricts pour le cas où ils seraient capturés...

Fazer se tourna vers Swan.

— Vous avez entendu ?

— Oui, balbutia l'officier. O'Coll nous avait donné cet ordre. J'ai manqué de courage ; je n'ai pas osé.

Il fouilla dans une des poches de son uniforme, retira une minuscule capsule qu'il jeta sur le sol.

— Voilà ! Vous pouvez faire de moi ce que vous voulez.

Lug écrasa le comprimé avec son talon. Un liquide bleu en sortit et forma une minuscule tache. Il tordit la bouche.

— O'Coll considère son personnel comme des esclaves. C'est du fanatisme.

— Non, un principe de sécurité, rectifia Mel. Jadis aussi, les espions se suicidaient, s'ils étaient pris.

Mool ne semblait guère affecté par la mort collective des gardes du bloc Z. D'autant qu'il avait d'autres nouvelles.

— J'ai découvert une salle de projection au second niveau du cosmonef. Sans discontinuité, un système automatique passe des films. Vous devriez aller voir. C'est édifiant !

Puis il aperçut les hibernés rangés dans les containers. Il poussa une exclamation.

— Que font-ils là ?

— Ils attendent qu'on les décongèle ! ironisa Stone.

Il aida Swan à se remettre debout.

— Allons, viens avec nous. Il paraît qu'il y a une séance de cinéma à bord.

Les clandestins descendirent tous au deuxième niveau. Là, dans une salle obscure, ils découvrirent des choses surprenantes.

## CHAPITRE VIII

Automatiquement, des images défilaient sans cesse sur un écran, accompagnées d'un commentaire en anglais.

Nos amis s'assirent et quand le film recommença à son début, ils eurent une idée de la propagande qui abreuvait les habitants de l'Austral à longueur de journée. Une propagande fondée, il est vrai, sur des faits tangibles, mais présentée comme si la Grande Fédération avait la peste.

La voix du commentateur était assez monocorde. Son texte mettait l'accent sur les inconvénients de la pollution et sur ses conséquences dramatiques pour l'avenir de l'homme.

« Regardez bien cet homme agité de tremblements. Sa maladie est due à la dégénérescence d'une des structures cérébrales, le locus niger. Son visage est figé, inexpressif. Il a une hypertonie des muscles et des difficultés à la marche. Depuis un siècle, le nombre des parkinsonniens a progressé d'une façon sensible. »

La scène n'était pas agréable à contempler et devenait même insoutenable. Puis un autre genre de malade apparut. Il avait un

mouvement incessant des yeux et, quand il écrivait, son écriture était déformée. Il avançait les jambes d'une façon saccadée, spasmodique. Des tremblements marquaient chacun de ses mouvements. C'était une femme assez jeune.

« Sclérose en plaques, expliqua le narrateur. La dégénérescence atteint cette fois la substance blanche de la moelle épinière. »

La caméra s'attarda sur un troisième patient, immobile et prostré dans un fauteuil.

« Sclérose latérale amyotrophique, atteignant les cordons latéraux de la moelle responsables des fonctions motrices, avec atrophie des muscles de la main, de l'avant-bras, du tronc, des membres inférieurs, du pharynx, compliquée de dysarthrie, de dysphonie et de dysphagie. »

Un quatrième malade évolua dans le champ de vision. Il marchait avec difficulté, appuyé sur une béquille. Tous ces gens n'avaient pas l'impression d'être filmés car ils n'avaient aucune attitude contraignante.

« Polyarthrite rhumatoïde et arthrose provoquent des atteintes ankylosantes, dues, pour la première, à une dégénérescence du tissu conjonctif, la seconde, à une dégénérescence du cartilage. Déformations des membres, douleurs, difficultés des mouvements sont le lot de telles maladies qui conduisent à des infirmités irréversibles. »

— Ils exagèrent ! coupa Stone, écoeuré par cet étalage abusif de handicapés moteurs. Ils montrent les cas extrêmes. Or, toutes ces maladies sont soignées, parfois guéries, en tout cas notablement améliorées.

— Y a-t-il véritablement recrudescence, oui ou non ? demanda Fazer.

Fill n'hésita pas.

— Sans doute. Mais les recherches n'ont encore pas prouvé que cette multiplication des cas soit consécutive à la pollution. D'autres facteurs entrent probablement en jeu...

Il s'interrompit. Sur l'écran, le film se poursuivait et s'attardait sur

un homme d'une quarante d'années plié en deux par une affreuse quinte de toux. Il avait le visage bouffi, les yeux gonflés et ils respirait avec difficulté. Sa bouche ouverte cherchait de l'air.

Le commentateur ne se gêna pas pour insister.

« Voici un accès typique de suffocation chez un bronchiteux chronique avec emphysème. Cette maladie est liée directement aux conditions climatiques défavorables : nappes de brouillard, nuisances atmosphériques, rejet de produits toxiques, absence de soleil. »

Mel tendit le poing vers l'écran.

— C'est vrai, cria-t-il. Ils ont empoisonné nos poumons car nous respirons un air vicié. D'autre part, des tas d'allergies sont apparues nécessitant de fréquentes interruptions de travail. Et puis il y a aussi les débiles mentaux. D'autres maladies touchent tous les organes : digestifs, cardio-vasculaires, peau, reins, glandes endocrines, etc.

Lug donna un grand coup de coude dans les côtes de son ami. Il grommela :

— Ça suffit, mon vieux ! Il y a déjà assez de celui-là qui accable la Grande Fédération et la présente comme un enfer...

Il désigna l'écran où maintenant un tout autre genre de scène se déroulait. Un gosse s'amusait à vaporiser un vulgaire désodorisant en bombe à l'intérieur d'une chambre.

« De tels gestes, apparemment anodins, ont été répétés des milliards de fois, poursuivit le narrateur, par des milliards d'usagers. Or, les aérosols ont perturbé la couche d'ozone, de même que les bangs des avions supersoniques et les vols à haute altitude. Les agriculteurs ont pulvérisé des tonnes et des tonnes d'insecticides, de désherbants, de produits chimiques. Les industriels ont rejeté des toxiques dans l'atmosphère, dans les fleuves, dans les mers. Le degré de radioactivité a augmenté. La planète est devenue une véritable poubelle et jamais personne n'a songé aux générations futures. Parce que l'humanité est devenue d'un égoïsme exécrationnel, ne songeant qu'à consommer, avec frénésie, ce que la civilisation lui proposait. »

On vit sur le scope des cheminées d'usine qui crachaient, des tours de refroidissement obscurcies par des panaches de fumée, des traînées suspectes souillant les rivières, de larges taches noirâtres sur les



océans, formant parfois une croûte.

Un ciel jaunâtre apparut au-dessus d'une immense cité. Le voile était permanent et interceptait le soleil. Une humidité malsaine montait du sol. L'air était étouffant, irrespirable, pour un non-habitué. Dans les serres d'agro-biologie, les jardiniers des temps modernes dopaient littéralement les légumes et les plantes par des procédés artificiels.

Des gros plans, opérés sur les citadins, montraient des visages tristes, des teints pâles et une activité robotisée à l'extrême.

« Observez les gens de la Grande Fédération, suggérait le commentateur. Sont-ils réjouis, heureux ? Non. Parce qu'ils vivent au milieu d'un environnement détruit, dans une nature étouffée par la pollution, dans de gigantesques villes inhumaines où se rassemble la misère de toute une communauté. Bien sûr, ils ne crèvent pas de faim. Ils vivent même dans un certain luxe. Mais ils s'asphyxient progressivement sous leur manteau de brume pestilentiel. Ils n'éprouvent plus aucune joie depuis qu'ils ont perdu le soleil, l'air pur. Ils se replient sur eux-mêmes en s'adonnant à des loisirs uniquement culturels. Ils ne sortent plus des cités, véritables tombeaux. Ils ne se baignent plus et ont perdu l'amour des arbres, des fleurs, de l'eau, de la pluie, de la neige. Ils ne sont plus poètes et leur âme est aussi corrompue que leur environnement.

« Leur avenir s'annonce néfaste et ils le savent. C'est pourquoi ils regardent avec envie vers l'Austral, ce paradis dont ils rêvent et que certains tentent de gagner dans un sursaut d'énergie. Si nous n'y veillons pas, si nous ne prenons pas des mesures énergiques, alors ils nous envahiront, ils nous pollueront et nous deviendrons, comme eux, des dégénérés, »

Le tableau était horrible et ne pouvait qu'influencer l'esprit. C'était un véritable réquisitoire contre la Grande Fédération et ceux qui seraient tentés de la rejoindre.

Dans un certain sens, Mel et Lug approuvèrent. Ils s'étaient sauvés de leur pays pour justement aborder cet Eden qu'était incontestablement le Continent Interdit. Cependant, ils arguèrent que tout n'était pas négatif dans ce monde pourri. Des chercheurs avaient endigué les maladies. La protection sociale était absolue et la technique amorçait un espoir de dépollution. C'était du moins l'objectif pour les prochaines décennies, voire pour le siècle suivant.

Mike Klow ricana en entendant Fill et Stone qui défendaient leur patrie avec une certaine vigueur.

— Quels mobiles vous ont donc poussés à fuir ?

Mel hocha la tête.

— Je pense que tout n'est pas mauvais, ni ici ni ailleurs. Il faudrait faire la synthèse, la part des choses. Nous avons trouvé dans l'Austral une terre dépolluée où le bonheur pourrait exister. La sincérité de votre mouvement d'émancipation prouve que l'harmonie ne règne pas là où elle devrait être profondément établie. En conséquence, il est possible de modifier certaines structures. N'oublions jamais que nous sommes tous des hommes nés sur la même planète.

Sur l'écran de la salle obscure, le documentaire recommençait à son début, avec la scène hallucinante du parkinsonnien en pleine crise.

Nos amis se retirèrent et en conclurent que, dans les salles de « relaxation », tous les habitants de l'Austral avaient droit à la même propagande de façon à ce qu'ils témoignent une haine farouche et un dégoût certain pour la Grande Fédération. Par induction mentale, chaque jour, ils étaient abreuvés par cette politique qui aggravait les relations entre les deux camps et ne favorisait pas le dialogue.

Mool dit à Swan :

— Tu crois qu'au-delà de nos frontières, c'est l'enfer ?

— Oui, acquiesça l'officier. Ils sont malades dans la Grande Fédération. Ils n'ont pu vaincre la pollution.

Fazer haussa les épaules.

— La dépollution a été entreprise par les étrangers et non par les Australiens. Alors, quel mérite avons-nous eu de rendre la pureté à notre pays ? Tu n'as guère été courageux pour suivre l'exemple de tes camarades, qui sont morts. Echappes-tu au contrôle de tes Maîtres ?

— Nous jouissons d'une certaine autonomie d'action, reconnut Swan. Les étrangers ne sont pas des tyrans. Ils ont une grande intelligence et nous associent à leur savoir.

Jen remonta dans la chambre des hibernés. Il désigna les quatre-vingts corps allongés comme des cadavres. Un sourire ambigu tirailla sa bouche et il avoua sa secrète intention :

— Il faut les tirer de leur léthargie et nous apprendrons la vérité. Eux seuls savent.

Ses compagnons le regardèrent avec inquiétude. Si Mel et Lug ne prirent pas parti, se sentant au fond moins engagés que les révolutionnaires australiens, en revanche Klow et Mool échangèrent des avis différents.

— Si on les déshiberne, argua le premier, ils nous tomberont sur le dos. Nous avons déjà assez d'adversaires sans en rechercher de nouveaux.

Le second se rangea du côté de son chef. Il fit bloc avec lui.

— Jen a raison. C'est la seule façon de percer le secret de la

Pyramide.

Fazer se tourna vers ses deux amis de la Grande Fédération.

— On peut connaître votre pensée à ce sujet ?

Stone haussa les épaules.

— Nous n'avons pas à tracer votre conduite. Vous jugez et vous décidez. Nous vous faisons confiance.

— Eh bien ! soupira l'ingénieur, rien ne s'oppose à la réanimation de ces organismes en vie suspendue.

— Si ! coupa Swan, l'œil figé.

— Quoi ? gronda l'électronicien, furieux. Tu oserais te mettre en travers ?

— Oh ! Pas moi..., expliqua l'officier du groupe spécial en tremblant. Mais les Maîtres... Ils gardent le secret de la déshibernation.

Jen se mordit les lèvres, devinant une difficulté.

— Ils n'ont pas confié les principes du réchauffement aux gardiens de la pyramide ?

— Non. Sans doute parce que leur confiance en nous est limitée. Nous n'appartenons pas à leur race.

— Le plan de retour à la vie active n'est pas à bord de l'astronef, sur un document, une bande magnétique, un projecteur audiovisuel ? s'étonna Klow.

Le lieutenant secoua négativement la tête.

— Nous le saurions si la notice d'utilisation était à bord.

Mool pointa son laser sur le ventre de Swan.

— A moins que tu ne mentes, que tu ne cherches à nous égarer. Prends garde à toi !

L'officier se raidit. La peur le paralysa et il bégaya, le front inondé de sueur.

— Si vous ne me croyez pas, soumettez-moi au lecteur de mémoire. Il vous dira que je ne mens pas.

— C'est bon ! grommela Fazer. Nous ne te tuons pas, Swan, parce que nous avons encore besoin de toi. Peux-tu nous mettre en contact avec tes Maîtres ? Je veux parler de ceux qui sont hors de la pyramide.

Le lieutenant ramena les rebelles dans le labo du revibrateur et, pensif, il contempla la machine détruite. Puis il s'installa devant un clavier de commande, manipula des touches lumineuses.

Un homme apparut sur un écran. Il était grand, carré d'épaules, avec des cheveux noirs, bouclés, un teint halé. Il ne ressemblait pas du tout au type australien, d'origine anglo-saxonne.

Il avait un regard flamboyant, des traits réguliers et fins. Si on l'appelait, cela ne pouvait provenir que de la pyramide.

— Je suis Ghür.

Swan s'inclina avec respect.

— Les révolutionnaires veulent vous parler, Maître.

Fazer se substitua à l'officier. Il prit un ton arrogant malgré la prestance de l'inconnu et son calme hautain.

— Je ne vous apprend rien en vous disant que nous sommes réfugiés dans l'astronef. Notre seule issue de fuite est coupée. Aussi, nous jouons notre va-tout. Nous n'avons plus rien à perdre. Vous allez nous révéler le secret de la déshibernation.

Ghür perdit son impassibilité. Il devint fébrile. Puis il reprit son sang-froid et glapit :

— Non ! Ne faites pas cela !

Jen sentit que l'étranger était prêt à céder. Il accentua sa menace en brandissant un ultimatum :

— Vous avez cinq minutes pour vous décider. Sinon nous sauterons avec le vaisseau !

— Non ! répéta Ghür, horrifié. Ne faites pas ça non plus. Vous priveriez tout l'Austral de ses privilèges.

— Vous parlez de la zone dépolluée ?

— Oui. Ce n'est pas tout. Il y a bien d'autres choses que vous ignorez, expliqua l'inconnu. En tout cas, je peux vous donner le secret de la déshibernation si vous me promettez d'épargner l'astronef.

— Je le promets d'autant plus volontiers, ricana l'ingénieur, que la fin du vaisseau équivaldrait à la nôtre. Pourtant, nous sommes résolus au sacrifice. Mieux vaudrait s'entendre.

— La formule se trouve dans la mémoire de l'ordinateur central, révéla Ghür. Mettez-moi en contact avec lui.

Swan s'occupa de la connection. Une voix neutre, grave, emplit le laboratoire.

— Je t'écoute, Ghür. Seul, tu peux ouvrir certains secrets de mon cerveau.

— Je sais, opina l'étranger. Aussi, je t'ordonne de te mettre à la disposition des nouveaux Maîtres de la Pyramide. Exécute tous leurs ordres.

Evidemment, Ghür fut tenté de réagir contre ses ennemis en profitant de la liaison audiovisuelle. Mais il savait qu'il ne pouvait rien, que toutes ses attaques seraient déjouées par les systèmes de sécurité. Seule une offensive de l'intérieur pouvait réussir. Mais qui pourrait la lancer ?

Swan ? Il était seul, prisonnier. L'ordinateur ? Il avait reçu de nouvelles instructions. D'ailleurs, le contact était déjà rompu avec la nef spatiale.

Zaade rejoignit son compagnon et s'inquiéta.

— Devrons-nous céder aux révolutionnaires ?

Ghür montra un visage résolu.

— Si nous le faisons, nous perdrons tout espoir et nous serions

impitoyablement rejetés. La situation évoluera d'une façon ou d'une autre. Alors nous saisirons l'occasion favorable. Elle se présentera fatalement. Les révoltés feront un jour une erreur qui les conduira à l'échec. Je suis sûr que les Hyglos ne nous abandonneront pas.

— Les Hyglos ! répéta Zaade, les muscles tendus.

— Oui. Ils ont montré leur compréhension à notre égard.

— Ne crois-tu pas qu'ils ont déjà beaucoup fait pour nous ?

— Ils sont prêts à faire encore plus.

— Alors, c'est inutile de prévenir Sam O'Coll.

— Oui, c'est inutile. Le général n'est d'ailleurs qu'un incapable. Il l'a prouvé. Nous ne pouvons pas avoir confiance en lui.

Zaade passa son bras sous celui de son compagnon. Elle l'entraîna vers le salon.

— L'Austral est déchiré, dit-elle. Si jamais il nous fallait retourner dans l'espace, alors je préférerais mourir.

Ghür sourit et il confirma :

— Il n'est pas question de vivre dans la Grande Fédération. Et nous ne serons pas obligés de mourir. Notre place est ici, sur cette terre que nous avons dépolluée.

O'Coll leur apprit que les miliciens qui avaient pénétré dans le bloc Z avaient tous été mystérieusement abattus. Pas un n'avait réchappé. Il n'existait donc aucun témoin qui pourrait parler du dévibrateur.

Le bloc Z avait été repris en main par une nouvelle équipe que le chef de la milice tenait en réserve. Entre la base militaire du désert et la pyramide, la zone-tampon était reconstituée.

\*

\* \*

L'ordinateur demanda de sa voix impersonnelle :

— Vous avez une préférence ?

— Non, répondit Fazer. Je ne connais aucun des hommes qui sont dans la chambre d'hibernation. Cela m'est donc indifférent.

— Bon. Je choisis Phi. 27. Seul, le container ainsi numéroté va se réchauffer. Vous pouvez surveiller l'opération.

L'ingénieur savait que le cerveau électronique ne faillirait pas à sa parole. Il grimpa au sommet de la nef, ouvrit les panneaux mobiles de la salle froide et contempla les hibernés de l'autre côté de la cloison.

Lug et Mel le rejoignirent tandis que les autres restaient dans les étages inférieurs. Fill se mordit les lèvres. Il pensait évidemment à Nora qui se trouvait quelque part à Canberra avec Maud Rody. Mais il évoqua aussi la possibilité d'un piège.

— Je n'ai guère confiance en Ghür.

— Il le faut pourtant, conclut Jen. Nous n'avons pas le choix.

— Si, au lieu du seul Phi. 27, les quatre-vingts hibernés se réveillaient ? Qu'en ferions-nous ?

Fazer hocha la tête, peu convaincu.

— Je ne compte pas sur eux pour sortir d'ici mais simplement pour apprendre la vérité.

Là-bas, derrière la vitre, le sixième cercueil de la troisième rangée brilla intensément d'une lumière verdâtre. Sur le tableau de contrôle annexé à la chambre de cryobiologie, un curseur se déplaça sur une échelle graduée et s'arrêta en face du matricule Phi. 27. Des chiffres intraduisibles s'allumèrent sur des écrans avec rapidité, comme sur un compteur. Des témoins lumineux modifièrent leurs couleurs.

Malgré sa bonne volonté, Jen n'y comprenait rien. Il devinait pourtant que Phi. 27 se réchauffait progressivement, que ses organes revenaient à la vie. Le cœur s'accélérait. Le sang parcourait de nouveau les vaisseaux. Le cerveau retrouvait son irrigation normale. Toutes les fonctions biologiques repartaient.

La phase de réadaptation dura trois heures. Puis le couvercle du container coulisca. Ce fut un moment d'intense émotion. Un cadavre parut sortir de son cercueil.

L'homme portait une combinaison bleue. Il avait les yeux ouverts mais fixes. Il réagissait machinalement, sans doute téléguidé par l'ordinateur. Il descendit une échelle avec des gestes saccadés, comme un robot, et se retrouva au niveau de la rangée inférieure. Il traversa un sas où il plongea lentement dans une atmosphère comparable à celle qui régnait à l'intérieur du vaisseau.

Un doute crispa le visage de Stone.

— Nom d'un chien ! glapit-il. Serait-ce des androïdes ?

Fazer pensa qu'il s'agissait de créatures véritables. D'ailleurs, la lecture du tableau de contrôle montrait que les hibernés possédaient un métabolisme et des sécrétions glandulaires comparables à l'homme. Un androïde n'aurait pas une telle structure biologique et n'aurait aucun besoin d'hibernation pour traverser l'espace-temps.

L'inconnu franchit le sas. Il était blond, grand, fort, avait un regard bleu et franc. Il observa les trois révolutionnaires avec étonnement.

— Où sommes-nous ? Enfin, je veux dire sur quelle planète ? demanda-t-il en anglais.

Stone et Fill pointèrent sur lui un pistolet. Fazer grimaça.

— Avant de répondre à votre question, j'aimerais savoir si vous connaissez Ghür.

— Ghür..., répéta l'étranger. Evidemment. Pourquoi ces armes dirigées contre moi ?

— Voyez-vous, expliqua Jen, les choses ont profondément changé

pendant votre sommeil. Savez-vous votre nom ?

— Oui, acquiesça l'autre. Hon Moyce.

— D'où venez-vous ?

L'hiberné fouilla sa mémoire. L'effort mental qu'il s'imposa crispa douloureusement ses traits. Il enfouit son visage dans ses mains.

— Je l'ignore.

— Comment ça ? sursauta Fazer. Vous êtes à bord d'un vaisseau spatial.

L'étranger étudia plus longuement les détails qui l'entouraient. Il s'attarda sur le tableau de contrôle équipant la chambre d'hibernation. Il pointa son index vers les containers.

— Combien sont-ils ?

— Quatre-vingts, lui apprit Lug.

— C'est bizarre. Je ne me souviens pas de ce vaisseau. Peut-être vivions-nous ailleurs, dans un autre astronef.

Hon Moyce fronça les sourcils et ajouta :

— Vous n'êtes pas des amis de Ghür ?

— Non, révéla Fazer. Au contraire, nous serions plutôt des ennemis. Vous avez débarqué sur la planète Terre.

Ce nom provoqua une sorte de choc dans le cerveau de l'hiberné. Il déclencha une réaction qui se traduisit par une affreuse douleur au niveau des orbites. Il poussa un gémissement et plaça ses mains devant ses yeux.

— La Terre ! hoqueta-t-il. C'est impossible.

— Pourquoi ? insista Mel. Pourquoi est-ce impossible ?

Moyce bégaya, le front baigné de sueur, la douleur irradiant son crâne comme s'il n'avait plus la faculté de pensée.

— Parce que... nous serions revenus d'où nous étions partis. Enfin, pas nous... Les autres !

— Quels autres ? haleta l'ingénieur qui devinait la vérité toute proche.

— Je ne sais pas, je ne sais pas..., avoua l'étranger, vaincu par sa terrible migraine. Quand j'essaie de me souvenir, ça me fait horriblement mal.

Fazer poussa un long soupir de déception.

— Ils ne vous ont laissé que votre nom avant de vous hiberner ! conclut-il. Sans doute avez-vous subi un lavage de cerveau, ou un traitement psychologique qui a effacé votre mémoire. Vous êtes amnésique. Et vos soixante-dix-neuf compagnons le sont aussi, probablement.

Moyce ôta ses mains des yeux. Sa migraine se dissipait et les muscles de son visage se détendirent.

— Pourquoi avoir effacé nos souvenirs ? interrogea-t-il.

Fill sourit avec ironie.

— Seul Ghür peut répondre. Il faudrait que vous le lui demandiez.

— C'est une idée, convint l'ingénieur.

Il pria Swan de se mettre en contact avec l'extérieur. Quand Ghür apparut sur l'écran, Jen désigna Hon Moyce à côté de lui.

— Vous le reconnaissez. C'est l'un des hibernés. Il se pose des questions sur les motifs de son amnésie. Vous pourriez peut-être lui expliquer.

Ghür eut un regard pénétrant et resta impassible. Il donna sa version des faits.

— Je pensais que les membres du Mouvement pour la Réunification étaient beaucoup plus intelligents, dit-il avec dédain. Vous me décevez. N'avez-vous jamais entendu parler de l'« Opération Alpha » ?

Fazer chercha dans sa mémoire. Ce nom lui disait quelque chose. Mais l'événement était vieux. Il remontait à plus d'un siècle et il était oublié.

Fill frémit car si Ghür disait vrai, c'était un événement fantastique. Du coup, certains objectifs des étrangers devenaient plausibles.

Comment avaient-ils fait, au siècle passé, alors que tout le monde les croyait perdus à jamais dans l'espace ?



## CHAPITRE IX

— Alpha... Alpha..., répéta Fazer, le souffle coupé par l'émotion. C'est impossible. Comment auriez-vous eu le temps de revenir ? Votre vaisseau était bien loin d'atteindre la vitesse de la lumière puisqu'il était à propulsion classique. Alpha était une expédition sans retour.

Ghür s'amusa de l'étonnement créé par sa petite phrase. Ses lèvres se plissèrent dans un sourire ironique et il se garda bien de parler des Hyglos. Il n'était pas encore aux abois, au point de tout sacrifier pour sauver sa vie et celle de ses compagnons. Ses intérêts et ceux de l'Austral se confondaient.

— Curieux, nota-t-il, que le monde ait si vite oublié. Pourtant, à l'époque, l'événement fit grand bruit, beaucoup de tapage. Certains avancèrent le mot de scandale financier. Il est vrai que l'expédition coûta fort cher, que tous ses membres furent des volontaires conscients qu'ils ne reviendraient jamais sur leur planète. Et c'est bien ce qui se passa.

Jen écarquilla les yeux, fixant l'écran.

— Mais vous... les hibernés... Vous seriez une autre génération ?

— Evidemment. La quatrième, exactement. Nous n'avions jamais mis les pieds sur la Terre. Vous n'êtes pas idiots au point de croire que nous sommes les volontaires partis il y a cent vingt ans ! Nous aurions un siècle et demi d'âge. C'est inconcevable. Même en imaginant un allongement de la vie, nous n'aurions pas atteint cette performance. Je vous rappelle qu'au siècle dernier, l'hibernation n'était qu'au stade

expérimental. Nos ancêtres n'en avaient pas bénéficié.

— Qu'est devenu votre astronef-arche ? demanda Fill.

— C'est une longue aventure, répondit Ghür. L'histoire de quatre générations hors du système solaire. Je ne puis la raconter en cinq minutes, surtout dans les circonstances présentes. N'oubliez pas que vous nous combattez, que vous êtes en rébellion contre votre gouvernement.

Stone grimaça. Quand « Alpha » était partie, il n'était évidemment pas encore né. Il ne se souvenait donc que grâce aux documents historiques fournis pendant son éducation.

— Le vaisseau abrité dans la pyramide n'est pas celui de vos ancêtres, observa-t-il avec finesse.

— Exact, confirma Ghür. Cependant, grâce à lui, grâce à son générateur d'énergie cosmique, inépuisable, l'Austral se maintient hors de la zone polluée. Il envoie un rayonnement dépolluant à des relais installés aux frontières du Continent. C'est pourquoi, si vous le détruisiez, vous ramèneriez ce pays cinquante ans en arrière. Or, à cette époque, il était comme la Grande Fédération d'aujourd'hui, un monde invivable.

— En somme, conclut Fazer gravement, vous me conseillez de nous rendre aux forces de l'ordre.

— Je crois que vous n'avez pas le choix. Vous êtes prisonniers de l'astronef.

— Il doit bien exister un moyen, gronda Mool. Le sas de ce vaisseau s'ouvrira !

Le lointain descendant de l'« Opération Alpha » sourit avec ironie.

— Oui, il s'ouvrira si vous le désirez et si vous en donnez l'ordre à l'ordinateur. Mais le général O'Coll et ses miliciens vous attendront quand vous sortirez. Avez-vous réfléchi que votre situation est inextricable ? Vous vous êtes fourrés dans un piège, un cul-de-sac.

Jen coupa rageusement le contact avec l'extérieur. Son regard flamboya et, les dents soudées, le masque volontaire, il ne perdit pas espoir.

— Nous lutterons ! prononça-t-il avec fierté. Mieux. L'Austral entier se soulèvera et le gouvernement reconnaîtra que notre mouvement est issu d'un grand courant populaire.

Fill grimaça. Il n'était pas convaincu parce que la révolution n'avait aucune chance d'aboutir. Il démontra son point de vue.

— C'est vrai, nous sommes tombés dans un traquenard. La pyramide est sans issue. Dès que nous quitterons le champ protecteur de l'astronef, nous deviendrons la cible des miliciens. Ne comptez pas sur la clémence de nos ennemis. Ils seront impitoyables.

Klow se caressa le menton, soucieux. Lui aussi voyait la victoire hors de portée, après la phase d'excitation précédant l'investissement

du bloc Z. Le rêve s'écroulait d'un seul coup, comme les ambitions. Que restait-il des troupes galvanisées ? Rien. Que des groupes épars, dispersés, démoralisés par l'échec de leurs chefs.

— Bien sûr, suggéra Mike sans espoir, nous détenons les quatre-vingts hibernés comme otages.

Stone imagina la tactique du général O'Coll.

— Il a pensé aussi à cela, figurez-vous. S'il est intelligent et rusé, il détient dans ses prisons un nombre égal de clandestins ou des membres du mouvement. Ce qui revient à dire que, sur ce terrain, nous sommes à égalité. La balance ne penche même pas en notre faveur. En ultime ressort, évidemment, nous pouvons détruire le vaisseau. Nous prendrions une lourde responsabilité.

Fazer fronça les sourcils et douta du patriotisme des hommes de la Grande Fédération.

— Vous refuseriez le sacrifice de vos vies ?

— Il ne s'agit pas de ça, expliqua le pilote de l'Am-Nord. D'ailleurs, ce sacrifice serait inutile et notre héroïsme ne plaiderait pas forcément notre cause. Nous sommes loin du temps où les masses vibraient devant ses martyrs. Mais il y a plus grave. La destruction du vaisseau entraînerait le retour à la pollution sur tout l'Austral. Ce serait un crime envers l'humanité, d'autant plus lâche que la situation deviendrait irréversible. Nous n'avons pas le droit de saboter le seul paradis de la Terre.

Fill approuva son camarade avec force, énergie. Les trois révolutionnaires discutèrent longuement entre eux et finirent par s'entendre. Jen revint auprès des deux hommes de la Grande Fédération.

— Vous avez sans doute raison bien que les arguments avancés par Ghür ne soient pas vérifiables. C'est dommage. Le risque est si énorme qu'il vaut mieux ne pas le prendre. Pourtant, il reste une solution qui sauverait à la fois nos vies et le vaisseau.

— Laquelle ? insista Stone.

— Nous demanderons à l'ordinateur de décoller. L'espace constitue un refuge prodigieux, immense et inexpugnable. C'est bien le diable si l'astronef ne nous conduit pas quelque part !

Lug et Mel se regardèrent, interloqués, comme si Fazer venait de dire une ânerie. Ils n'avaient même pas imaginé cette échappatoire qui restait incertaine, périlleuse. Après tout, ils pouvaient se perdre dans l'infini du cosmos.

Fill soupira.

— C'est une solution désespérée. Mais Ghür nous laissera-t-il partir ?

L'ingénieur ricana.

— Il ne peut rien maintenant qu'il a donné l'ordre à l'ordinateur de

nous obéir aveuglément ! D'ailleurs, son intérêt est de ménager la nef, de la récupérer intacte un jour.

Stone hocha la tête. La décision de Fazer comportait des conséquences qu'il rappela :

— Notre décollage provoquera le retour de la pollution par absence d'alimentation en énergie des relais. Nous en sommes avertis.

— D'accord, concéda l'électronicien qui avait pesé le pour et le contre. Cette interruption ne sera que momentanée et n'aura peut-être aucune incidence. Notre intention est de revenir très vite ici. Nous ferons céder nos ennemis.

Cette perspective restait aléatoire comme le confirma Mel :

— Si nous échouons ?

Jen était certain qu'il avait pris la bonne décision, qu'il n'y en avait pas d'autre. Son visage trahit une farouche volonté.

— De toute façon, nos espoirs auront abouti car, en admettant le retour de la pollution, l'Austral et la Grande Fédération connaîtront le même destin et seront obligés de se réunifier pour lutter contre un environnement identique. Je suis sûr que O'Coll et Ghür nous supplieront de revenir. Alors, nous dicterons nos conditions.

La discussion devint stérile et tourna court, du fait de l'intransigeance des révoltés. Mel et Lug se rangèrent sous la bannière du mouvement. Tous descendirent dans la salle de l'ordinateur qui côtoyait celle du pilotage.

Evidemment, ce n'était pas la cabine d'un Jet. Stone n'y comprenait rien mais il supposa que tout était automatique.

C'est ce que confirma le cerveau électronique.

— Je dois ajouter que tout décollage impose un objectif précis, immuable, déterminé à l'avance selon un code secret inclus dans ma mémoire.

— Peut-on savoir ce code ? objecta Jen.

— Impossible. Ma mémoire est bloquée sur ce point. J'agis par autosuggestion. Je vous recommande simplement de vous asseoir dans les fauteuils.

Mel épongea son front.

— Eh bien ! soupira-t-il. Nous ignorons notre destination. C'est gai ! Comment voulez-vous fixer une date de retour ? Dans dix ans, cinquante ans. Ou un siècle !

Klow avala sa salive. Le dernier argument de Fill le figea. Il ouvrit des yeux effrayés et une boule d'angoisse noua sa gorge. Il sortit quelques paroles avec difficulté.

— Dans... dans un siècle, ce serait une autre génération qui nous accueillerait.

Fazer resta confiant. Une force magnétique le cloua à son siège.

— Si l'on s'en réfère à l'« Opération Alpha », ils ont mis moins de

temps que prévu pour atteindre l'étoile la plus proche. Il se peut que le voyage soit instantané. D'ailleurs, nous n'avons plus maintenant la décision d'arrêter le processus. Il faudra aller jusqu'au bout.

C'était vrai. Ils se trouvaient rivés à leurs fauteuils et leur destinée dépendait uniquement de l'ordinateur. Sur un large écran, en face d'eux, ils virent que la pyramide volait en éclats. Le désert australien s'enfuyait à une vitesse vertigineuse. Puis un voile obscurcit leurs regards et ils perdirent totalement connaissance.

\*

\* \*

Quand ils émergèrent du néant, ils se posèrent plusieurs questions. Immédiatement, ils observèrent leurs montres et constatèrent qu'elles n'avaient avancé que de quelques minutes.

Cela amenait certaines réflexions. Ou ils avaient fait un court voyage. Ou celui-ci était instantané. Ou bien leurs montres s'étaient arrêtées au moment du départ et alors il leur était impossible de se repérer dans le temps.

Ils constatèrent que la force magnétique les clouant dans les fauteuils avait disparu. Ils se levèrent et tout à coup une image apparut sur le vaste écran panoramique, en coloremie.

Elle montrait une chaîne de montagnes couverte de neige. Des arbres aux parures vertes escaladaient les pentes. Des cascades bondissaient dans les rochers. Par-dessus ce féerique décor, brillait un soleil ardent dans un ciel azuré.

Une telle scène ne venait pas de la Grande Fédération. Pourtant, avant la pollution, la Terre offrait une nature aussi éblouissante. L'atmosphère regorgeait d'oxygène, à ce moment-là.

Aussi, nos amis ne crurent pas un seul instant à cette illusion. L'image était sûrement fausse et ne traduisait pas la réalité. Même sur l'Austral, les montagnes n'étaient pas aussi hautes.

Fazer enclencha une touche, contacta l'ordinateur.

— La Terre ? insista-t-il.

— Non, révéla la voix impersonnelle du robot. Fréal, la planète des Hyglos, dans le système solaire d'Alpha Centauri. Monde comparable au vôtre... Enfin, avant qu'il ne soit pollué. Le vaisseau s'est matérialisé pour franchir la Quatrième Dimension. J'étais programmé pour ramener la nef ici au cas où elle quitterait l'Austral.

Les héros involontaires de ce fantastique voyage de quatre années-lumière se regardèrent, effarés. Rêvaient-ils ? Etaient-ils si loin de leur patrie ?

— Nous avons dû vieillir considérablement, hoqueta Fill, terrifié par cette perspective. Si un jour nous retournons, nous rencontrerons des gens d'une autre époque.

— Erreur, expliqua le cerveau électronique. Le voyage a été instantané à travers la Quatrième Dimension qui abolit le temps et l'espace. Nam-Ko, le premier sage de Fréal, a quelque chose de très important à vous dire.

Les montagnes s'estompèrent sur le panoramique et furent remplacées par un homme vénérable, à la barbe blanche, aux yeux bleus. Il portait un longue toge rouge et une couronne de fleurs sur la tête. Il s'exprima dans un anglais très pur.

— Nous parlons une autre langue. J'ai appris la vôtre par induction mentale. Mes fonctions m'ont hissé au sommet de la hiérarchie gouvernementale. Nous sommes un peuple pacifique. Or, vous avez le droit de savoir, maintenant, puisque vous êtes venus jusqu'ici. Ghür ne vous a sans doute pas tout appris.

Il ajouta en remuant son index :

— D'ailleurs, dès l'arrivée du vaisseau, nous avons dépouillé les enregistrements de l'ordinateur. Sa mémoire nous a révélé que le comportement de Ghür n'était pas celui qu'il nous avait promis. Nous sommes déçus.

Les révolutionnaires se demandaient toujours s'ils avaient bien quitté la Terre. En tout cas, ils n'interrompirent pas une seconde le sage de Fréal.

— « Alpha » fut la dernière expédition spatiale de l'homme. Lancée il y a cent vingt ans en direction de l'étoile la plus proche, elle n'aurait dû normalement arriver à destination qu'après plusieurs siècles de voyage car elle disposait d'une énergie classique. D'ailleurs, vous le savez, c'était la première fois qu'une fusée nucléaire habitée était utilisée.

« Or, nous espionnons votre planète depuis très longtemps, sans jamais nous y poser ni contacter ses habitants. Nous avons réuni sur votre type de société une formidable documentation. Nous n'avons absolument pas besoin de vous. C'est pourquoi nous vous avons toujours évités.

« Ainsi, nous détectâmes « Alpha » dès son lancement et nous suivîmes sa lente progression dans l'espace. Quand l'expédition sans retour possible quitta le système solaire, le contact fut rompu avec la Terre. C'était prévu.

Mais les pionniers interstellaires rencontrèrent sur leur route un orage électromagnétique dont ils ignoraient la formation et les conséquences. L'ordinateur de bord fut détraqué. Le vaisseau dériva et il se serait perdu à jamais dans les profondeurs de la Galaxie si nous n'étions pas intervenus.

« Nous transbordâmes les astronautes d'Alpha sur l'un de nos astronefs et nous les amenâmes sur Fréal. D'ailleurs, regardez... »

Nam-Ko disparut de l'écran. Une autre scène lui succéda, montrant des hommes et des femmes vaquant à diverses occupations.

— Nous aurions pu les hiberner, expliqua le sage. Nous préférâmes qu'ils vivent, tout simplement. Ces gens que vous apercevez sont la Deuxième et la Troisième Génération d'Alpha. La Quatrième se trouve maintenant sur la Terre avec pour mission, nous l'espérons, de la dépolluer.

Fazer brandit le poing vers l'écran et protesta vigoureusement.

— D'accord. Ils ont dépollué l'Austral. Mais rien que l'Austral. Ils sont contre la réunification !

— Je sais, acquiesça Nam-Ko en inclinant la tête. Au départ, telles n'étaient pas leurs intentions. Nous n'avons pas à nous mêler de vos querelles intérieures. Nous avons fait ce que nous pensions être notre devoir. C'est à vous, à vous seuls, d'amener Ghür à la conciliation. Je dois vous dire que vous n'avez pas arrangé les choses en venant sur Fréal. Vous avez stoppé le processus de dépollution permanent.

— Vous nous renverrez sur la Terre ? demanda Fill avec anxiété.

— Oui. Nous avons reprogrammé l'ordinateur. Il faut que vous sachiez l'exacte vérité de la bouche même de Ghür. Les hommes sont traîtres, belliqueux, égoïstes, déclara sèchement le sage. Nous les connaissons bien. Nous voulons les aider mais nous ne désirons absolument pas qu'un jour ils viennent nous coloniser. Vous oublierez ce que vous avez vu et entendu.

Lug se précipita vers le sas et tenta de l'ouvrir.

— Sortez-nous de là !

— Impossible, dit calmement Nam-Ko. Le sas est bloqué. Soyez donc raisonnables et acceptez votre impuissance. Ce n'est pas déshonorant. Je vous conseille de gagner vos sièges.

En titubant comme un homme ivre, le pilote regagna la cabine centrale. Il avait l'impression d'obéir machinalement, et aussi que les Hyglos étaient maîtres de son cerveau.

Il aperçut ses compagnons assis dans les fauteuils, figés, les yeux clos. Il leur parla et personne ne lui répondit. A son tour, il se cala sur un siège, fit un immense effort pour lutter contre le sommeil hypnotique qui le terrassait.

Il succomba et s'endormit profondément. Alors, le vaisseau spatial décolla de Fréal, mit le cap sur le système solaire et plongea dans la Quatrième Dimension.

Sa dématérialisation provoqua une fantastique lueur dans l'espace. Puis tout s'éteignit et retomba dans le néant.

Quand il reprit conscience, Fill fut secoué d'une quinte de toux. Il se plia en deux et eut en même temps un accès de suffocation. Des gouttes de sueur perlèrent à son front. Il devint tout pâle et, devant cette nouvelle crise, il comprit qu'il ne serait jamais comme ceux de l'Austral pur et sain. Il restait un dégénéré !

— J'avais oublié momentanément ma maladie, grommela-t-il. Mais elle est là, en moi, chronique. La propagande a raison. Ils ont tout contaminé dans la Grande Fédération et il ne peut y avoir aucun rapprochement avec eux...

Il se tut car Fazer ouvrait les yeux à son tour. L'écran montra le désert de sable. Des détails connus surgirent. Jen se raidit.

— Nous sommes revenus à notre point de départ, à la pyramide, ou plutôt ce qu'il en reste : des décombres. Que s'est-il donc passé ?

Klow, Mool, Stone et Swan reprirent eux aussi leurs esprits. Moyce avait replongé en hibernation et avait rejoint ses camarades dans la chambre de cryobiologie.

Lug se précipita vers Mel qui toussait toujours.

— Ça ne va pas ?

— Une simple crise, dit l'O.S. en mécanique, haletant. Ça passera.

En fait, le malaise persista plusieurs minutes avant de se calmer. Fill reprit haleine. Il avait les yeux exorbités et il ne s'illusionnait pas sur son sort.

— Je ne ferai pas de vieux os, pronostiqua-t-il. Un jour, je m'asphyxierai.

— Eh bien ! soupira Stone, tu n'es pas drôle. Il y a des millions de malades comme toi dans la Grande Fédération. Tous ne sont pas aussi pessimistes.

Fazer désigna l'écran.

— Regardez. La pyramide est détruite. Le vaisseau devient donc visible pour toute la base militaire. L'Austral entier saura bientôt ce que contenait la mystérieuse construction du désert.

Il réfléchit, fouillant sa mémoire.

— Bizarre. Je ne me souviens pas comment la pyramide a été rasée.

Il fit un effort mental intense et une douloureuse migraine l'assailit, broya ses tempes au point de lui arracher une grimace. Il renonça.

— C'est inutile. Comme Moyce, j'ai un vide dans mon cerveau. Ghür nous aurait-il rendus amnésiques, nous aussi ?

Les révoltés constatèrent tous qu'ils étaient incapables de se



rappeler les derniers événements. Seul, Stone parut avoir une lueur dans ses souvenirs.

— Je crois que nous sommes allés loin, très loin, balbutia-t-il.

— Où ça ? interrogea Mel.

— Je ne sais pas, avoua Lug en baissant les bras. Ce n'est peut-être qu'une intuition.

Rageur, Jen se retourna vers Swan.

— Contacte Ghür. Il doit savoir la vérité.

Le lieutenant du groupe spécial tenta vainement un appel vers l'extérieur.

— Ça ne répond pas, constata-t-il.

— Il nous isole, conclut l'ingénieur. Mais je suis bien résolu à tenter quand même quelque chose.

Il se précipita vers l'ordinateur et l'interrogea :

— Nous avons voyagé dans l'espace, n'est-ce pas ?

— Ma mémoire est effacée sur ce détail, dit le robot. Je regrette.

Fazer braqua son laser sur la machine et hurla :

— Espèce de saloperie ! Je vais te rendre muet pour de bon.

Stone et Fill se précipitèrent. Ils désarmèrent l'électronicien tandis que Lug soupirait.

— Vous êtes fou ! L'ordinateur est indispensable au vaisseau. Sans lui, nous n'aurions plus aucune protection.

— Hé ! cria Mool, main tendue vers l'écran. Regardez donc.

Un nuage de sable apparut à l'horizon et se rapprochait de l'astronef. Bientôt, on discerna plusieurs véhicules sur coussin d'air qui rasaient le sol. La pyramide surmontée d'un soleil était gravée sur tous les engins.

— Les miliciens ! hoqueta Mike Klow, angoissé. Ils vont nous attaquer. Ils viennent de la base. Ils sont toute une armée puissamment équipée et nous sommes seuls, pratiquement sans défense hors de la pyramide.

Les véhicules s'éparpillèrent dans le désert en formant un cercle autour de la nef. Chacun d'eux braquait un tube lance-rayons. Dans les silos souterrains, les missiles d'interception étaient prêts à intervenir.

Derrière les blindés marchaient des centaines de soldats. Tous les effectifs de la base, et même des renforts, étaient mobilisés.

Maintenant que le vaisseau spatial était à découvert, hors de ses murailles protectrices, restait-il aussi invulnérable ? Ou bien les militaires n'en feraient-ils qu'une bouchée ?

Des choses avaient changé en quelques heures. Nos amis n'allaient pas tarder à s'en apercevoir. Conscient de son infériorité, Jen donna un ordre au cerveau électronique.

— Urgent. Déshibernez les quatre-vingts rescapés d'Alpha.

— Ordre reçu, dit l'ordinateur. Dans trois heures, Moyce et ses

compagnons seront de retour à la vie.

— Dans trois heures..., répéta l'ingénieur entre ses dents. Je me demande s'il ne sera pas trop tard.

## CHAPITRE X

L'hélico tournoyait au-dessus de l'astronef, à cinq ou six cents mètres d'altitude. A perte de vue, s'étendait le désert de sable. En bas, à la verticale, les soldats achevaient l'encerclement dans un ordre parfait.

Maud Rody montra du doigt le vaisseau spatial.

— Ils sont là, j'en suis sûre.

Nora avait un visage crispé. Elle se mordait les lèvres et l'anxiété la rongait. Elle ne partageait pas l'optimisme de sa camarade australienne.

— Rien ne prouve que ce soit eux. Si c'était des ennemis ?

La jeune fonctionnaire hocha la tête.

— Ils n'auraient pas détruit la pyramide. Car cette destruction a finalement changé la face des choses. En quelques heures, le comportement des miliciens s'est modifié.

C'était vrai. Quand la pyramide avait volé en éclats, un grand mouvement de stupéfaction avait balayé la base militaire. Les officiers, les soldats avaient compris qu'un événement très important s'était passé. La nouvelle s'était répandue dans tout l'Austral. Or, si le symbole de la nation s'écroulait, cela signifiait que l'ère de la dépollution était révolue.

D'ailleurs, les relais dépolluants installés aux frontières comme une ceinture de protection signalèrent rapidement que l'énergie ne leur parvenait plus. Les spécialistes conclurent que dans quelques heures la

brume pestilentielle envahirait le Continent.

Les gens guettèrent le ciel avec angoisse. Déjà, le soleil brillait avec moins d'éclat. Un brouillard suspect montait de la mer. La barre jaunâtre qui formait jusque-là un horizon éloigné se rapprocha sensiblement.

Une grande peur envahit le pays. Dans les villes, les habitants se rassemblèrent sur les places. Dans les campagnes, les cultivateurs abandonnèrent les champs. Bref, l'Austral fut frappé de paralysie. L'activité cessa malgré les exhortations des contre-maîtres ou des cadres qui ne purent contenir la panique de leur personnel.

Le gouvernement lança des appels au calme, assurant que la situation n'était pas dramatique ou désespérée. La police fut rapidement débordée et n'osa pas tirer sur les foules. Les miliciens se posèrent des questions et se demandèrent si le régime était aussi solide qu'ils le croyaient.

De hauts fonctionnaires, profitant de la situation, firent des confidences qui jetèrent un jour nouveau sur le système dirigeant instauré depuis cinquante ans.

Le vide, à la place de la pyramide, créait un autre état d'esprit. Jamais la chose ne s'était encore produite et tous pensaient que cela ne se produirait jamais. Aussi, les masses étaient déçues, désorientées. Ce fut pire quand, moins de quarante-huit heures plus tard, les radars militaires captèrent l'approche d'un étrange engin.

Les missiles lancés contre lui s'en détournèrent et se perdirent dans l'espace. Le vaisseau traversa tous les obstacles dressés sur sa route et se posa sur les décombres de l'ancienne pyramide. Alors, chacun comprit que le secret du désert n'était qu'un astronef d'origine inconnue ! Les Maîtres de l'Austral étaient des extraterrestres et venaient d'un coin de l'univers.

Il y avait de quoi se révolter ! Des émeutes éclatèrent un peu partout devant ce véritable scandale jalousement étouffé par le gouvernement en place. Certes, les étrangers avaient dépollué le pays mais de quel droit s'implantaient-ils, même discrètement ? Le Continent Interdit n'était-il qu'une colonie ?

Maud Rody s'adressa au pilote de l'hélico qui transportait tout un groupe de partisans pour la réunification.

— Atterrissez. Jen doit absolument nous reconnaître afin qu'il ait confiance. Tout contact phonique ou visuel paraît impossible.

— Exact, confirma un radio. Ils ne répondent pas. Je me demande même s'ils nous captent. Ils croient surtout à un piège.

L'appareil volant se posa à cent mètres du vaisseau spatial et souleva un nuage de sable. Les premiers soldats n'étaient pas encore arrivés et ils ne se pressaient pas, méfiants. Les blindés avaient reçu l'ordre de ne pas tirer.

Maud sortit la première du cockpit. Nora la rejoignit et les deux femmes agitèrent les bras en signe d'amitié. Si Fazer ou Mel les voyaient, il fallait qu'ils soient idiots pour soupçonner un traquenard.

En fait, cette démonstration rassura les passagers de l'astronef. Le sas s'ouvrit. Jen parut le premier et son œil se porta immédiatement vers le ciel qui prenait déjà des teintes jaunâtres.

— La pollution ! glapit-il. Nous revenons cinquante ans en arrière.  
Lug montra l'hélico.

— Regardez ! C'est Maud et Nora.

Il voulut s'élancer. L'ingénieur le retint.

— Doucement. Les miliciens attendent que nous soyons hors de la zone protégée et ils nous abattront.

Les deux femmes couraient vers la nef en criant :

— Les soldats sont avec nous ! Ne craignez rien.

Nora tomba dans les bras de Fill tandis que Stone et Maud échangeaient un long regard attendri. Ils se serrèrent longuement les mains et eurent l'impression, pendant un moment, qu'ils étaient seuls. Ils oublièrent le monde autour d'eux.

Pourtant, la situation restait préoccupante. Jen désigna les militaires qui n'osaient pas approcher.

— Ils ont peur de nous ?

— De vous, non, expliqua la jeune Australienne. Mais du vaisseau spatial. Ils le redoutent comme une machine infernale, et pensent qu'il pourrait anéantir des milliers d'ennemis d'un seul coup.

Lug sourit.

— Qu'ils se rassurent. L'astronef est pacifique. Il n'est équipé d'aucune arme offensive. En revanche, il possède un rideau défensif à toute épreuve.

Les révolutionnaires marchèrent résolument vers les miliciens. Ils sortirent bientôt du champ protecteur de l'engin sidéral. Ils savaient que si cet accueil fraternel n'était qu'une mise en scène et un piège, ils n'auraient aucune chance d'échapper à leurs adversaires.

Cela ne semblait pas être le cas. Les soldats poussèrent des hourras enthousiastes et coururent au-devant des cinq hommes qu'ils considéraient comme des héros. Ils les entourèrent, les soulevèrent de terre et les portèrent en triomphe sur leurs épaules.

Nos amis n'en revenaient pas ! Ce brusque changement d'attitude les stupéfiait. Un commandant leur expliqua que, depuis la destruction de la pyramide, la vérité éclatait au grand jour. Tout cela n'avait été possible que grâce au Mouvement pour la Réunification.

— Vous comprenez, poursuivit l'officier, nous ne voulons pas des extra-terrestres. C'est pourquoi l'armée se révolte. Elle a refusé les séances dans les chambres de relaxation. Nous échappons au contrôle psychologique.

— Et le groupe spécial du bloc Z ? demanda Fazer.

— Il est irréductible car il est psycho-guidé à distance. Il s'agit de mercenaires à la solde des étrangers. Le reste de l'armée marchait dans la crainte, confiant dans les dirigeants du pays, fasciné par la pyramide mystérieuse. Mais la pyramide n'existe plus. Alors, comment voulez-vous que nous puissions encore croire en l'invincibilité de l'Austral puisque vous, une poignée d'hommes, avez abattu le symbole qui représentait notre force ?

— Et Ghür ? Vous n'avez aucune nouvelle de lui ? lança Stone.

Le commandant fronça les sourcils.

— Ghür ? Qui est-ce ?

— Comment, vous n'en avez jamais entendu parler ? s'étonna Jen. Et Sam O'Coll ? Vous savez au moins qui est Sam O'Coll ?

— Evidemment. Le chef de la milice.

— Bon. Il faut le retrouver à tout prix, insista Fazer. Les étrangers ont quadrillé l'Austral et bouclé nos frontières. Nous vivions dans l'ignorance des faits.

L'officier, l'air grave, posa sa main sur le bras de l'ingénieur.

— Vous êtes allés dans l'espace. Les radars ont suivi l'astronef un court instant au moment du décollage. Qu'avez-vous appris ?

Jen se frappa le front.

— Ils nous ont rendus amnésiques en effaçant certains souvenirs de notre mémoire. Seul Ghür sait l'exacte vérité. Il faut marcher sur Canberra.

A ce moment, des cris fusèrent parmi les militaires. Tous les regards se tournèrent vers le vaisseau spatial. Là-bas, à l'entrée du sas, plusieurs silhouettes se découpaient...

— Les hibernés ! dit Mool dans un rire. Rassurez-vous, ils ne sont pas dangereux. Ils sont amnésiques aussi. Le type que vous voyez à leur tête, en uniforme vert, s'appelle Théo Swan. C'est un lieutenant du groupe spécial.

Fazer revint vers l'astronef et cria :

— Swan ! Ne restez pas là. Vous risqueriez de provoquer une certaine animosité.

L'autre acquiesça, conscient qu'il ne serait pas en sécurité s'il se hasardait hors du vaisseau. Klow et Mool le rejoignirent puis le sas se referma.

Alors Jen monta dans un véhicule sur coussin d'air.

— Canberra nous attend. Ne décevons pas les foules.

\*

\* \*

La capitale était noire de monde. Les habitants avaient envahi les rues et faisaient une haie d'honneur aux héros du jour. L'armée aussi était acclamée. Aucun milicien ou policier ne tentait d'endiguer cette vague d'enthousiasme.

Il semblait que d'un seul coup le carcan du pouvoir avait craqué ! Des groupes révolutionnaires s'étaient constitués un peu partout, dans les quartiers, dans les usines, dans les entreprises, et ils avaient noyauté rapidement les cadres administratifs. Les citoyens échappaient aux chambres de relaxation car toute l'activité habituelle était perturbée.

La foule commentait les derniers événements du désert. Partout, des écrans TV montraient un vaisseau spatial d'origine extraterrestre. Cette vision stupéfiait les Australiens et provoquait leur fureur. Ils comprenaient qu'ils avaient été bernés, que leurs dirigeants avaient menti et collaboraient avec les étrangers.

Or, ils avaient leur dignité, leur fierté. La dépollution n'était donc pas le fruit des chercheurs nationaux. Le gouvernement n'était constitué que de fantoches au service d'envahisseurs extrêmement discrets. Cette absence de franchise équivalait à une trahison et le peuple australien en voulait particulièrement à ces vils personnages qui avaient bradé leur pays.

Un paradis d'air pur, de ciel bleu. D'accord. Mais à quel prix, à quelles conditions ?

La chasse aux politiciens en place se déclencha à travers tout le continent. Jamais Fazer et ses amis n'auraient pensé que leur mouvement susciterait un tel engouement. Tous les Australiens se sentaient maintenant solidaires avec la Grande Fédération parce que la dépollution n'était pas leur œuvre.

Au siège du gouvernement ou de la milice, les responsables avaient disparu, prévenus à temps. Ils se cachaient quelque part en attendant des jours meilleurs. En vain chercha-t-on Sam O'Coll, le principal accusé. Il resta introuvable.

Tout comme Ghür.

Au fond, celui-ci ne se différenciait pas des hommes. Il pouvait se mêler à eux et peut-être était-il dans la foule. Dans ce cas, comment pourrait-on le découvrir ?

Un détail rassura les habitants de l'Austral. Le retour de l'astronef avait ramené la pureté du ciel. Les indices d'une prochaine repollution s'étaient évaporés. Le brouillard jaunâtre avait repassé les frontières et il était contenu par une force mystérieuse. Les techniciens des relais assuraient que l'énergie était revenue.

Fazer réunit son état major.

— Ghür n'a qu'un seul endroit pour se réfugier : son vaisseau. Il

tentera l'impossible pour le récupérer et fuir une planète qui lui est désormais hostile. Nous lui tendrons un piège au cœur du désert.

\*

\* \*

Il y avait autant de femmes que d'hommes. Quarante de chaque sexe, vêtus de combinaisons bleues. Ils se connaissaient à peine entre eux et ils étaient incapables de savoir pourquoi ils se trouvaient ici, en plein désert, sous un soleil brûlant.

Ils marchaient depuis des heures dans le sable chauffé à blanc. La chaleur les accablait. Aussi loin que leurs regards portaient, ils découvraient un horizon flamboyant, uniforme, sans vie.

Ils n'avaient ni nourriture ni eau. Ils souffraient horriblement de la soif. Les plus faibles titubaient, tombaient, se relevaient, aidés par les autres. Apparemment, le groupe inexpérimenté était voué à une mort certaine par épuisement.

Hon Moyce conduisait ses compagnons vers un but inaccessible. Il avançait en tête, les lèvres gonflées, les pieds en sang, le corps en sueur. Il ne savait pas où il allait. Il n'avait ni carte ni instrument de guidage. Seul le hasard dirigeait ses pas. Derrière chaque dune, il croyait découvrir la civilisation.

En fait, il était égaré, perdu. Il tournait en rond depuis des heures car il n'existait aucun point de repère sur ce territoire plat, abominablement monotone, jonché de sable et de cailloux.

Il s'apitoyait sur son calvaire. Il se rappelait seulement que, pendant la nuit précédente, ils avaient quitté le vaisseau spatial et que des véhicules les avaient conduits en plein désert. Ils avaient été abandonnés là, sans explication. Ils ignoraient ce qu'on attendait d'eux au juste. Pourtant, si on voulait les tuer, pourquoi ne les avait-on pas exécutés immédiatement ? Par cruauté, voulait-on qu'ils souffrent avant de mourir ?

Ils se sentaient inutiles, sortis de l'hibernation. A quoi bon les décongeler pour les faire rôtir au soleil à petit feu ?

Car ils cuisaient lentement. Jamais ils n'avaient eu aussi chaud. Leur peau, leurs muqueuses nasales et buccales brûlaient. Ils n'étaient pas habitués à des conditions climatiques aussi impitoyables.

Combien d'heures encore avant la nuit apaisante, espérée ? Cinq ? Six ? Ils n'avaient pas de montre. Le soleil était encore haut mais déjà il s'inclinait vers le couchant. On leur avait dit que si le vent se levait, ce serait terrible.

C'est ce qui arriva vers la fin de la journée. Le sable se souleva du



sol, s'entortilla, forma des nuages épais, pénétra dans leurs yeux, leurs nez, leurs oreilles, leurs bouches. Des milliers d'aiguilles frappèrent leurs épidermes fragiles.

Ils ne purent plus avancer, aveuglés. Dans la troupe, quelqu'un conseilla de s'asseoir, de se mettre en cercle les uns contre les autres afin de se protéger. Ils constatèrent qu'ainsi leur situation était moins pénible, plus supportable.

La nuit arriva d'un seul coup, glaciale. Le thermomètre chuta autour de zéro degré. Ils claquèrent des dents et pour lutter contre le froid, ils se serrèrent un peu plus. Par chance, le vent se calma dans la seconde partie de la nuit.

Ils dormirent très peu, frigorifiés. Ils se réveillèrent engourdis, ensevelis sous le sable. Dès que le soleil parut dans un ciel sans nuage, la chaleur redevint très forte.

Ils avaient soif et faim. Ils étaient rompus de fatigue et s'ils s'étaient remis en route, la troupe se serait échelonnée selon l'endurance des uns et des autres. Moyce conseilla d'attendre ici les événements. A quoi bon chercher une issue qui n'existait pas ? Ils n'arriveraient nulle part car le désert avait mille kilomètres de traversée.

Il fallait qu'ils économisent leurs forces. Ils espéraient du secours et peut-être n'avaient-ils pas tort. Dans le milieu de la matinée, un sifflement dans le ciel attira leur attention. Ils découvrirent un hélico qui tournoyait au-dessus d'eux, frappé de l'emblème australien : une Pyramide surmontée d'un Soleil.

Ils se levèrent, agitèrent les bras, poussèrent des cris. Voudra-t-on bien les voir ou les entendre ? A priori, les sauveteurs aériens ne refusèrent pas leur aide. L'engin atterrit. Un homme et une femme en descendirent. Ils amenaient des gourdes pleines d'eau.

Les rescapés du désert, assoiffés, se jetèrent sur la boisson. Un sang nouveau les inonda, coula en eux. Ils crurent que leurs épreuves se terminaient et remercièrent leurs sauveurs.

Ceux-ci contemplaient le triste spectacle de ces gens épuisés, aux visages émaciés, aux yeux enfoncés dans les orbites, hagards. L'homme, mains sur les hanches, se planta devant eux en criant :

— Comment, vous ne me reconnaissez pas ?

Il était habillé avec simplicité, comme tous les Australiens. Devant l'ahurissement des quatre-vingts hibernés, il hurla :

— C'est moi, Ghür !

Il désigna la femme qui l'accompagnait, grande et belle.

— Voici Zaade, mon épouse. Nom d'un chien, souvenez-vous !

Moyce frotta ses paupières enflées, fit un terrible effort de mémoire. Un pâle sourire tira ses lèvres tuméfiées.

— Ghür ! Tu viens nous sauver ?

— Oui, assura le Maître de l'Austral. J'ai appris que vous aviez été abandonnés dans le désert. Vous êtes mes seuls amis, mes seuls compagnons. Je vous en supplie, revenez vers le vaisseau !

Moyce grimaça.

— L'astronef est aux mains de Fazer.

— Fazer, ce traître..., grommela sourdement Ghûr. Nous avons sous-estimé son mouvement, ses capacités, son impact sur la foule. Il a suffi que la pyramide s'écroule pour que la situation se renverse. Les esprits étaient minés par l'insurrection, corrompus, malgré nos efforts dans le domaine psychologique. O'Coll est en fuite, comme un lâche. Les cadres, jadis fidèles, tombent les uns après les autres sous la poussée des révolutionnaires. L'Austral a découvert nos origines et le peuple ne nous pardonne pas d'appartenir aux descendants d'Alpha. Nous n'avons plus notre place sur la Terre. Nous sommes des étrangers. C'est terrible de se sentir rejetés par nos frères de sang. Ils ne comprennent pas nos problèmes. Nous n'avons qu'un espoir : les Hyglos. Je sais qu'ils nous épient, qu'ils nous surveillent. Ils viendront à notre secours.

Zaade se rangea aux côtés de son mari. Elle leva la tête vers le ciel et dit d'une voix implorante :

— Appelons les Hyglos de toutes nos forces pour qu'ils nous ramènent sur Fréal. Nous n'aurions jamais dû tenter l'aventure terrestre. Nous sommes des oubliés, des apatrides, des nomades de l'espace. Nous n'avons plus notre place nulle part. Pourtant là-bas, à quatre années-lumière, nos ancêtres de la Deuxième et Troisième Génération vivent encore, parqués dans une réserve comme des pestiférés...

— Tais-toi, Zaade, tais-toi ! cria Ghûr. Nous avons notre dignité. Sur l'Austral, nous avons failli réussir. Nous étions considérés, admis comme des êtres supérieurs, vénérés depuis cinquante ans.

Trois hommes émergèrent du groupe des hibernés. Ils portaient aussi des combinaisons bleues. Mais ils tirèrent des lasers de leurs poches et les braquèrent sur les passagers de l'hélico.

L'un d'eux découvrit son visage.

— Je suis Fazer, ton ennemi, celui que tu hais. Je me suis glissé parmi tes compagnons car j'étais sûr que tu tomberais dans le piège. Tu as quitté ta cachette pour porter secours à ceux dont tu as suspendu la vie et qui serviront plus tard tes projets. Tu es trop ambitieux, Ghûr, trop rusé. Tu as du sang de Terrien dans les veines mais tu te crois supérieur. C'est ce qu'on ne te pardonne pas. Ici, nous voulons une société égalitaire. Le temps des dictateurs est terminé depuis des siècles. Tu es d'un esprit retardé.

L'étranger voulut fuir vers l'hélico. Jen tira une giclée de son pistolet et le rayon frappa le sol, aux pieds du fugitif. Il menaça :

— La prochaine fois, je viserai mieux !

Ghür sentit qu'il était à la merci de son adversaire. Il exhorta ses compagnons.

— Qu'attendez-vous ? Vous êtes quatre-vingts contre lui. Désarmez-le !

Stone et Fill se démasquèrent à leur tour. Ils pointèrent leurs lasers sur les hibernés.

— Si vous bougez, nous n'aurons pas le choix. Nous tirerons dans le tas ! cria Lug.

Ils étaient trop fatigués, trop épuisés pour combattre. D'ailleurs, ils n'en avaient pas envie. C'était la faute de Ghür s'ils se trouvaient dans cette situation. Ils n'avaient pas demandé à venir sur la Terre. On les avait privés de leur mémoire. Ils étaient en survie.

Aussi, ils ne remuèrent pas d'un pouce. Fazer ricana, ironique.

— Eh bien ! Tes propres troupes t'abandonnent, Ghür. Le temps de ta splendeur est terminé. Je crois que tes compagnons ont droit à la vérité. Jusqu'à présent, tu les as trop considérés comme de vulgaires mannequins. Tu ferais bien de rafraîchir leur mémoire défaillante.

L'ancien Maître de l'Austral savait qu'il était perdu, que la situation était irréversible, à moins d'une intervention des Hyglos.

Ceux-ci n'intervinrent pas. Du moins pas dans l'immédiat. Ghür jeta à ses ennemis un regard haineux.

— D'accord, j'échoue après cinquante ans de règne. J'ai le sentiment d'avoir accompli une grande chose, cependant. Je suis le seul à avoir vaincu la pollution ! Je n'ai que rancune pour tout ce qui m'entoure. Nos ancêtres nous ont préparé un avenir sans issue. Ils ont fait notre malheur !

\*

\* \*

Il expliqua que le vaisseau spatial était pré-programmé pour un retour automatique sur Fréal, la planète des Hyglos, dans le système solaire d'Alpha Centauri. Aussi, les passagers de la nef n'avaient pu aller que sur Fréal, à travers la Quatrième Dimension.

Les Hyglos, de type humanoïde, étaient pacifiques. Ils n'avaient pas la même société que les hommes et ils se méfiaient de ces derniers. Ils avaient peur d'être colonisés et ils avaient pris certaines précautions.

Ils gardaient, parquées dans des réserves, la Deuxième et la Troisième Génération d'Alpha. Ils n'avaient jamais osé les décimer car alors à quoi bon les avoir sauvées de l'espace ! Mais ils les avaient rendues stériles de façon à ce qu'elles ne se reproduisent plus. Ainsi,

progressivement, la « colonie » terrienne de Fréal s'éteindrait.

Quant à la Quatrième Génération, celle de Ghür, Zaade, de Moyce, les Hyglos lui réservèrent une autre destinée. Ils la renvoyèrent sur la Terre avec mission de la dépolluer !

Cela paraît d'un bon sentiment. Mais cette aide « fraternelle » n'était pas désintéressée. Elle constituait un prétexte valable pour se débarrasser à jamais du reliquat d'une race encombrante, ambitieuse et guerrière. Le rejet pur et simple vers sa planète d'origine...

Fazer s'étonna.

— Alors pourquoi les Hyglos ont-ils secouru l'expédition « Alpha » en détresse ?

Ghür montra qu'il ne portait pas dans son cœur les habitants de Fréal et qu'il ne gardait pas tellement un bon souvenir de son passage parmi eux.

— Quand ils ont sauvé « Alpha » du désastre, Nam-Ko ne gouvernait pas encore. Puis Nam-Ko a été élu premier sage. Il éprouvait pour les Terriens plus de méfiance, d'aversion, que son prédécesseur. Il n'aurait jamais ordonné le sauvetage d'Alpha. Mais il fallait bien qu'il trouve une solution pour les Terriens recueillis. C'est ainsi que la séparation eut lieu entre la dernière Génération et les deux autres, en extinction. Elle fut déchirante. Tous savaient qu'ils ne se reverraient jamais !

Ghür possédait un tempérament impétueux. Il s'affirma vite comme un chef et fut porté à la tête des quatre-vingts. En lui, ses compagnons discernèrent le guide, l'organisateur nécessaire à leur nouvelle vie. Il choisit le désert australien et son arrivée sur la Terre passa inaperçue. Il y avait cinquante ans de cela. L'Austral était pollué comme le reste de la planète. Les maladies dégénératives s'installaient partout, insidieusement.

La Quatrième Génération savait qu'elle ne pourrait pas se reproduire et, de ce fait, elle ne donnerait jamais naissance à une race « supérieure ». C'était bien pourquoi elle avait été stérilisée !

Son temps d'existence était compté. Dans soixante ans, il n'y aurait plus que des vieillards et, dans quatre-vingts ans, plus aucun survivant.

Heureusement, il y avait l'hibernation, science employée par les Hyglos avec maîtrise. L'ordinateur du vaisseau spatial était entièrement aux ordres de Ghür.

Celui-ci hiberna ses compagnons en les rendant amnésiques de façon à prévenir le risque d'un réveil prématuré par les dégénérés. Il ne fallait pas que la Terre sache la vérité sinon Ghür n'aurait jamais pu satisfaire ses ambitions qui étaient de gouverner l'Austral à sa manière et ne pas s'intégrer à la Grande Fédération, trop tentaculaire. Il ne voulait pas être noyé dans l'anonymat alors qu'il se considérait

comme d'une essence supérieure.

Les quatre-vingts lancèrent sur l'Austral tous les moyens techniques ramenés de Fréal. L'hypnose aida à convaincre les dirigeants en place. Ghür forma des « cadres » australiens qui s'implantèrent partout, quadrillant le Continent Interdit. L'opération demanda quelques mois à peine, dans le secret et la discrétion. Progressivement, la population entra dans le jeu sans deviner le changement. Les résultats s'affirmèrent. La dépollution commença. Il y eut la rupture avec la Grande Fédération, l'isolement total accepté comme le garant de l'indépendance.

Confiants dans leurs « cadres » autochtones, les quatre-vingts s'hibernèrent pour de longues années. Mais, par phases périodiques, l'ordinateur réveillait le Maître de l'Austral qui ainsi vérifiait si tout allait bien. D'ailleurs, le cerveau électronique du bord était en perpétuel état d'alerte. Ses capteurs guettaient le moindre incident.

L'enlèvement de Mel et de Nora par un commando rebelle, à la sortie du tribunal, avait immédiatement déclenché la réaction de l'ordinateur. Celui-ci avait tiré Ghür et Zaade de leur léthargie afin qu'ils prennent les mesures imposées par la nouvelle situation.

Puis le chef de la Quatrième Génération acheva son récit en dévoilant le véritable but des chambres de relaxation.

Dans les chambres, on persuadait les gens qu'ils n'étaient pas malades. On les traitait par hypnose et on leur administrait aussi certains soins nécessités par leur état. Car, en réalité, les habitants de l'Austral souffraient des mêmes maladies que le reste de la planète, peut-être à un degré moindre car ils avaient subi la pollution plus tardivement...

Fazer contempla avec une certaine admiration ce couple étonnant qui venait d'Alpha et qui avait du sang terrien dans les veines. Il avait réussi à dépolluer l'Austral, à donner confiance en ses habitants, sans jamais se montrer une fois en public. Il gouvernait par personnes interposées en exerçant un moyen de chantage, de pression. A tout moment, il pouvait en effet interrompre la dépollution permanente.

Seulement, un grain de poussière s'était glissé dans les rouages de cette gigantesque entreprise : le Mouvement pour la Réunification dont les partisans, essaimés à travers le pays, sentaient qu'on leur cachait quelque chose.

— Les Hyglos nous ont beaucoup appris, conclut Ghür. Si un jour la Terre entière est dépolluée, c'est à eux que vous le devrez. Désormais, notre présence devient inutile.

Jen eut pour cet homme aigri une autre considération. L'absence de véritable patrie était la cause de tout. Ce devait être atroce de naviguer sans fin dans l'espace, rejetés par les uns et les autres, sans jamais trouver sa place.

— Nous ne serons bien nulle part, confirma le mari de Zaade.

Fill et Stone se posèrent des questions sur le véritable but de l'opération « Alpha », cent vingt ans auparavant. Qu'avait donc voulu prouver les hommes de l'époque ? Leur capacité de s'échapper du système solaire ou bien, pour certains, pour ces volontaires du futur, n'était-ce pas le moyen de fuir leur planète polluée ?

Alpha avait coûté cher. Trop cher. Les savants avaient jeté toutes leurs forces dans la bataille. Puis ils avaient juré que jamais plus ils ne s'attaqueraient à l'espace.

Ils savaient que quelque part, dans un coin de la Galaxie, un astronef portait les graines de leur race, de leur intelligence, de leur civilisation.

L'homo sapiens, un jour, se reproduirait hors de sa planète originelle. C'était le meilleur témoignage de sa puissance.

\*

\* \*

Lentement, l'Administration reprenait son quadrillage à travers tout le pays. Certains responsables avaient été remplacés. L'Austral vivait sous un autre régime, infiniment plus démocratique. Les chambres de relaxation, ou plutôt de propagande et d'induction mentale, avaient fermé leurs portes.

Bien sûr, ce libéralisme survenant après une longue période de dictature n'avait pas que des avantages. Les Australiens comprirent qu'ils n'échappaient pas complètement aux conséquences de la pollution. Les symptômes de leurs maladies réapparurent. Ils firent de nouveau la queue devant les centres de soins, comme il y avait cinquante ans.

Leurs yeux s'ouvraient sur la vérité. Certains pensaient déjà qu'il valait mieux ne pas tout savoir et vivre dans une certaine inconscience. Après tout, le téléguidage psychologique était comme une drogue et masquait les faiblesses d'une communauté en proie à des problèmes d'environnement.

Fazer s'était provisoirement installé dans le bureau de O'Coll dont on avait retrouvé le cadavre quelque part. Il attendait d'une heure à l'autre la nomination d'un nouveau chef de la milice et il assurait l'intérim.

Quand le bouillonnement révolutionnaire s'apaiserait, il retrouverait sa place d'ingénieur, à Darwin.

Le vidéo sonna. Il l'enclencha. Son correspondant apparut sur l'écran et, après un bref entretien, Jen hurla :

— Comment diable cela est arrivé ? Je vous avais dit de les surveiller étroitement.

C'était Mike Klow. Il avait l'air consterné.

— Il ne s'est rien passé, expliqua-t-il. Du moins apparemment. Ils étaient tous dans la chambre de cryobiologie, avec Swan. Tout fonctionnait bien. Et puis d'un seul coup les appareils se sont détraqués.

Fazer sourcilla.

— Vous n'avez pas appelé les spécialistes ?

— Si, confirma Klow. Ils n'ont rien pu faire. C'était déjà trop tard. L'énergie qui alimentait la salle d'hibernation était coupée. La température est remontée trop vite. Il n'y a pas un survivant.

Jen pesta contre l'événement. Il avait justement pris la précaution de réhiberner la Quatrième Génération d'Alpha pour la soustraire à une envie de suicide collectif. La chose s'était quand même produite.

— Vous avez interrogé l'ordinateur ?

— Evidemment, répondit Mike. Il dit qu'il ne se souvient pas avoir reçu l'ordre de saboter les installations. Mais il suppose aussi que cet ordre a pu être pré-programmé et effacé de sa mémoire après exécution.

— Ghür a sûrement organisé sa fin et celle de ses compagnons. En cas d'échec, tout était réglé par l'intermédiaire de l'ordinateur. Cette race se croyait supérieure et n'aurait pas admis d'être considérée comme les autres citoyens.

— Est-ce qu'on annonce la mort des hibernés ? demanda l'O.S. de Canberra.

— Oui. Nous n'avons rien à cacher. Que les techniciens de la dépollution se dépêchent.

Stone et Fill entrèrent dans le bureau de Fazer à ce moment-là et ils notèrent la gravité du visage de leur camarade. Celui-ci leur apprit la nouvelle.

Mel hocha la tête.

— Au fond, c'est peut-être la meilleure solution pour Ghür. Il ne se serait jamais adapté dans une société qui n'était pas la sienne. Il l'a dit lui-même. Il ne serait bien nulle part.

— Triste, observa Lug. Parce que quatre-vingts hommes et femmes sont morts pour rien. Triste, parce que l'opération Alpha aurait pu être une très grande réussite sur le plan scientifique et social. Elle s'achève dans l'oubli total, l'indifférence. Depuis plus d'un siècle, les hommes ont appris à ne plus regarder vers les étoiles. Ils ont trop de préoccupations sur leur propre planète. Mais la génération de Ghür est une génération hors du temps. Il faut bien se mettre ça dans la tête. Elle représente le passé.

Les spécialistes de la dépollution ne vinrent pas seulement de

l'Austral. Ceux de la Grande Fédération furent conviés à examiner le système en fonction sur le vaisseau des Hyglos. Il en arriva de tous les continents et ils se penchèrent avec attention sur la technique mise au point sur Fréal.

Ils reproduisirent patiemment un antipollueur alimenté par une source d'énergie terrestre. Le processus fonctionna parfaitement. Dès lors, il ne s'agissait plus que de le fabriquer à des milliers, voire des millions d'exemplaires. Les savants constatèrent qu'ils étaient en retard sur les Hyglos.

Pourtant, le procédé était simple. Il fallait le trouver, ce que n'avaient jamais su faire les Terriens. Quand les premiers rayons dépollueurs s'attaquèrent au matelas pestilentiel qui entourait la planète, un immense espoir se leva sur le monde.

Certes, le travail exigerait du temps. Il serait long, coûteux. Mais il était efficace, fructueux. Déjà, au-dessus des régions-témoins, le soleil brillait dans un ciel redevenu bleu.

Comme par hasard, quand les spécialistes eurent quitté le désert australien avec, en poche, les plans de construction du dépollueur, l'astronef fut secoué par une violente explosion. Il se désintégra totalement.

Ainsi disparut la présence d'une race étrangère sur la Terre. Désormais, le dernier lien avec les Hyglos était coupé. C'était sans doute l'ultime vœu de Ghür.

\*

\* \*

Sur les collines, Mel et Nora admiraient New York baignant dans une lumière dorée. Le soleil brillait dans le ciel bleu. Du côté de l'Atlantique, l'horizon se chargeait de nuages mais ce n'était pas des nuages de pollution.

La vie revenait lentement sur la grande cité de l'Am-Nord défendue par une chaîne de relais antipollueurs. Les toxiques étaient absorbés, transformés en ozone et rejetés dans l'atmosphère. D'autres systèmes épuraient les eaux de source, les plages, les rivières, par un effort continu, permanent, jusqu'au retour à un équilibre complet.

Déjà, les écologistes traçaient les bases d'une nouvelle société sans pollution. Il fallait s'attaquer aux sources mêmes du mal. Cela demandait une transformation radicale des moyens de production.

C'était possible avec un travail de longue haleine. L'humanité sortait de son gigantesque carcan de déchets qui avait bien failli l'étouffer.



Mel désigna un coin de la voûte céleste.

— C'est là-bas, je crois, à quatre années-lumière. Alpha. C'est de là-bas qu'est venu l'espoir. Jamais nous n'aurons pour eux assez de reconnaissance.

Les nuages se chargèrent de plus en plus et envahirent la totalité du ciel. Bientôt, la pluie tomba. Une pluie délicieusement pure.

Main dans la main, Mel et Nora restèrent un long moment immobiles sous l'averse. A leurs pieds, le sol se gorgeait d'eau. La ville entière lavait sa poussière noire.

Jamais un orage ne fut aussi bienfaisant. Et pendant l'hiver qui suivit, pour la première fois depuis des dizaines d'années, la neige tomba.

FIN

ACHEVÉ D'IMPRIMER  
SUR LES PRESSES  
DE L'IMPRIMERIE FOUCAULT  
126, AVENUE DE FONTAINEBLEAU  
94270 - LE KREMLIN-BICÊTRE

DÉPÔT LÉGAL : 4<sup>e</sup> TRIMESTRE 1978

IMPRIMÉ EN FRANCE